



Musset

P.O. gall.

2420^h/1

~~2628.~~

~~3135~~

ANNE

BOLEYN.

ROBERT

1778

ROBERT

ANNE
BOLEYN,

PAR

Paul De Musset,

AUTEUR DE LAUZUN.

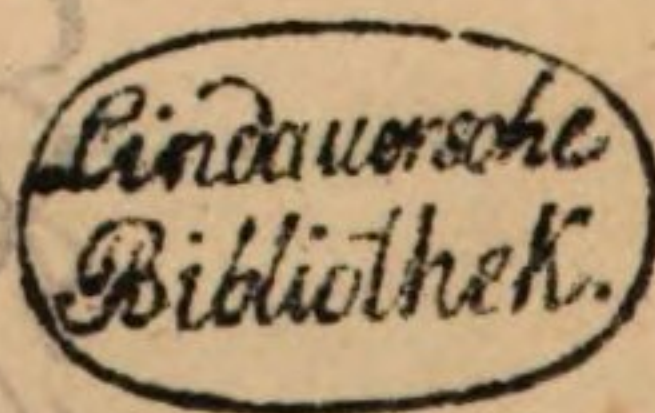
TOME I.

BRUXELLES,

J. JAMAR, ÉDITEUR DU MUSÉUM LITTÉRAIRE,
8, RUE DE LA RÉGENCE.

—
1837.

- 62v. 10. 1926





Le roman historique, tel que Walter Scott l'a créé, est, à mon sens, d'une difficulté extrême.

Walter Scott puise ses sujets dans une anecdote, une légende, ou le plus souvent dans les trésors de son imagination; puis il rattache son invention par un fil imperceptible à quelque fait historique. De cette manière, il y a cent raisons pour que la fable et la réalité se nuisent réciproquement; et il ne fallait pas moins que le génie du romancier écossais pour traverser heureusement tant d'écueils. Mais que devien-

draient les imitateurs qui se diraient : « Il a passé par là, nous devons donc arriver aussi bien que lui? »

Je me suis figuré qu'un roman biographique offrirait moins de dangers. Il court par le monde une foule de sujets auxquels il n'est besoin que d'ajouter bien peu de chose pour que toutes les conditions d'intérêt et de variété se trouvent remplies. Que de gens dont l'existence est un roman tout fait et souvent même plein d'invraisemblance ou d'exagération ! Je suis un peu de l'avis d'Hoffmann, qui n'aimait pas qu'un auteur s'avisât de mêler les fantaisies de sa cervelle oisive aux sublimes conceptions de la Providence.

Si vous avez ouvert un livre d'anatomie, vous aurez remarqué sur l'une des planches un assemblage d'os liés ensemble, représentant le squelette humain ; sur une autre, vous aurez vu la disposition des nerfs, puis enfin celle des veines, et chacune de ces planches vous aura imparfaitement rappelé la forme de l'homme ; mais si vous faites des trois images une seule, vous aurez un être presque complet, auquel il ne manquera plus qu'un peu de chair et une enveloppe. C'est à ce travail que doit ressembler la tâche du romancier. L'histoire, c'est la charpente osseuse ; dans les mémoires et les chroniques, on trouve les veines et les fibres ; le reste, il faut bien le créer soi-même.

Le sort a fait, sans y penser, dans la destinée d'Anne Boleyn un roman. J'ai respecté scrupuleusement tout ce que les contemporains nous

ont transmis sur cette femme intéressante, et j'ai essayé seulement de donner la vie et le mouvement qu'on ne trouve jamais dans les historiens.

Souvent il arrive qu'on réussit ainsi, à force de soins et d'étude, à mettre au jour quelque chose de fort mauvais. Heureusement le public ne tarde guère à donner de bons avertissements à ceux qui se sont trompés. C'est à lui que je m'en rapporte.

Il ne faut pas chercher ici ce qu'on nomme, je ne sais pourquoi, de la couleur locale. Les costumes ont mille fois changé depuis Anne Boleyn, mais les passions humaines sont restées les mêmes. S'il est encore des gens qui méconnaissent assez eux et leur siècle dix-neuvième pour se croire *mauvaisgarçons*, ils feront bien de ne pas tourner cette page. Ils ne trouveraient pas leur affaire.

ANNE BOLEYN.

Chapitre I.

Au mois de juillet, de l'an 1514, un groupe de prisonniers français se promenait un matin sur la terrasse du château de Windsor, lorsqu'un cortège nombreux de prélats et de courtisans vint à passer pour se rendre au lever du Roi. A la tête de cette troupe brillante était le cardinal Wolsey, ministre tout-puissant et favori de Henri VIII. Il se laissait aller non chalamment sur sa mule, en causant avec les lords qui l'entouraient. On reconnaissait à sa mine épanouie et hautaine, le plaisir qu'il prenait à des travaux dont un autre eût été accablé, mais qui ne coûtaient rien à son génie hardi. Le cardinal jeta en passant un regard attentif sur les prisonniers.

— Messieurs, leur dit-il, on ne saurait apprendre trop vite une agréable nouvelle; je

m'empresse de vous annoncer qu'une alliance se prépare avec votre roi , et que je vais travailler à votre délivrance.

— Que Dieu entende votre Éminence et la fasse réussir ! répondit un homme d'une figure fière.

— Vous êtes donc bien malheureux ici , Messieurs ?

— Comment ne serions-nous pas dévorés par l'ennui et la honte ?

— Il n'y a pas de honte pour de braves gens comme vous à se voir trahis par le sort des armes. Vous n'avez à déplorer la journée des Éperons que pour n'avoir pas voulu faire usage des vôtres. Quittez cet air sombre , monsieur de Bussy ; vous verrez bientôt qu'on peut rencontrer des visages amis en Angleterre.

— Je ne puis me sentir à l'aise dans un pays où je n'ai pas mon épée au côté.

— On vous la rendra , Monsieur , et votre martiale personne retrouvera son équilibre.

Le cardinal fit un signe de tête aux étrangers et s'achemina vers la grande porte du château. Les courtisans s'arrêtèrent dans une des galeries ; mais les appartements du roi s'ouvrirent pour le ministre. Henri VIII , qui avait alors vingt-trois ans , était occupé à regarder , avec Élisabeth Blount , sa maîtresse , un cahier d'estampes qu'on lui avait envoyé d'Italie ; car ce prince aimait fort le bel art de la peinture.

— C'est vous , Wolsey , dit-il sans se déranger ; prenez un siège et venez voir ces dessins.

Wolsey, qui ne s'occupait pas moins des plaisirs du roi que des affaires de l'État, et qui devait à cette complaisance toute sa faveur, se plaça devant la table et regarda les dessins venus de Florence, comme s'il y avait pris le plus vif intérêt; sa dignité ecclésiastique ne parut nullement effarouchée des sujets un peu licencieux, qui, de temps à autre, s'offraient à ses regards. Si le roi tenait un bras passé autour de la taille de lady Blount, et dérobaît, sans se gêner, quelques baisers à sa maîtresse, Wolsey ne crut point sa pourpre romaine offensée pour cela, et, d'ailleurs, il sentait l'autre bras du jeune monarque s'appuyer sur son épaule avec une aimable familiarité.

— Votre Grâce veut-elle causer un moment de choses sérieuses? dit-il enfin, quand il eut bien considéré le dernier dessin.

— Volontiers, mon cher Wolsey; mais soyez bref, je vous prie.

— J'aurai fini dans un instant. J'ai des preuves que Ferdinand le Catholique nous trompe d'une indigne façon. Tandis qu'il nous paie de paroles amicales, il signe des traités avec la France, au mépris de ceux qui le lient avec nous.

— Le maudit traître! il s'en repentira. Donnons l'ordre à nos troupes de Guyenne d'entrer en Navarre et de tout brûler dans ce chien de pays; qu'en dites-vous?

— L'armée est réduite à rien par la guerre dont Ferdinand nous a laissé faire tous les frais; il serait plus utile de traiter nous-mêmes avec

Louis XII qui devient vieux et désire se reposer. C'est pourquoi j'ai ouvert des négociations ; elles ont si bien réussi , que la France vous demande aujourd'hui une alliance. Le duc de Longueville m'a dit en secret que le roi se remarierait volontiers , malgré ses cinquante ans et ses infirmités.

— Il faut lui donner ma sœur Marie.

— J'y avais songé , mais elle est bien jeune.

— Elle a seize ans ; je veux lui faire présent d'un beau royaume.

— Mais croyez-vous qu'elle soit aise d'épouser un roi déjà âgé ?

— Je voudrais bien voir qu'elle fit la difficile. Voilà qui est convenu , Wolsey ; pressez la conclusion , de peur que cette affaire ne nous échappe.

Wolsey, fils d'un boucher, s'était élevé jusqu'au rang de premier ministre par son habileté. D'abord professeur à l'Université d'Oxford, il s'était attiré la protection de quelques évêques par ses manières affables et la finesse de son esprit ; mais il supplanta les protecteurs qui l'avaient honoré de leur confiance , en montrant des talents supérieurs. Il devint évêque de Lincoln, doyen d'York, puis bénéficiaire des évêchés d'Hereford, de Worcester et de Bath, puis enfin chancelier d'Angleterre , cardinal , ami et confident de Henri VIII. Lui seul savait manier le caractère ombrageux du roi , et ce fut la plus difficile de ses tâches pendant les vingt-cinq ans que dura sa faveur. La noblesse orgueilleuse d'Angleterre était à ses pieds et reçut de lui plus d'une insulte ; car

ce ministre, souple comme un serpent roulé autour du sceptre, était plein de raideur et d'arrogance avec ceux qu'il tenait en son pouvoir.

Ce n'était pas sans raison que Wolsey doutait de la bonne volonté de la princesse Marie; il la savait éprise de Charles Brandon, duc de Suffolk. Le roi n'avait pas remarqué cette inclination. La jeune princesse avait bien quelques-uns des défauts de son frère, mais tempérés par la faiblesse naturelle à son sexe. La fougue du roi n'était chez elle qu'une vivacité agréable. L'aveugle opiniâtreté qui rendait ce prince intraitable faisait de la jeune sœur une petite créature capricieuse et volontaire. Elle commença par refuser le mariage qu'on lui proposait; mais il fallut bien céder à la persévérance de Wolsey et à la volonté de fer de Henri VIII. Il est dans la destinée des altesses de se voir sacrifiées à des considérations politiques dont le but est presque toujours manqué; un calcul du ministre et une boutade de mauvaise humeur du roi contre son beau-père Ferdinand semblaient avoir décidé du sort de la princesse Marie; mais la mort qui d'un souffle sait bouleverser toutes choses, vint plus tard rendre à cette jeune fille sa liberté et toutes les douces espérances qu'elle croyait ruinées.

Les négociations ouvertes par le duc de Longueville ne pouvaient manquer de réussir; en moins d'un mois tout fut conclu. Suffolk obtint la permission de conduire la princesse en France, et il se consola de ne pouvoir être beau-frère de Henri VIII, par l'espoir de devenir l'amant d'une

reine. Le mariage fut célébré à Abbeville, le 9 octobre.

En voyant cette fiancée de seize ans, les vieux serviteurs du roi de France s'écrièrent tristement :

Notre roi ne pouvait faire entrer dans son lit une mort plus appétissante ni plus fraîche que celle-là ; mais elle l'en dépêchera plus vite.

En effet, le vieux Louis eut à peine installé sa jeune femme au palais des Tournelles, que tout y alla mal. La reine déranger les habitudes du bonhomme. Le plus souvent, écrivait Fleury, elle le faisait coucher à minuit, lorsqu'il avait coutume de dormir à huit heures ; ou dîner à dix heures, quoiqu'il n'eût faim qu'à midi.

Le roi voulut aussi s'acquitter de ses devoirs de nouveau marié ; mais la goutte et la fièvre ne le laissèrent pas huit jours en repos, et le duc d'Angoulême fut averti secrètement par les médecins que bientôt le trône allait lui appartenir.

Plusieurs contemporains ont assuré que François était devenu amoureux de la reine, et qu'il aurait bien pu commettre quelque grave imprudence, si le chevalier de Grignols ne l'eût vertement sermoné.

— Ne voyez-vous point, Pâques-Dieu ! aurait dit le vieux soldat, que cette rusée commère ne demande autre chose que d'être faite douairière de France, en badinant. Avec ses seize ans, ce sera besogne bientôt terminée et vous serez déshérité par vous-même.

Mais il est à croire que Grignols se trompait

sur le motif des assiduités de François, et que le premier prince du sang cachait une surveillance sévère sous les dehors de la galanterie. Louise de Savoie, sa mère, ne quittait pas la reine de tout le jour; elle la remettait le soir entre les mains de madame d'Aumont, première dame d'honneur, d'une fidélité éprouvée, et qui, au nom de l'étiquette, s'établissait dans la chambre à coucher. Henri VIII reçut des lettres de sa sœur, dans lesquelles elle se plaignait amèrement de cette contrainte. L'ennui la dévorait au milieu de visages inconnus, qui lui montraient plus de défiance que de respect, et dont elle parlait mal la langue. Elle demanda qu'on lui envoyât d'Angleterre quelques filles d'honneur. Anne Boleyn, quoiqu'elle eût à peine dix ans alors, fut choisie la première à cause de son humeur folâtre et de ses saillies spirituelles. Des médisants ont assuré que ce fut plutôt à une intrigue galante de sa mère qu'elle dut cette distinction. Comme François 1^{er} n'avait pas encore amené la mode pour les rois d'avoir des maîtresses avouées, et que la corruption ne marchait pas à visage découvert, il est difficile de savoir là-dessus la vérité.

Depuis longtemps les Boleyn occupaient de hautes fonctions en Angleterre; sir Thomas, père d'Anne, avait été employé à plusieurs ambassades. Il existait, dans les annales de la ville de Londres, des maires de ce nom. Lady Boleyn était une Howard et nièce du duc de Norfolk, la plus forte tête du conseil, après Wolsey. C'est plus qu'il ne

faut pour motiver le choix d'une fille d'honneur.

Anne Boleyn , élevée au couvent , n'avait paru que très-rarement à la cour. La répugnance qu'elle montra , dès son enfance , pour la vie claustrale , et les succès qu'obtenaient ses moindres paroles , décidèrent sa famille à ne point la séparer du monde où elle promettait de briller un jour. A peine arrivée à Paris , Anne vit mourir le roi Louis XII , après deux mois de mariage. La reine ayant déclaré n'être point enceinte , François d'Angoulême monta , sans obstacles , sur le trône. Brantôme prétend que Marie feignit une grossesse ; mais cette assertion est plus que douteuse ; on trouve même une preuve de sa fausseté dans le mariage secret de la princesse avec le duc de Suffolk , peu de jours après la mort de Louis XII , et dans les lettres de François 1^{er} à Henri VIII , pour négocier l'accommodement du roi d'Angleterre avec ce nouveau beau-frère , négociation qui réussit sans difficultés , parce que Henri aimait le duc de Suffolk , et que ce roi oubliait sans peine les raisons d'État pour n'écouter que sa haine ou ses sympathies.

Après le retour de Marie en Angleterre , Anne Boleyn entra parmi les filles d'honneur de la reine Claude , femme de François 1^{er}. Elle resta dix ans en France , sans protecteurs , sans conseillers , n'ayant d'autres serviteurs qu'une nourrice qui ne pouvait l'accompagner partout , et un vieux domestique de famille , fort peu redoutable pour la jeunesse guerrière et galante de la cour. Malgré la légèreté apparente de son caractère ,

elle resta sage au milieu des dangers qui l'entouraient, et son imprudence même est une garantie de sa vertu, puisque ses ennemis ne purent jamais fournir une seule preuve à l'appui de discours que leur grossièreté suffit pour rendre incroyables.

Anne Boleyn était grande et mince. Elle possédait une grâce naturelle mille fois au-dessus de celle que donne l'éducation. La douceur et la gaieté de son caractère se voyaient sur son visage animé, dans les coins d'une bouche charmante où le sourire ne s'éteignit qu'aux derniers temps de ses malheurs. Ses cheveux noirs accompagnaient parfaitement son teint, d'une blancheur si éclatante qu'elle paraissait aussi fraîche à trente ans qu'à dix-huit. Elle avait surtout les yeux d'une beauté incomparable. Leur expression et leur vivacité étaient une puissance dont le lecteur appréciera les effets.

Ses mains étaient fort belles, et cependant, au petit doigt de l'une d'elles on voyait un ongle déformé par suite d'un accident d'enfance; elle avait les dents admirables, mais en les examinant avec soin, on pouvait en découvrir une placée d'une manière irrégulière. Avec beaucoup d'attention, et en se mettant sous un certain jour, on trouvait aussi qu'une des clavicules était un peu plus saillante que l'autre. On croira difficilement que ces défauts presque insaisissables, rachetés par cent beautés rares et enviées, ont fourni matière à ses ennemis pour faire de cette femme si recherchée une espèce de monstre. Cela donne la

mesure de la confiance que méritent les mêmes écrivains lorsqu'ils signalent les imperfections de son caractère ou les erreurs de sa conduite ; lorsqu'ils l'accusent de corruption et d'hérésie avec un emportement où percent la haine et l'esprit de parti. Ce n'est pas trop de trois siècles pour garantir au lecteur l'impartialité du biographe. Les fautes de cette femme intéressante ne seront ni omises ni adoucies ; mais on verra que ces fautes venaient d'un cœur noble et bon , d'une âme généreuse et élevée.

On savait mal manier la plaisanterie dans ces temps de rudesse homérique : le succès des saillies d'Anne Boleyn fut le commencement de la révolution qui s'opéra dans l'esprit et le ton de la cour. La finesse latine d'Erasme n'avait encore dégourdi que les savants. Les femmes ne pouvaient connaître les ouvrages que les universités dévoraient. Les bons mots des vainqueurs de Marignan pèsent autant que leurs cuirasses. Après la bataille de Pavie , lorsque François , dégoûté de la guerre , s'entoura de poètes et d'artistes , les gens d'esprit éclipsèrent totalement les donneurs de coups de lances. Marguerite de Valois et Anne Boleyn avaient imprimé le mouvement à la conversation ; Rabelais et Marot le donnèrent aux lettres. Sans eux , Molière et Madame de Sévigné n'auraient pas trouvé le chemin tout frayé dans le siècle suivant. Les trois ou quatre lettres d'Anne à Henri VIII , dérobées par le cardinal Campeggio , ne peuvent pas donner une idée juste du mérite de cette femme. Les préoc-

cupations de l'ambition et la crainte inspirée par un prince jaloux et peu maniable, mettaient son esprit à la gêne; on n'y trouve que de la douceur. Ce n'est pas dans celle qu'elle écrivit au moment de mourir, qu'il faut chercher sa gaieté si célèbre; mais nous avons été assez heureux pour nous procurer quelques lettres adressées par elle à son amie d'enfance et de couvent, miss Anne Savage. Cette correspondance est tout ce que nous avons pu rencontrer de matériaux sur le séjour d'Anne Boleyn à la cour de François I^{er}. Les événements dont il est parlé ont suffi pour établir un ordre convenable, et malgré des lacunes un peu longues, on pourra suivre les développements du caractère de notre héroïne, que nous allons voir sortir de l'enfance.

Le lecteur ne s'étonnera pas de trouver dans ces lettres une liberté d'expression, dont les jeunes filles d'aujourd'hui seraient incapables. On ne doit pas oublier qu'Anne Boleyn travaillait sans le savoir à une réforme dans le langage de la société polie; l'abandon de son style permettra de juger avec sûreté cette femme extraordinaire qui possédait au plus haut degré tous les genres de séduction.

Chapitre 2.

« Je deviens Française jusqu'au bout des doigts, ma chère Nancy. Depuis deux ans, on assure que je suis bien changée. L'autre jour, comme nous sortions de la chapelle, j'ai entendu quelqu'un dire à voix basse, derrière moi :

— Je m'y connais, et je vous assure que cette petite fille sera, un de ces matins, la plus belle de la cour.

Il n'y a que moi, parmi les suivantes, qu'on puisse appeler une petite fille; ainsi, ma chère, tu vois que j'ai un admirateur quelque part dans la foule. Je désire bien qu'en effet ce gentilhomme s'y connaisse.

J'ai quitté hier la reine pour la princesse Marguerite, sœur du roi, qui m'a prise en amitié. J'en suis ravie, parce qu'elle n'est pas d'une austérité exagérée comme dame Claude. Elle s'entoure de poètes et d'artistes, elle est fort instruite, et fait assaut de poésie avec le célèbre Marot; nous l'appelons la dixième Muse et la quatrième Grâce; beaux surnoms que je lui envie.

Maître Roux, le peintre, qui est aussi un excellent musicien, lui donne des leçons de luth

et de chant. La princesse m'a permis de partager ces leçons ; comme j'ai de la voix et que je suis adroite de mes doigts , j'ai acquis une espèce de talent , et nous chantons des morceaux à trois parties , le soir, dans le jardin réservé aux filles d'honneur.

J'écris à sir Thomas pour l'informer du changement survenu dans ma position. Ne vaut-il pas mieux être la confidente et l'amie d'une princesse que la suivante oubliée d'une reine ? Mon père sera flatté de me voir de l'ambition. De l'ambition , Nancy ! je n'ai pas ce souci vraiment masculin. Quelle cruelle occupation ce doit être que de travailler à faire son chemin , comme disent les jeunes gens ! Pour nous autres femmes, il n'y a , Dieu merci , qu'une façon de parvenir , le mariage ; et par une grande bonté du ciel , le rôle facile de l'attendre nous est imposé.

Nous avons ici une beauté languissante qui fait soupirer le roi et toute la cour ; c'est madame de Châteaubriant. Quand je vois la tristesse et les assiduités près d'elle de sa majesté François I^{er}, quand je pense à la dureté , à la jalousie du mari , je me mets en tête qu'il vaudrait mieux garder sa liberté que de vivre comme elle. Le matin, en m'éveillant , je remercie le ciel de ne m'avoir pas donné les ennuis de la belle comtesse ; prie-le de me les épargner toujours , et chantons gaiement le bonheur de rester filles.

On rit volontiers dans ce pays , et par l'humeur je suis assez Gauloise. On m'appelle mademoiselle de *Boulen* , parce qu'un protonotaire

du roi assure que c'était le véritable nom de ma famille, avant son établissement en Angleterre. Moi je dis comme le fou : je n'y étais pas.

Ce qui me plaît surtout dans la princesse Marguerite, c'est qu'elle se prononce contre les tournois et les simulacres de batailles. Elle s'y trouve au supplice à cause des dangers auxquels le roi son frère est exposé. Nous disons partout hautement qu'il suffit bien de risquer sa vie dans les combats, sans qu'on se tue encore en famille pour se divertir, et que ces passe-temps ne sont plus de notre goût.

— Vous êtes une enfant, ma petite, me disait la comtesse de Châteaubriant; ce n'est pas vous qui renverserez les modes.

— Il est vrai, Madame, répondis-je, que je n'ai pas encore quinze ans, mais cela viendra bientôt; j'ose croire que je me permettrai même un jour d'en avoir dix-huit. Laissez donc aux filles de mon âge le temps de grandir; nous verrons ce que deviendront les modes.

La princesse Marguerite riait beaucoup de mon assurance.

— Tenez, dit-elle au roi, voilà une petite fille qui établira un schisme dans votre cour, et sachez que je suis son plus ardent disciple.

— Oui-dà! vous ferez à vous deux des prosélytes! Mais si deux jeunes coqs voulaient se battre pour les beaux yeux de mademoiselle Anne, que dirait-elle?

— Que diriez-vous, ma mie? demanda la princesse.

— Je leur dirais qu'ils vont faire une sottise, attendu que s'il fallait choisir entre les combattants, ce serait assurément le mort que mon cœur préférerait.

— Eh bien ! si le battu ne gagnait qu'une petite blessure, et qu'il vînt demander une récompense pour son malheur et son courage ?

— Je l'enverrais à Francfort apprendre à jouer de la viole d'amour.

Depuis ce jour, le roi dit souvent à sa sœur : Amenez-nous donc cette enfant qui veut envoyer ses amoureux jouer de la viole en Allemagne. On appelle cela être bien en cour, ma chère amie. »

« J'ai quinze ans, Nancy ! on commence à faire attention à moi ; on m'invite pour la danse ; on dit que je suis jolie, et je me sens disposée à le croire. Ce qui me contrarie, c'est que ma taille m'a joué le tour de paraître enfantine jusqu'au moment où je touchais à cet âge si désiré, puis elle s'est développée tout à coup en quelques mois, et ceux qui me trouvaient trop jeune pour mériter un regard, ont rendu un décret par lequel j'ai dix-huit ans ; c'est me voler trois belles années. Aussi lorsqu'on m'adresse une question sur l'Angleterre, je réponds : quinze ans ! — Une étrangère peut se tromper sur les finesses de la langue.

La princesse Marguerite donnait à danser hier, et le roi me fit l'honneur de me choisir. Comme je m'acquitte assez bien de cet exercice et que le monarque paraissait y prendre plaisir, un groupe

de complimenteurs se forma aussitôt derrière moi ; on disait tout bas que j'étais un oiseau pour la légèreté , une fée pour la grâce , bientôt ce murmure devint une arquebusade. On me décochait les flatteries à bout portant. La danse terminée , M. de Chissey , gentilhomme du roi , me suivit en vantant mes charmes à haute voix :

Qu'elle est séduisante ! disait-il : rien n'est doux et vif comme ses yeux.

— Oh ! je préfère son sourire , interrompit M. de Pomperant , qui est au service du connétable.

— Quelle sottise ! ce qu'elle a de plus beau ce sont les yeux.

— C'est la bouche.

— Au diable ! je tiens bon pour les yeux.

— Et moi , pour le sourire.

La querelle s'échauffe ; M. de Chissey , la toque sur l'oreille , secoue furieusement ses plumes , en jurant qu'il saura bien contraindre Pomperant à se ranger à son avis. Les rodomontades sont fort de mise dans la jeunesse batailleuse de cette cour.

— Rabats ton orgueil de moitié , disait l'un , il t'en restera encore assez pour te coûter la vie.

— Et toi , répondait l'autre , fais acquisition de courage.

— Je t'en céderai plus que tu n'en possèdes , et il m'en restera pourtant le double.

On convint de prendre le champ-clos dès le lendemain. M. de Pomperant , ravi de se battre ,

parcourait les galeries en disant aux amis de Chissey :

Conseillez-lui de se confesser comme il faut, car il a pris querelle avec moi.

Je courus informer le roi de ce qui arrivait. Il devina qu'il serait facile d'accommoder ces deux étourdis, et il les fit appeler.

— Messieurs, leur dit-il, je n'entends pas qu'on se batte sans avoir pris un arbitre pour décider s'il y a matière à un duel. Je pense que vous accepterez un juge de mon choix, et que vous promettrez sur l'honneur de vous soumettre à son arrêt.

On le promit des deux parts sans hésiter.

— Eh bien ! je vous donne pour arbitre mademoiselle de Boleyn, qui est raffinée sur ce point.

— Voyons comment cette enfant se tirera d'affaire, dit madame de Châteaubriant qui, voulait peut-être m'intimider.

Je m'avançai entre les deux adversaires en leur ordonnant de m'exposer leurs griefs. Cette querelle répétée ainsi froidement devant l'arbitre, ressemblait à une dispute d'écoliers.

— Vraiment, Messieurs, disais-je en riant, ma gravité de juge ne saurait tenir contre de pareilles folies. Mes balances de justice ne pencheront d'aucun côté, car il n'y a dans tout ceci rien qui pèse autant qu'un brin de plume. Voici pourtant ma volonté : M. de Chissey, qui vantez si fort mes yeux, je vous défends de vous battre sous peine de n'obtenir jamais de moi un seul

regard ; et vous, M. de Pomperant, qui prétendez avoir une préférence pour mes sourires, je vous déclare que si vous tirez l'épée, jamais vous ne trouverez sur mes lèvres que le reproche et la sévérité. Maintenant, Messieurs, si cette affaire n'est pas une feinte pour déguiser quelque haine secrète, mes menaces doivent suffire pour vous retenir et vous calmer ; mais si vous avez trompé la justice, et si, malgré mon arrêt, vous en venez aux mains, j'appelle sur vous toute la colère de Sa Majesté.

— Et vous ne l'appellerez pas en vain, dit le roi. Ainsi, Messieurs, je vous donne ma foi de gentilhomme, qu'en ne vous rendant pas à l'arrêt de mademoiselle de Boleyn, vous mettez au jeu vos fortunes et votre liberté.

— Ce serait payer trop cher le plaisir de recevoir quelques horions, poursuivis-je. Donnez-vous la main, Messieurs, et qu'on s'embrasse pour les frais.

Les deux jeunes bravaches s'embrassèrent cordialement, tandis que de vieilles moustaches élevaient aux nues la sagesse du juge. Cette petite scène fit du bruit. On en causa toute la soirée. J'acceptai la compagnie des ennemis réconciliés pour me promener dans les galeries. Les danses reprirent et le roi me conduisit encore. Les courtisans me jetaient des regards obliques, au fond desquels je devinais le doute et la perplexité. Des groupes se formaient dans les coins, et les profonds faiseurs de conjectures écartaient leurs doigts en se parlant à l'oreille. Ceux qui avaient

acheté aux poètes des vers adressés à la maîtresse du roi les gardaient en poche, dans la crainte de les donner à une femme déjà négligée.

Je n'ai pas besoin de te dire que mes talents remplirent tout à coup d'admiration ceux qui n'y avaient pas songé jusqu'à ce jour. Des ambitieux décrivaient autour de moi des cercles de plus en plus étroits, et m'adressaient enfin un mot insignifiant, puis ils se retiraient ravis de leur habileté. La princesse Marguerite s'amusait à feindre une sorte de respect pour moi, afin d'embarrasser davantage ces mouchérons partagés en deux lumières. M. le chancelier Duprat lui-même crut nécessaire de prendre quelques informations; mais je présume que mes réponses lui épargneront la peine de faire de nouvelles démarches à ce sujet.

N'admires-tu pas avec quelle promptitude ces bonnes gens admettent les suppositions les plus honteuses? Je leur ferai peut-être comprendre un jour qu'ils ont oublié de porter dans leurs comptes l'honneur et la fierté d'Anne Boleyn.

— Te voici à la mode, ma petite, me disait la princesse en m'embrassant.

Il paraît que je suis à la mode.

Ce matin les visiteurs arrivèrent en foule chez Madame d'Alençon; les deux premiers furent Pomperant et Chissey; nous aurions eu mauvaise grâce à leur refuser la porte. Le roi lui-même parut-bientôt. On me pourchassa tant que je fus forcée de chanter et de jouer du luth; les singulières gens que ces Français! tout à coup l'ad-

miration les prend à la gorge , comme une esquinancie ; mes moindres paroles sont répétées jusqu'à trois fois avec commentaires. Les hommes bourdonnent en foule autour de moi , suivant avec anxiété mes gestes et avalant mes regards , comme des poissons qu'on régale de miette. Le roi , voyant cela , s'est approché aussi et a dit :

Mademoiselle de Boleyn m'enlèvera ma cour ; c'est à moi maintenant d'être de la sienne ; mais , pour lui plaire , il faut laisser les armes et aiguïser nos esprits , Messieurs. Prenons des leçons de Clément Marot , et faisons venir des mandolines de Madrid , sans quoi nous n'avons aucune chance de succès.

Décidément je suis à la mode.

Maître Roux a donné ma figure à l'un de ses anges , dans un fort beau carton , soumis au roi , pour les peintures de Fontaine bleue. Ces dessins ont excité un enthousiasme général , et mes traits sortiront de la palette du Rosso , pour être vus des générations à venir : c'est là du moins un triomphe auquel je suis sensible. »

Chapitre 3.

« Ma chère Nancy , je crois que les aventures les plus merveilleuses me sont réservées. Je vais te glacer d'épouvante par un mot : le roi

soupire pour moi ! Je te le dis comme cela , sans précaution , pour que tu partages de suite mon trouble , car je suis encore bouleversée de ce qui vient de m'arriver. Écoute maintenant :

On assure que la comtesse de Châteaubriant avait d'abord préféré au roi le connétable de Bourbon. Une rivalité s'était établie entre ces deux grands personnages , et c'étaient deux rudes orgueils aux prises. Afin d'humilier son cousin auquel il garde encore rancune , François , ne pouvant lui retirer l'épée , a élevé Bonnivet , que M. de Bourbon déteste. On a créé ce courtisan grand-amiral ; on l'a gorgé d'argent et d'honneurs. A ce prix-là Bonnivet sera toujours disposé à faire pièce au connétable. Il a donc construit , à grands frais , un magnifique château à côté de la seigneurie de Bourbon , dont il est vassal ; de sorte que la demeure de son suzerain ressemble à une bicoque auprès de la sienne.

Un jour , le beau favori , d'un air dégagé , nous parle de sa petite propriété , nous invite à une fête , et réclame l'honneur de régaler le roi.

Nous descendons la Loire jusqu'à Tours où nous trouvons des litières , des chevaux et des chariots de toutes sortes , pour nous transporter à Bonnivet par un pays délicieux. Des barraques de bois sont disposées sur la route pour les moments de repos. Des valets de M. l'amiral nous y attendent avec des vivres et des rafraîchissements. Jamais on n'a vu un luxe pareil. Le roi est enchanté , parce que le connétable se mord les lè-

vres. Nous autres femmes, qui ne demandons qu'à nous réjouir, nous admirons tout, nous poussons des cris de surprise à chaque pas, nous rions et chantons dans les litières et sur les mules, en cheminant sous de grands arbres. Arrivées à Bonnivet, nous trouvons un repas splendide, une vaisselle admirable, un logis neuf des pieds à la tête, un air de fête, des faces épanouies, de la musique et de longues galeries pour agiter nos jambes. On n'entend que des cris de joie; pas un bruit d'armes ni de querelle; partout du velours, de la soie, des mangeailles et de l'or. Le roi affecte de s'adresser au connétable, lorsqu'il veut s'extasier sur la magnificence de son favori.

— C'est fort beau, en effet, lui répond M. de Bourbon; cela doit vous coûter bien cher, Sire! comme s'il croyait que le monarque paye les frais, et le roi réplique par une nouvelle exclamation.

Le second jour, nous partons pour la chasse de grand matin. Afin de faire preuve de zèle et de bonne humeur, les dames s'élancent bravement à cheval par la forêt; on ne reconnaît plus les beautés à minauderies : de frêles créatures qui ne pouvaient traverser un jardin sans parasol, éventail, chasse-mouche, et assortiment complet de serviteurs, saute sur des coursiers qu'elles ne connaissent pas, et exposent leur teint au soleil. Moi, qui ne suis point mijaurée, je poursuis le cerf, je franchis les fossés. Les hommes me font compliment de mon intrépidité. Nous courons

ainsi depuis une heure au plus, et déjà chaque dame a près d'elle un cavalier empressé qui ne l'abandonne pas un instant. Le roi sourit en voyant Bonnivet attaché à la princesse Marguerite; il laisse le connétable s'éloigner avec madame de Châteaubriant, ce qui devrait m'étonner; mais le bruit et le plaisir m'animent si fort, que je ne songe à rien qui vaille.

— Voici un beau chemin pour prendre le galop, me dit le roi, en frappant légèrement mon cheval.

Et je pars comme une flèche, laissant la bride sur le col à ma monture et à mon humeur folâtre.

La chasse disparaît comme par magie. On entend dans le lointain des aboiements de plus en plus rares, des sons de trompe qui s'évanouissent doucement; il n'y a plus près de moi que le prince très-chrétien, et je ne songe encore qu'à humer gaiement le vent frais du matin; mais le vent s'apaise, le soleil monte et nous accable.

— Nous sommes égarés, dis-je au roi.

— Ce n'est rien; prenons ce chemin, la chasse est de ce côté. Nous courons avec une nouvelle ardeur et nous nous égarons davantage; une branche d'arbre frappe dans ma coiffure, et voilà mes cheveux couvrant mes épaules, comme s'ils partageaient mon vertige. Le roi met pied à terre, s'informe si je suis blessée, me présente ses bras pour me faire descendre, et moi, comme un enfant que je suis, je m'y jette en riant. Je me sens tendrement pressée, tandis que le chevalier me

dépose sur l'herbe; mais où ai-je l'esprit? je n'en sais vraiment rien.

L'expérience doit être représentée par une honnête matrone ridée, levant en l'air un doigt maigre et sententieux, pour donner de vieux conseils. Qui donc aurait pu m'enseigner à me défier du prince que je croyais uniquement occupé de sa maîtresse? Toi, qui es une fille posée, sachant le compte de ses moindres gestes, tu frémis en me voyant assise à l'ombre d'un arbre, et coiffée comme une Madeleine, près d'un roi de vingt-quatre ans, déjà célèbre par son esprit et sa galanterie. Tu as raison et je suis une sotte.

Cependant je répare promptement le désordre de ma toilette; mais une seule tresse de cheveux tombe encore jusque sur mes genoux et je vais la relever, quand le roi s'en empare et y dépose un baiser; c'est alors seulement que la honte et l'inquiétude me saisissent. Trop tard, dira la sage Anna; j'en conviens et la leçon me servira.

Je dissimulais de mon mieux la frayeur que m'avait inspirée le baiser donné à ma chevelure, parce qu'on aurait pu se tromper sur la cause de mon émotion; je vis bientôt avec plaisir que la sévérité subite de mon maintien causait au prince un peu d'embarras. Le ton de la plaisanterie disparut complètement.

— Quel âge avez-vous? me demanda le roi après un silence.

— Dix-sept ans, Sire.

— Eh! comment se fait-il que, dans la belle

jeunesse de ma cour, nous ne vous connaissions pas encore un adorateur préféré? Votre cœur n'a-t-il parlé pour personne?

— Personne, Sire.

— Nous savons pourtant quel est votre goût, l'esprit n'est pas rare en France, et nous avons ici quelques jeunes poètes dignes de votre attention.

Le roi fait assez joliment les vers, Nancy.

— J'en sais un, poursuivit-il, que vous avez entièrement subjugué. Il vous aime à cette heure plus ardemment que vous ne pensez.

— A cette heure! dis-je. Peut-être; mais s'il en aimait une autre hier, il est à croire que demain il volera près d'une troisième. J'aurai donc agi sagement en ne me pressant pas de l'écouter.

— Avec vos grâces, vos talents et votre esprit, il vous serait facile de le fixer pour la vie; je le connais, et je pourrais répondre de sa fidélité. Ce poète est assez puissant...

— Fût-il plus puissant que vous-même, Sire, vous avouerez qu'il ne pourrait me rendre ma réputation, si je la perdais pour lui.

— Quand je vous aurai dit quelles garanties il peut vous offrir, quelles preuves il peut vous donner de la force de son amour, quand vous saurez son nom...

— Ah! ne le nommez pas, je vous en supplie. Je ne pourrais plus le voir sans crainte, et peut-être il me faudrait le fuir au delà des mers.

— Ne voulez-vous pas au moins, avant de le

repousser, prendre le temps d'y réfléchir ? Cet homme vous aime assez pour être désespéré par vos refus.

— Sire, lorsque mon père m'a laissée seule au milieu d'une cour étrangère, il m'a dit en m'embrassant de ne jamais rien faire que je duses craindre de lui annoncer ; depuis que je me trouve ainsi livrée à moi-même, j'ai songé plus d'une fois à la conduite qu'il faudrait tenir, si je venais à éprouver quelque persécution. Voici les deux partis auxquels j'avais résolu de m'arrêter : le premier, de me mettre sous la protection du roi de France ; le second, de partir immédiatement pour l'Angleterre, si cette protection m'était refusée ; je serais bien trompée, si vous n'accordiez pas votre appui à une pauvre fille qui ne veut pas avoir à rougir devant son père.

Le roi était troublé :

Je vous l'accorderai, Mademoiselle, dit-il avec émotion. Mon honneur est au-dessus de l'intérêt que je porte à celui dont je vous parle ; mais promettez-moi de penser au chagrin que ce gentil-homme va avoir à supporter.

— Croyez que tant de générosité me touche vivement : Sire, sans la grande puissance de ce personnage, et sans le respect qui lui est dû, je lui offrirais l'amitié d'une sœur.

— Il l'accepte avec empressement, s'écria le prince en prenant ma main ; laissez-lui le plaisir de croire que la nature vous unit à lui à défaut de l'amour.

Ce doit être un vieil usage des hommes, que

de parler ainsi d'eux-mêmes comme s'il s'agissait d'un tiers absent. Le danger me paraissant détourné, je repris mes façons habituelles.

Le roi me présenta son genou pour me faire monter à cheval; j'y posai le pied le plus légèrement possible et je sautai sur ma monture avec assez d'agilité pour n'avoir pas besoin de ses secours. Nous partîmes au galop; à peine avions-nous fait cent pas, que nous rencontrâmes la princesse Marguerite en tête-à-tête avec Bonnivet; le galant amiral avait l'air confus et la face inclinée vers la terre.

Par un autre chemin arrivèrent le connétable et madame de Châteaubriant; la comtesse soutint mal les regards soupçonneux du roi, tandis que M. de Bourbon paraissait au contraire triomphant et plein d'assurance. Cette circonstance fit élever de légers nuages sur le reste de cette journée: la figure du prince devint si grave que personne n'osa rire; le connétable seul acheva de se ruiner en affectant une gaieté insolente.

Le soir venu, la princesse Marguerite me fit, en se déshabillant, la confidence des poursuites de Bonnivet. Ah! ma chère, c'était bien autre chose que la galanterie du roi! Les autres filles d'honneur se retirèrent et je me couchai seule, près de la princesse, dans une petite pièce dont nous laissâmes la porte entr'ouverte pour nous rassurer toutes deux.

Vraiment il est bien étrange que la nature ait donné si peu de forces à notre pauvre sexe, qui a tant à craindre de la hardiesse et des entre-

prises des hommes ; nous devisions sur ce point l'autre jour. M. d'Alençon, beau-frère du roi, qui est fort brutal de sa langue et qui préfère à tout les équivoques, faisait sur ce sujet de si grossières plaisanteries que nous en étions confuses. Marot s'exprime plus doucement et disait que la nature n'aime point la résistance dans les femmes, puisqu'elle a pris ses mesures pour que la force fût de l'autre côté. La princesse Marguerite assure qu'il en est plus glorieux pour elles de repousser victorieusement les attaques, et que l'excuse de la faiblesse n'est pas admissible. Lorsqu'elle parlait ainsi, la sœur du roi ne se croyait pas si près d'avoir à soutenir un assaut, comme on n'en livre qu'à des filles d'auberges.

Nous étions toutes deux plongées dans le premier sommeil, lorsque Bonnivet s'introduisit sans bruit dans la chambre de Madame d'Alençon par une trappe cachée sous le lit. La princesse se réveilla dans les bras de cet homme, dans ses bras, Nancy ! et si étroitement serrée, que la terreur et le saisissement l'empêchèrent d'abord de crier. Cependant il paraît que le désespoir lui donna une vigueur surhumaine. Juge de mon effroi lorsque j'entendis les gémissements étouffés de la duchesse dont le traître s'efforçait de fermer la bouche avec sa main ; je la crus assassinée. Une lutte affreuse s'était engagée ; heureusement les dents et les ongles de la victime firent merveille. Bonnivet, obligé de lâcher prise, roula du lit sur le plancher ; alors la voix de la princesse appelant du secours me rendit ma pré-

sence d'esprit. Je m'élançai dans la chambre. Bonnivet, se voyant perdu, se jeta à genoux les bras étendus, demandant grâce avec des cris pitoyables. Ce fut seulement quand j'eus allumé une lampe que je songeai à ma toilette négligée; je courus mettre une robe. La princesse adressa à Bonnivet des reproches si accablants et si pleins de bonté, qu'il se prit à pleurer, et moi aussi.

J'étais saisie de pitié en voyant le sang et le repentir de ce malheureux; un de ses yeux était déchiré par les ongles victorieux de la princesse. Le ciel a mis en nous un grand fonds de générosité, car au bout d'une demi-heure nous en étions à rassurer le coupable en lavant ses blessures qui étaient vraiment cruelles. Il fallut lui promettre de garder le secret de son lâche procédé, sans quoi la violence de sa douleur l'aurait infailliblement poussé à quelque extrémité. Jamais homme ne fut écrasé par le regret et la confusion, comme Bonnivet faisant retraite devant de faibles femmes par son chemin souterrain; jamais voleur éconduit, battu et méprisé, ne gagna le large plus honteusement.

Le jour me trouva assise près du lit de la princesse et parlant encore avec elle de cette aventure bizarre; quelles angoisses dut souffrir le pauvre châtelain dans cette matinée. On vint dire au roi qu'il était fort malade et qu'il ne pouvait paraître. L'amitié du monarque en fut alarmée; on ne ferma pas sans peine la porte à cet excellent maître, qui voulait pénétrer jusqu'au lit de son sujet.

Cet événement mit fin aux fêtes. La cour s'en retourna moins gaiement qu'elle n'était venue. Bonnivet cache encore sa figure et son dépit au fond de son château. S'il lui reste des cicatrices de cette bataille, elles seront moins glorieuses que la profonde balafre gagnée à Ravennes par M. de Lautrec, et qui donne à la figure de ce grand capitaine un air si terrible.

Depuis cinq jours que nous sommes de retour à Blois, la cour est en émoi. On vient d'apprendre la mort de Maximilien. Le roi veut devenir empereur. De vieux visages et des robes magistrales arrivent de tous côtés; nos émissaires vont inonder l'Allemagne; le trésor va rendre gorge et le chancelier taille ses plumes. Malgré ses préoccupations politiques, le roi ambitieux trouve le temps de venir fort souvent chez sa sœur. A chacune de ces visites il m'adresse de tendres compliments, dont je crains qu'on ne finisse par jaser; j'espère pourtant n'en être jamais réduite à enfoncer mes ongles dans ses yeux très-chrétiens. C'est un aimable et beau prince, Nancy; entre nous, je t'avouerai qu'une fille moins courageuse que moi pourrait bien se laisser prendre à ses soupirs, à ses vers spirituels et à ses nobles manières; mais, pour te parler français :

— *Meshuy, mon cœur porte plus rude cuirasse qu'homme-d'armes marchant à l'estaquade.* »

Chapitre 4.

« La belle chose que les affections de couronne à couronne , ma chère Anna ! Nos deux rois ayant été joués sous jambe par le jeune Charles V , auquel on pensait à peine , se sont unis par le désappointement. François , ennuyé de boudier dans les déserts de Fontainebleau , veut embrasser son voisin d'Angleterre. Cependant mille difficultés s'élèvent entre les envoyés , au sujet de l'étiquette.

Le bailli de Caen et sire Nicolas Newille , remplissent d'écritures un tome complet qu'on intitule : *Traité de la vue*. Chaque article est pesé avec soin. Toute rédaction proposée par l'une des parties n'est accueillie de l'autre qu'avec défiance ; on demande à réfléchir , on se gratte la tête ; on part pour Londres ou pour Paris , avec la phrase en discussion , et on la rapporte soigneusement vernie par Wolsey ou Duprat. N'est-ce pas là de la bonne et ronde amitié ?

Les sages mesures une fois prises et le traité de la vue signé , chacun des deux princes jure , en présence des ambassadeurs , de ne point couper sa barbe , qu'il n'ait embrassé le roi *son bon frère*. Les têtes grises des campagnes de Milan ont froncé leurs gros sourcils , quand ils ont remarqué le menton rasé de Henri VIII , car le

loyal François avait seul tenu le serment. Wolsey a prétendu que la reine Catherine ne peut souffrir les hommes barbus à cause d'une frayeur de son enfance. C'est l'honneur en chair et en acier, que ces reliques vivantes du dernier règne.

La cour de France s'étant présentée ponctuellement à Montreuil, Wolsey arrive à Ardres avec une somptueuse escorte. Enfin le terrain est choisi, et tandis qu'on y élève des pavillons, les gentilshommes anglais accourent en foule et se font présenter au roi de France.

La rivalité entre les deux nations se faisait sentir en toutes choses. La jeunesse anglaise restait à part, formant un groupe immobile. Tout à coup une femme pousse un cri de surprise, elle oublie la solennité de la circonstance; elle descend en courant les marches du trône, se glisse entre les gardes d'honneur, passe sous la manche fourrée du doyen de l'Université, saute par-dessus les jambes étendues du chancelier Duprat, et se précipite dans les bras d'un jeune Anglais qui s'était avancé au devant d'elle. Nancy n'a pas besoin qu'on lui dise le nom de cette folle; j'avais reconnu mon frère, et il n'existait pas entre nous de traité de la vue à observer sous peine d'avoir la guerre. George me soulève dans ses bras, tandis que je le tiens par le cou. Madame d'Aumont courroucée me poursuit jusqu'au milieu de l'ennemi et me tire vainement par ma robe.

— Laissez-la embrasser son frère, s'écrie la princesse Marguerite.

— Laissez cette enfant , répètent la reine et Madame de Savoie.

La foule s'émeut et devient bruyante ; les deux camps se mêlent en quelques minutes ; le roi , charmé que la glace soit brisée , vient auprès de nous et montre à George Boleyn cette affabilité royale que nul prince ne possède comme lui. Le meilleur de l'affaire, c'est que mon frère est invité à rester, et qu'il passe deux jours entiers près de moi.

Tu dois connaître les détails de l'entrevue. Les dames anglaises , après avoir critiqué nos modes , ont fini par les adopter. Le roi d'Angleterre , prenant le bras de François , lui proposa de lutter. On met à bas les plumes et les manteaux. Tout le monde admire l'air robuste , la poitrine large de Tudor , le corps souple et gracieux de Valois. Deux grands princes s'étreignent avec vigueur ; mais le combat n'est pas long : en un tourne-main , François renverse son adversaire sur le sable. Henri ne fut pas plus heureux à la revanche. Les danses commencèrent alors , et durèrent pendant les quatre derniers jours. L'heure de la séparation sonna enfin. Plus d'une anglaise a dû soupirer en pensant à la sévérité des coutumes britanniques , et moi , qui suis connue par mes rires , je me régalai de pleurer en quittant mon frère bien-aimé.

Nancy , les motifs que tu me donnes de ton goût pour la solitude et de ta crainte pour la cour , prouvent cette grande sagesse dont Anne Boleyn n'approchera jamais. S'il est vrai que le beau *Ro-*

land le furieux (1) soit dégoûté de sa vertueuse femme, et qu'il devienne importun pour une foule de jolies filles, est-ce une raison pour s'enfermer et renoncer à tout plaisir? J'avoue que ton excès de prudence m'étonne. Quelle supériorité n'as-tu pas sur moi, puisque tu fuis jusqu'à l'apparence du danger.

Je frémis quelquefois en pensant à ce qui pourrait arriver, si, avec ma tête folle, je m'avisais d'ouvrir mon cœur à l'amour. Il faudrait que la sage Nancy accourût à mon secours pour m'assister de ses petites remontrances. Que la raison semble aimable dans ta bouche, et qu'elle a bien fait de choisir une si charmante demeure!

L'ennui est un hôte taciturne, dont je ne reçois pas souvent la visite; cependant, un matin de ce sombre mois de décembre, il descendit par hasard sur le bâtiment que j'habitais au château de Blois. Il se posa au-dessus de ma tête et resta immobile sur un pied, comme les cigognes de Hollande qu'on voit faire la digestion au sommet des églises. Un brouillard humide couvre la campagne, les arbres des jardins étendent tristement leurs bras noirs dépouillés vers le ciel; l'œil cherche vainement la place où se tient le soleil roulé dans les vapeurs. La solitude m'est insupportable et la compagnie me fatigue; Marot me semble bavard, maître Roux m'endort, le beau Bonnivet m'étourdit comme une mouche qui bourdonne. Les gens de guerre me sont odieux, les

(1) Il est évident que mademoiselle de Boleyn parle de Henri VIII.

discours chevaleresques de Vandenesse ne peuvent m'arracher la moindre attention , et ce grand Monsieur de la Palice lui-même me paraît ridicule.

Madame d'Alençon , me voyant soupirer , m'adresse avec bonté cent questions auxquelles je ne sais que répondre ; pourtant je finis par avouer que je m'ennuie.

— C'est que vous êtes amoureuse , ma petite , dit la princesse , et sans doute il y a dans cette cour un chevalier devant lequel vos soucis prendraient la fuite. Nommez-le-moi tout bas et je vais l'attirer auprès de nous.

— Vous vous trompez, Madame, je vous assure.

— Oh ! ne vous en défendez pas si vivement , le mal ne serait pas grand ; mais si je me suis trompée , nous saurons bien chasser l'ennui , dussions-nous appeler à notre aide la puissance du roi mon frère.

— N'en faites rien , je vous prie.

— Quelle malice dit-on de moi par ici , demanda le roi qui a l'oreille fine ?

Me voilà le sujet de la conversation.

— Il faut donc que ma cour soit devenue bien maussade , s'écrie le prince , pour que mademoiselle de Boleyn elle-même ne sache plus comment s'y prendre pour rire. Je gage pourtant qu'avant une heure je lui rapporte sa bonne humeur égarée.

— Je le crois bien , répond Marguerite ; vous n'avez qu'à ordonner à l'improviste une fête ou une danse.

— Rien de tout cela : c'est à elle seule et dans sa chambre que je ferai porter un spécifique contre l'ennui. Allez-y toutes deux et vous le recevrez à l'instant. Il sera au fond d'une boîte fermée, que j'ai reçue d'Allemagne, et dont je vous remettrai la clé.

— Je suis curieuse de voir cela, Monsieur mon frère ; mais si vous n'envoyez rien qui nous charme, vous nous paierez une grosse amende.

— Et si je gagne le pari, que me donnerez-vous ?

— De pauvres femmes comme nous ne donnent rien aux princes. Allez chercher promptement votre spécifique. On vous permettra d'en prendre votre part.

— C'est convenu.

A peine étions-nous retournées dans l'appartement de la princesse, qu'on y apporta un coffre de bois de noyer, monté sur quatre pieds, et qui semblait fort lourd.

Tandis que nous nous perdions en conjectures sur le contenu, le roi entra suivi d'un homme qui nous parut être quelque marchand étranger. Malgré notre impatience et notre curiosité, le prince insista pour que la boîte fût portée dans ma chambre. Il désigna lui-même la place où il convenait de la poser entre la fenêtre et la cheminée ; le grand roi promena ensuite ses regards sur mon modeste réduit, me fit compliment du bon goût de l'ameublement, et s'approcha du feu en prenant une chaise.

— A présent, maître Huller, dit-il à l'étran-

ger, montrez-nous ce qu'on peut faire de votre invention.

L'Allemand ouvrit enfin cette boîte mystérieuse. Nous vîmes alors des touches d'ivoire, et je compris que c'était un instrument. Des sons d'une pureté inouïe frappèrent tout à coup nos oreilles; des accords pleins et hardis se succédaient comme si quatre voix eussent chanté à la fois; les unes étaient graves et mâles; les autres, plus douces, semblaient se jouer des difficultés. Elles exécutaient un choral si expressif et d'une si riche harmonie, que nous frémissions de plaisir. La princesse me saisit par la taille, et moi, je m'appuyai sur son épaule. Nous étions émues jusqu'à trembler. Dans les illusions d'un rêve, on n'éprouve pas de sensations plus étranges que celles qui m'agitaient, et je serais restée immobile aussi longtemps que l'aurait voulu ce musicien échappé des chœurs célestes.

— Que vous en semble? dit le roi, quand le morceau fut achevé; n'est-il pas merveilleux qu'un seul homme puisse produire tant d'effet?

— Merveilleux! répéta la princesse.

Moi, je ne sais ce que je balbutiai.

— Jouez-nous un petit air de danse, demanda le roi.

L'artiste exécuta des gigues allemandes d'une vivacité incroyable. Je riais convulsivement. Marguerite fermait les yeux et appuyait sa tête contre la mienne. François gesticulait en marquant la mesure. On nous aurait pris volontiers pour des gens tourmentés par le diable. Maître Huller

chanta aussi dans sa langue sauvage en s'accompagnant délicieusement ; nous passâmes trois heures à l'écouter.

— Eh bien ! me dit le roi, n'ai-je pas trouvé le remède à l'ennui ? Ceci vous appartient, Mademoiselle, et Huller vous enseignera son bel art avant de retourner dans son pays.

— Si la petite Anne n'était pas à moi, disait Marguerite, je serais jalouse du présent ; nous vous proclamons le plus galant des princes.

— Fort bien, mais je demande le prix de ma gageure gagnée. Cela vaut un baiser, je crois, car le bonhomme Huller ne donnerait pas son instrument à moins.

— Cela vaut un baiser, répéta la princesse, et ce sera bien payé.

Je ne pouvais en conscience faire la difficile. Je présentai mes deux joues au roi, et je crains bien qu'il n'ait remarqué mon trouble. Depuis ce jour, Huller me donne de longues leçons. Je commence à tirer parti de ce délicieux instrument qu'on nomme le clavicorde, et que les Allemands connaissent depuis longtemps. Je défie l'ennui ; cet art sublime de la musique emporte mon imagination dans un monde où les misères humaines ne sauraient pénétrer. Je suis heureuse et pourtant inquiète, Nancy, car l'image de l'aimable roi me revient souvent à l'esprit. Tu me blâmerais de payer d'ingratitude une amitié si délicate et si tendre. Comment donc faire ? envoie-moi vite ces petits conseils pleins de bon sens que tu prépares si gentiment et qui me rafraîchissent la

tête ; j'en ai besoin. Jusqu'à présent mon cœur et ma raison ne faisaient qu'un ; mais aujourd'hui je les trouve par moments assis loin l'un de l'autre et se boudant. Ils ne vivent plus en aussi bonne intelligence, et je sens bien qu'un de mes serviteurs se révolte. Le danger n'est pas encore bien menaçant. Je te promets, quoi qu'il arrive , de t'informer de mes plus secrètes pensées. »

« C'est au château de Romorantin , patrie de la reine Claude, que la cour célèbre ordinairement la fête des Rois. L'ordre de partir de Blois nous fut donné le 5 janvier de cette année 1520 (1). La journée se passa en plein air par un froid humide et pénétrant. Toute la galante jeunesse soufflait dans ses doigts et pestait contre la boue des chemins où les chevaux s'enfonçaient. L'humeur des dames se ressentait de la rougeur de leur nez ; la gaieté s'envole volontiers dans les moments de laideur. Jamais voyage ne fut si morne ni si glacial.

J'étais seule avec la princesse Marguerite dans une litière fermée. Nous nous tenions immobiles et crispées au milieu de nos fourrures, les mains dans nos manchons. Le sommeil avait déjà fermé les yeux de la princesse ; peut-être se serait-il appesanti sur moi, si je n'avais entendu prononcer mon nom par deux cavaliers qui passaient près de nous , et qui sans doute ne me croyaient pas derrière les rideaux de cette litière.

(1) L'année commençait alors en mars.

— C'est mademoiselle de Boleyn qui la remplacera, disait un de ces gentilshommes.

— Vous voulez dire qu'elle l'a déjà remplacée.

— Cela n'est pas certain.

— Le roi ne peut s'empêcher de parler de cette jeune fille à toute minute.

— Mais il n'est pas encore prouvé qu'elle lui ait cédé.

— Oh ! cela ne tardera guère. La partie de chasse où ils se sont égarés a déjà plusieurs mois de date. L'instrument apporté à grands frais d'Allemagne ne laisse plus de doutes. C'est à cette Anglaise que nous devons faire notre cour.

— Il serait fâcheux d'y arriver les derniers. Pour moi, j'aime mieux ce cotillon-là que l'autre.

— Moi aussi.

Les cavaliers s'éloignèrent et je n'en pus entendre davantage ; mais j'en savais assez pour tomber dans un affreux chagrin. Je pleurai pendant le reste du chemin. La nuit ma cervelle travailla terriblement. Je voulais partir de suite pour l'Angleterre. La colère aurait pu m'entraîner à faire quelque sottise, car je voulais aussi, par moments, que ces obscures calomnies devinssent des réalités et les nouvelles du jour. J'aurais éprouvé une amère satisfaction à me perdre, afin de pouvoir accuser de mon malheur l'engeance détestable des courtisans, que j'accablais de malédictions en frappant ma tête sur le bois de mon lit.

Le matin venu, j'étais seule dans la chambre de madame d'Alençon tandis que la princesse

priait au fond de son oratoire ; le roi entra et me trouva en larmes. Je répondis, sans hésiter, à ses questions, par le récit exact de ce qui était arrivé. Il parut sincèrement affligé.

— Rassurez-vous, me dit-il ; rien n'est plus facile que de mettre fin à ces propos. Il faudra bien qu'on se taise, lorsque nous serons éloignés l'un de l'autre de deux cents lieues. J'aurai seul à souffrir de cette séparation, car ils ont dit vrai : je vous aime. Mais je saurai me soumettre à tout ce que le soin de votre réputation exigera.

La nature ne m'a pas mise au monde pour pleurer ; aussi je ne me livre jamais à ce fâcheux exercice sans que tout mon être en soit profondément troublé. En dépit des consolations qui m'étaient prodiguées, les sanglots m'ôtèrent entièrement la parole. Le roi me suppliait de lui pardonner le mal qu'il me causait ; enfin, voyant que je pleurais malgré tout il me promit de partir le lendemain pour Lyon, ou Milan, si je voulais. Il m'offrit même de détourner l'attention publique par une guerre. Mon cœur était encore si gonflé, que nul effort ne pouvait maîtriser ses mouvements. Alors on me reprocha de montrer une défiance injuste. A défaut de la voix qui me manquait, je voulus détruire par un geste cette accusation d'égoïsme et d'insensibilité ; c'est pourquoi je pressai la main du roi. Quelle imprudence, Nancy ! ce remerciement fut pris pour une marque d'amour. Le prince me saisit tout à coup avec force, et me souleva dans ses bras.— Rassure-toi, ma chère amie ; la porte de l'oratoire

tourna lentement, et, avant que la princesse fût entrée, je m'étais élancée hors de la chambre avec plus de vivacité qu'une anguille découvrant un trou au filet où elle s'est prise. Pourtant je t'avoue que je rougis encore toute seule dans ma chambre, en pensant que les lèvres du prince ont été fortement appuyées sur les miennes.

Deux heures après cette scène, on vint nous chercher pour le dîner des Rois. La cour était au complet, les salles remplies, les tables servies, et la reine joyeuse. Moi j'avais encore les yeux rouges. Le comte de Saint-Paul eut la fève, et, suivant l'usage, il offrit la couronne de bois peint à dame Claude. Les verres étaient remplis plus souvent que de coutume, de sorte que le repas devint bruyant, et qu'on résolut de se divertir.

Le roi proposa d'assiéger la maison du comte de Saint-Paul, à qui on donna une heure pour organiser sa défense. Comme on me demanda mon avis, je déclarai que j'assisterais volontiers à la bataille, s'il n'y avait ni armes blanches, ni surtout d'artillerie, car j'ai horreur de cette invention infernale; il fut donc décidé que les seules armes employées seraient des œufs et des pommes cuites. Tous les fruits qu'on put trouver dans la ville furent apportés dans des paniers et distribués aux combattants des deux partis. Les dames, ne craignant pas les boulets égarés, se placèrent à très-petite distance. On envoya un héraut porter à la citadelle une déclaration de guerre dans les formes; le roi, conduisant les opérations du siège, fit approcher ses troupes

par une manœuvre habile, et les trompettes sonnèrent l'attaque.

Une grêle terrible fut échangée par les deux armées. Les assiégés eurent d'abord l'avantage. Les coups de l'ennemi les atteignaient difficilement, tandis que, du haut de leurs fenêtres, ils frappaient avec sûreté. Ils accablaient, par un déluge de farine et d'eau froide, ceux que l'ardeur guerrière entraînait jusqu'au pied des murailles. Rien n'était risible comme les bataillons barbouillés, mis en désordre et poussant des cris de rage. — Cependant, les munitions de guerre s'épuisaient dans la place, tandis que celles des assaillants étaient sans cesse renouvelées. M. de Clermont s'introduisit dans la forteresse par une fenêtre basse, avec son détachement, et commençait à chasser l'ennemi hors des cuisines à grands coups d'œufs et de pommes. Alors les assiégés, devenant furieux, jetèrent tout ce qui se présenta sous leurs mains : les vitres, la vaisselle, les bûches, les pots cassés, et jusqu'aux meubles qu'ils mirent en pièces. Les spectateurs effrayés voulaient qu'on cessât le combat, et demandaient une trêve ; mais leurs cris ne furent pas écoutés.

Je commençais à craindre les accidents, et j'allais me retirer, lorsque je vis un tison enflammé, lancé du haut des toits, frapper sur la tête nue du roi. Le malheureux tomba évanoui.

N'espère pas, Nancy, que je réussisse jamais à me familiariser avec les spectacles de sang. Ne dis pas que cette délicatesse est ridicule dans

notre siècle. La vue d'un être blessé, malade ou souffrant, m'arrache une telle pitié, que je ne puis m'empêcher de courir au secours. La nature alors parle impérieusement en moi et s'élève au-dessus de toutes les considérations de l'usage et des convenances. Sitôt que la mort m'apparaît, il n'y a plus ni rangs, ni bienséance; je ne vois que des hommes et la nécessité de les sauver. Tu me pardonneras donc d'avoir couru éperdue jusqu'au roi, de m'être jetée sur le sable près de lui, pour soulever sa tête sur mes genoux, et d'avoir éteint avec mon mouchoir et mouillé de mes larmes sa plaie sanglante. Je conviens que c'était donner une nouvelle prise aux faiseurs de conjectures dont les méchancetés m'avaient si fort affligée. Certainement, dans l'essaim des beautés qui seraient heureuses de sacrifier leur honneur aux caprices du roi, aucune n'aurait eu la folie de s'oublier à ce point. On veut bien risquer sa réputation pour faire fortune; mais la compromettre sans y trouver des avantages positifs à peser avec une balance, et dont le chiffre puisse être calculé, la plume à la main, cela est bon pour une petite sotte qui ne donne pas à son ambition les rênes de son cœur. Si le roi se laisse mourir, les tendres regards, les sourires engageants et les minauderies savantes se tourneront vers le successeur, puisque la royauté ne peut périr. Que veux-tu, Nancy? il faut bien m'admettre telle qu'on m'a faite. Du reste, je ne fus pas la seule à me précipiter au secours du blessé. La princesse Marguerite me suivit de

près, et ne me le céda en rien pour l'effroi et les larmes. Madame de Châteaubriant montra moins d'empressement — sans doute par respect pour la reine. Notre douleur n'a été que trop justifiée, puisque, pendant trois semaines, les médecins ont craint de ne pouvoir sauver le roi. Il est aujourd'hui en convalescence; mais il a besoin des plus grands ménagements. Les dames l'entourent avec tendresse lorsqu'il vient d'un pas languissant prendre l'air sur la terrasse du château. Elles retrouvent pour ce moment leur sensibilité. Un malade est comme un enfant; sa faiblesse autorise de petites libertés: nos belles savent user de leurs aimables privilèges en accablant le prince de soins et d'attentions fines. C'est alors mon tour d'être calme et réservée.

Le malheur dont la France vient d'être menacée devrait être une utile leçon au roi et à la nation; mais je crains fort que cet avis du ciel ne serve à rien. Après la jouissance que ces hommes trouvent à tuer, leurs plaisirs les plus vifs consistent à faire semblant de tuer. Comme personne ne s'amuse du rôle de battu, on ne doit pas s'étonner que leurs passe-temps deviennent de véritables combats; la mort, dont ils croient plaisanter, se glisse furtivement au milieu de leurs fêtes, se démasque tout à coup et montre son affreux visage; puis elle emporte sur son dos quelque victime et s'envole à tire-d'ailes, laissant les convives éplorés. Ne faut-il pas que le génie de la destruction et de la rixe ait de profondes racines dans le sexe qui prétend à une

supériorité sur le nôtre , pour que les duels soient devenus un usage contre lequel on ne s'est jamais élevé ?

Ma chère Anna , depuis deux heures que je t'écris , je retarde autant que je le puis le moment de te faire un aveu qui va me coûter. J'ajouterai à mes belles réflexions , que si l'instinct de l'homme est de battre et de détruire , l'affaire principale de la vie d'une femme , c'est l'amour ; je suis une femme , miss Nancy ; soyez donc indulgente. Je crois que j'aime le roi ; mais c'est un sentiment calme et doux qu'il me sera facile de tenir caché. Dans le moment où ce prince est tombé sous mes yeux horriblement blessé , lorsque j'ai tenu dans mes mains cette tête immobile et mutilée , j'ai senti mon cœur s'amollir , et l'amour dont sans doute je portais déjà le germe a grandi subitement. J'aurais tout sacrifié pour le rappeler à la vie , car il me semblait qu'il mourait pour moi. Cependant , aujourd'hui qu'il est sauvé , la prudence et la réflexion m'assistent comme deux honnêtes vieilles dames. Ma folle imagination ne parle pas sans que je pèse avec défiance ses plus simples fantaisies. Garde-toi donc de t'alarmer trop promptement. J'espère encore me tromper sur un sentiment que je puis mal juger. Il s'en faut bien que ce soit une véritable passion , et d'ailleurs je saurais la combattre.

Une raison entre mille autres , pour que ma faiblesse reste à jamais ensevelie dans mon cœur , c'est qu'il me serait odieux d'être confondue avec ces créatures qui se disputent les faveurs des

princes , pour acquérir une honteuse puissance. Le monarque ne jetterait pas pour moi son sceptre aux orties. Il serait doux d'être aimée comme la belle Rosamonde ; mais ce serait encore le déshonneur, et Anne Boleyn ne veut pas avoir à rougir, même dans la plus délicieuse des solitudes ; ainsi , rassure-toi , te dis-je.

Ne te presse pas non plus d'accorder une généreuse pitié à mes tourments. Ce sera un plaisir pour moi que de voir les succès du beau prince. Il sera le roi le plus heureux de notre temps , comme il en est déjà le plus aimable. L'empereur vient de lui envoyer une déclaration de guerre inattendue. François veut commander en personne , et ses armes triompheront , j'en suis sûre. Il me donnera bien quelques chagrins en s'exposant trop aux dangers ; mais il en sortira heureusement , et je croirai que mes prières sont écoutées. L'inquiétude même ne sera pas sans charmes ; enfin, je ne me trouve pas à plaindre , et je te prie de ne pas trop m'effrayer en me parlant d'abîmes cachés sous mes pas , ou de serpents nourris dans mon cœur. J'ai la conscience de ma force. L'effroi des vertus sauvages, et leur soin à fuir les hommes , n'auraient-ils d'autre cause que le sentiment de leur faiblesse ? Méditez là-dessus , Nancy. »

Chapitre 5.

« Ah ! mon amie , à quoi me servirait d'être honnête , d'étouffer avec courage l'amour dont les racines s'étendent dans mon cœur , si le ciel ne tenait compte de mon courage ? La calomnie me déchire atrocement ; sans doute , c'est le démon qui me souffle aux oreilles que je ferais aussi bien d'être vicieuse , comme tant d'autres , puisque ma réputation et mon honneur sont mis en pièces.

Il n'est pas de mensonges odieux qui ne se débitent contre moi. O ma Nancy ! c'est aujourd'hui que je comprends la sagesse de ta conduite et l'étourderie de la mienne. Sois-en certaine , c'est parce que je ne suis qu'une pauvre femme incapable d'imposer silence par l'épée ou le bâton , parce que je n'ai pas auprès de moi un frère dont la colère serait à craindre , un père riche et puissant ; c'est parce que je suis seule et sans défense , qu'ils m'outragent ainsi. La maîtresse déhontée du plus mince personnage ne serait pas insultée impunément. Oh ! la lâche espèce que les hommes ! O mon frère ! mon cher Georges , où es-tu ? Et vous , sir Thomas , pourquoi donc avoir éloigné votre fille ?

Malgré mon dépit et ma douleur , essayons le récit de ce qui vient de m'arriver.

Quelques prêcheurs venus d'Allemagne ont répandu à Paris les doctrines de Luther. Ils ont trouvé en peu de temps de si nombreux prosélytes, que l'Église a demandé au roi et obtenu la permission d'établir une inquisition comme celle d'Espagne, pendant la durée de l'hérésie. Marot fut accusé des premiers. On le saisit dans un voyage qu'il fit à Paris, et le malheureux ne sortit de la torture que pour être jeté dans une prison. La duchesse d'Alençon le réclama vainement d'abord, l'Église résista même à une première lettre du roi; mais l'ordre positif de l'élargissement arriva au moment où le pauvre diable était presque expirant de faim.

Nous ne savons si Marot est coupable au fond; mais, depuis son retour près de la princesse qu'il n'ose plus quitter d'une semelle, il nous fait frémir en nous contant tout ce qu'il a souffert. L'inquisition, furieuse d'avoir perdu l'une de ses proies, a osé adresser des remontrances au Roi. Les chaires de la Sorbonne retentissent d'injures contre madame d'Alençon elle-même, et mon nom s'est trouvé uni au sien dans les malédictions. Si le roi venait à mourir, ma vie serait en danger; mais ce n'est rien encore que cela.

Les discours produisant trop peu d'effet, on a imprimé des pamphlets contre chacune des personnes qu'on veut bien soupçonner d'hérésie. Comme la duchesse d'Alençon inspire quelque crainte, on n'a osé l'attaquer que sur les articles de religion; mais une simple fille comme moi, qui n'ai ni crédit, ni défenseur, était une victime

agréable pour ces bêtes. Un de leurs libelles m'est adressé. Pas une page de cet infâme écrit où leur haine dégoûtante ne soit versée au point de souiller la pensée du lecteur ; pas une de mes actions qui ne soit faussée ou interprétée d'une manière monstrueuse. A les entendre , je suis une production de l'Achéron , un être hideux et féroce , une courtisane sans vergogne. Ils ne m'appellent que la *Haquenée anglaise* , et trouvent fort piquant d'assurer que je suis la mule du roi François. On ne doit pas s'étonner, disent-ils , que les hérésies aient trouvé en moi un zélé partisan, puisque , dès mon enfance , le ciel m'a marquée de plusieurs signes de réprobation. Là-dessus l'auteur daigne faire mon portrait. Il résulte de ses recherches que j'ai six doigts à une main. — Il les a vus et comptés ; — plus , une tumeur à la poitrine. — Je suis étonnée qu'il ne dise pas l'avoir vue aussi ; — en outre , une surdité , et les cheveux rouges comme les flammes de l'enfer. Tu ne te doutais pas de ces horreurs , ma chère Anna. Eh bien ! ma personne est encore ce qu'ils ont épargné le plus. Ma course à cheval dans les bois avec le roi sert de prétexte à d'abominables calomnies. Ils donnent , sans hésiter , une liste abrégée de mes amants , et nomment les principaux personnages de la cour , en ajoutant qu'ils ne peuvent connaître tous ceux , plus obscurs , que j'ai honorés de mes faveurs ; de sorte que je ne puis plus paraître en public sans que le rouge me monte au visage. Voilà de zélés catholiques ! En vérité , il y aurait de quoi prendre

en aversion l'orthodoxie de cette Sorbonne qui autorise de pareilles indignités.

Ces pamphlets se criaient dans les rues et se sont vendus par milliers. Les bourgeois de Paris, qui ont de grandes prétentions à la malice et à l'esprit, sont ravis de lire et de répéter des méchancetés qui attaquent une femme de la noblesse; et puis, comment pourrait-on douter de choses imprimées par le procédé de Guttemberg, en beaux caractères fondus en Allemagne, et avec de l'encre bien noire? Les Évangiles ne sont pas écrits autrement.

Le but aurait été manqué, si ce libelle n'était pas venu à ma connaissance. On m'en envoya un exemplaire au château de Blois. La princesse Marguerite m'a trouvée pleurant, le livre à la main. Elle m'a consolée de son mieux, avec cette bonté qui l'élève au-dessus de toutes les femmes. Elle m'a persuadée de mépriser ces injures et de laisser au temps et à ma bonne conduite le soin de faire oublier les calomnies. Cependant, elle a écrit une lettre au roi, qui est en Bourgogne, en lui en voyant les pamphlets. L'ordre a été donné de rechercher les auteurs et de les punir; mais on n'a pu saisir que les imprimeurs.

Marot veut s'en aller à Genève, et moi, je soupire en pensant à notre paisible Angleterre. J'y retournerais volontiers. L'inclination dont je t'ai fait l'aveu n'est pas assez forte pour entrer en balance avec l'affection que je porte à Anne Savage et à ma famille. D'ailleurs, elle me cause

plus de craintes que de plaisirs ; et, comme il est décidé qu'elle restera éternellement secrète, ne vaudrait-il pas mieux la laisser s'éteindre d'elle-même ? L'absence est un calmant d'un effet certain. La renommée me tiendrait suffisamment informée des prouesses du jeune roi. Je me réjouirais au delà des mers en apprenant ses victoires.

Avec quel plaisir j'ai lu ta dernière lettre ! Je m'attendais à être grondée. Sais-tu que tes petits conseils sont dignes de la sagesse indulgente d'une mère ? — Je partage l'étonnement que te causent les paroles du roi Henri à mon père ; mais je ne suis pas de ton avis, lorsque tu assures que mes yeux ont aussi blessé ce grand prince. Il ne m'a qu'à peine aperçue le jour de l'entrevue. Les compliments adressés à sir Thomas sur la beauté de sa fille ne viennent que d'une politesse obligeante ; mais si le roi insiste pour qu'on me rappelle en Angleterre, je serai bientôt près de ma Nancy. Mon cœur s'agite à la pensée d'embrasser mon frère. Sir Thomas et lady Boleyn m'aimeraient davantage s'ils me revoyaient aujourd'hui ; je l'espère du moins, et je ferais tout au monde pour être digne de leur tendresse. La calomnie ne s'acharnerait pas après moi au point de faire entendre ses hurlements sur l'autre rive de la Manche, et une fois que je serais tranquille au milieu de mes amis, je ne songerais guère à m'informer si en France on croit que j'ai six doigts à une main et une tumeur à la poitrine.

Mes malheurs m'ont empêchée de t'annoncer des nouvelles dont on parle beaucoup ici. Le connétable a trahi le roi, et s'est réfugié près de l'Empereur. Au lieu de suivre l'armée, M. de Bourbon fit le malade. Il prit la fuite avec le duelliste Pomperant, et tous deux arrivèrent en Suisse après mille aventures. Le connétable a reçu de la majesté impériale des caresses et des promesses; mais peu de chose avec cela. Sa devise est aujourd'hui un cerf ailé, en souvenir de sa fuite et de ses dangers. On a peint en jaune la porte et les murs de son hôtel à Paris, pour désigner la maison d'un traître.

La princesse Marguerite, tout occupée de son frère qu'elle adore, m'a conté en confidence la cause de l'envie que montre le roi d'aller en personne conduire les troupes d'Italie. Bonnivet, dans sa correspondance avec le monarque, parle souvent d'une dame milanaise dont la beauté surpasse tout ce qu'on connaît. François cache sous son humeur guerrière la curiosité et l'espoir d'une conquête amoureuse. Si cette campagne devait avoir une issue fatale, de grands malheurs prendraient leur source dans une intrigue de chétive importance ! »

« Ma chère Anna, le ciel a gardé l'honneur des Boleyn, en me tenant éloignée du seul homme qui pût le mettre en danger; mais je regrette vivement qu'il ne m'ait pas même soumise à l'épreuve, car je pouvais certainement être sauvée

à meilleur marché. Il n'était pas nécessaire que la France fût accablée de revers, ni la terre abreuvée de sang.

Que de maux accumulés sur un prince aimable ! quelle année funeste, et combien le sort s'est joué de toutes mes prévisions ! Dès le début, la campagne s'est annoncée d'une manière sinistre. La défaite de Rebec, la mort de ce grand capitaine Bayard, celle de Vandenesse et de tant d'autres braves gens, auraient dû diminuer ma confiance dans la bonne étoile de mon héros. Le désastre de Pavie est un coup dont la France ne se remettra jamais. Le deuil est général. Tous les visages sont mornes et les esprits abattus. Bonnivet est mort avec éclat. Le traître Bourbon n'a pu retenir ses larmes devant le cadavre de son ennemi. Notre jeune roi, couvert de blessures, n'a rendu son épée que pour sauver les restes de sa noblesse décimée. Jamais on ne fut plus grand ni plus malheureux.

Lorsqu'on vint annoncer à Charles-Quint que François était prisonnier, l'empereur, dissimulant sa joie, répondit tranquillement.

— Je n'en suis pas surpris ; ces imprudents ont livré la bataille le jour de Saint-Mathias, et c'est l'anniversaire de mon élection à l'empire.

Mais il a des instants de joie folle quand il est enfermé avec ses amis. La princesse Marguerite pleure nuit et jour. Elle a appris que son frère venait de tomber malade à Madrid, et rien ne pourra l'empêcher de voler auprès de

lui. Cette excellente femme veut s'exposer seule à la mauvaise foi de l'empereur ; mais je suis résolue à l'accompagner, comme mon devoir l'ordonne.

La bonne reine Claude a évité bien des douleurs en mourant quelques mois avant cette guerre déplorable. La solitude et l'abandon peuvent tuer le malheureux roi. Il aimait ma conversation, mes chansons et ma gaieté. Je le sauverai peut-être. Je serai heureuse entre lui et sa charmante sœur. — Mais je vois Nancy froncer déjà les sourcils et secouer sa tête blonde d'un air mécontent. Eh bien ! fâchez-vous, grondez votre amie. Oui, j'aime ce brave prince, battu par un destin aveugle. La rançon qu'on lui demande est énorme et déshonorante ; il abdiquera plutôt en faveur de son fils que d'accepter des conditions honteuses. Peut-être il ne reverra jamais son royaume. Nos dames comptent sans doute sur leurs doigts les années du petit Dauphin ; elles s'écrient : O bel âge de l'adolescence ! presse-toi d'arriver, et que le prisonnier reste à jamais dans les fers ! — Moi, je voudrais passer ma vie sous le ciel brûlant de l'Espagne, et qu'Anne Boleyn valût aux yeux de l'exilé tout un royaume.

Ne te scandalise point, Nancy, de mes extravagances. Je ne voudrais pas, dans mes souhaits, faire le sacrifice d'un honneur dont ma fierté met le prix au-dessus de toutes les rançons de Pavie. Je résisterais au spectacle de la douleur du roi, si je n'avais la preuve que moi seule au

monde je puis être mise dans son cœur en balance avec l'amour de la patrie, et la plus belle couronne de l'Europe. Tu vois que j'aurais peu de dangers à courir, à moins que sous les orangers d'Espagne il ne se trouvât quelque fontaine enchantée comme celle où les personnages de l'Arioste boivent les poisons d'un amour plus fort que leur raison.

Il faut que je partage les aventures et les dangers de la tendre princesse. N'y a-t-il donc qu'une passion qui puisse entraîner une femme à travers les bois et les prés ! L'amitié qui m'unit à Marguerite ne suffit-elle pas pour motiver mon voyage ? — Tu vas dire qu'une seule faute peut me perdre à jamais et donner créance à toutes les horreurs publiées contre moi. — Mais suis-je donc perdue pour aller à Madrid avec une princesse près de laquelle ma place est toujours marquée ? mon devoir n'est-il pas de la suivre ? — Allons ! je partirai. C'est dans deux jours que la sœur du roi se met en chemin. Je la suivrai. J'ai pu résister à toutes les séductions de la royauté entourée de sa gloire ; mais je sens fondre la glace de mon cœur à la pensée de la misère et du désespoir qui accablent un excellent prince. Consoler est la plus douce des occupations. Non, je ne suis pas comme cette dame romaine qui déclara son amour à Sylla au milieu même d'un spectacle, en disant qu'elle aimait les favoris des dieux. Moi, j'aurais plutôt songé à Marius, caché dans les marais et entouré d'ennemis. Souvent j'ai vu des femmes perdre toute raison, eni-

vrée par le tumulte et la joie d'une fête. Moi, je suis heureuse au milieu des danses comme l'hirondelle dans les airs; mais je me possède comme elle, et je ne crains pas d'être égarée par l'ouragan qui emporte les autres. Le malheur, le sang, les souffrances, voilà ce que je ne puis voir sans être touchée, entraînée malgré moi, sans être remuée jusqu'au fond de l'âme et sans franchir d'un seul bond les barrières vernies de ce jardin où l'éducation nous enseigne à passer nos jours.

Je ne suis pas une enfant, j'ai vingt ans. Il serait vraiment trop tard pour m'ordonner de faire acquisition d'un autre caractère. Tu seras bien assez généreuse pour avouer que peu de filles abandonnées en pays étranger, comme moi, auraient su se préserver du souffle du démon. Puisqu'on n'a pas voulu prendre la peine de me façonner convenablement, tandis que j'étais souple et ductile comme la cire, on ne doit pas s'étonner que la nature m'ait développée à sa guise.

J'ai bien sur mes tablettes une douzaine de fades adorateurs, parmi lesquels je pourrais choisir un mari; mais mon cœur ne trouve sur cette liste qu'un assemblage de syllabes plus ou moins sonores. — Un seul nom lui cause une douce émotion, et ce nom est le plus glorieux de tous. Le héros prisonnier est veuf, Anna, je l'aime; mais je suis fière et courageuse. — Qui sait? peut-être un jour, maître De Just, le statuaire, ou son fils, m'élèveront un mausolée de marbre! Quelle douce vengeance je prendrais en comblant

d'honneur une ingrate famille ! — Et mon George bien-aimé, quelles récompenses je pourrais donner à cette affection qu'il a conservée pour une sœur délaissée !

Mon vieux Will vient de m'annoncer qu'il a acheté trois mules pour mon voyage. Tout est prêt. O Nancy ! ange gardien d'Anne Boleyn, lève vers le Seigneur tes mains blanches et tes yeux bleus, pour le prier de jeter un regard paternel sur ta protégée, cheminant par les campagnes de la Touraine et du Languedoc. Tu frémiras de crainte, tandis que je chanterai le long des prairies. Calme-toi, ange timide, je ne m'égarerai pas dans l'horrible forêt du Dante. »

« Au moment de t'envoyer cette lettre, je la rouvre pour t'annoncer que je suis revenue de mon voyage. Je reçois à l'instant celle de mon père qui me rappelle en Angleterre. Sir Thomas m'aime donc assez pour s'inquiéter de mon sort au milieu des revers qui accablent la France ? — Sans doute mon frère n'est pas étranger à cette mesure qui va changer ma destinée. Après l'étourdissement de la première surprise, je me sens plutôt aise que fâchée. Que mes rêveries s'envolent en fumée, cela est bien juste. Je vais donc retrouver une famille et des amis ! j'ai couru, tout émue, ma lettre en main, près de la princesse Marguerite ; nous avons pleuré ensemble, et nous nous sommes séparées, pour toujours sans doute. Tu seras chargée, chère Nancy,

de panser les blessures de mon cœur. Elles se fermeront sous tes doigts. Qu'arrivera-t-il? que je soupirerai de temps à autre en pensant à la France, comme je soupirais ici lorsque je songeais à l'Angleterre, et ce sera fini. — Nous allons donc nous revoir! Ah! j'ai la tête renversée; mes idées ne sont pas nettes. L'ordre de sir Thomas est bref et sévère; mais le père n'aura pas oublié comment on presse entre ses bras une fille depuis dix ans absente, — oh! non.

Les larmes roulent parmi les rides qui sillonnent la face de Will; ma nourrice parle seule comme une somnambule, et moi je ne serais pas heureuse de retourner dans mon pays! si fait, je suis heureuse.

— Eh! bien donc, à cheval! »

Chapitre 6.

Lorsque mademoiselle de Boleyn entra dans la maison paternelle, située à Londres dans *Fleet-Street*, une seule personne courut précipitamment au devant d'elle; ce fut son frère. Tous deux se témoignèrent une égale tendresse. Lady Boleyn s'avança seulement jusqu'à la porte de sa chambre, et sir Thomas se leva à peine du fauteuil où il était assis, pour déposer un baiser sur le front de sa fille.

— Voyez donc comme elle est belle ! s'écria George avec enthousiasme.

— Elle est fort bien , dit la mère.

Sir Thomas fit une inclination de tête affirmative.

— Je disais , ajouta aussitôt le père , reprenant la conversation interrompue par le retour d'Anne , je disais à lady Boleyn que je ne sais ce que nous allons faire de vous , Anna. Sa grâce , le cardinal d'Yorck , n'est pas certain d'obtenir de la reine une place parmi les filles d'honneur. Il faut une vacance , et sans doute il est trop tard pour remplacer miss Herbert qui est retournée d'hier dans sa famille.

— Il serait à propos d'aller à Yorck-House , assura lady Boleyn , en s'étalant sur des cousins.

— Je vais aller à Yorck-House , répéta le père , en s'acheminant à pas lents vers la porte.

Malgré l'origine française de la famille , sir Thomas et sa femme étaient cuirassés de cet orgueil et de cet égoïsme britanniques , que rien ne peut entamer , et dont le contact est plus répulsif que celui d'une machine électrique.

— Hélas ! murmurait Anne en se penchant à l'oreille de son frère , de qui tenons-nous notre sensibilité ?

Lorsque sir Thomas daignait prêter quelque attention à sa fille , c'était le plus souvent pour lui dire :

— Ne faites donc pas ainsi , Anna ; tenez-vous autrement ; où avez-vous pris ces manières ?

— On ne rit pas comme cela. Il vous faudra d'autres robes. Vous changerez, j'espère, cette coiffure.

— C'est ainsi que nous faisons à Blois, répondait Anne.

Le père haussait les épaules, tandis que George s'écriait :

— Que les Françaises sont charmantes !

Le lendemain, sir Thomas conduisit sa fille à Hampton-Court, séjour de la reine. Un silence profond régnait dans l'intérieur du palais. On ouvrit les portes avec précaution, en introduisant les visiteurs dans une salle où Catherine, entourée de ses filles, écoutait une pieuse lecture. C'était l'heure de récréation. Sir Thomas, marchant sur la pointe des pieds, attendit la fin d'un verset. La reine ayant fixé l'aiguille dans sa tapisserie, la présentation eut lieu.

Le cardinal d'Yorck avait parlé. Son crédit était trop grand pour qu'il essuyât un refus. Mademoiselle de Boleyn prit aussitôt son rang dans le cercle silencieux des suivantes, et le père s'en retourna seul et fort satisfait.

Claude de France, elle-même, comparée à Catherine d'Aragon, aurait semblé la femme la plus badine et la plus dissipée. La reine d'Angleterre portait, sous ses habits royaux, une robe du tiers-ordre de Saint-François, ce qui n'ajoutait rien d'agréable aux formes féminines. En toutes saisons, elle se levait à minuit pour assister aux offices, et se relevait encore à cinq heures du matin. Tous les samedis et vendredis, elle jeûnait

jusqu'à midi, et ne prenait que du pain et de l'eau le reste de la journée. — Les veilles des fêtes de la Vierge, pareillement. — Elle se confessait deux fois la semaine et communiait tous les dimanches. Il lui arrivait souvent de rester immobile six heures de suite, agenouillée sur la pierre. Sa beauté, dont elle avait toujours pris peu de soins, était entièrement détruite; sa santé même commençait à s'altérer de tant de fatigues. Si cette femme étonnante était devenue laide, il faut dire à sa louange qu'elle ne regretta point ses charmes, que même elle ne chercha jamais à en conserver les derniers restes. — Abnégation bien rare dans le sexe ami du miroir, le temps passé à sa toilette lui sembla toujours perdu, quoique ce temps fût trop court au goût du roi son époux.

On pardonnera peut-être à Anne Boleyn, ensevelie dans ce royal tombeau, d'avoir regretté la cour spirituelle de Marguerite de Valois, les entretiens de Marot, les galanteries de François 1^{er}, la musique de maître Roux, les conversations peu orthodoxes des artistes. On lui pardonnera d'avoir veillé quelquefois, le soir, dans sa petite chambre, pour parler de la France avec sa nourrice; d'avoir fait résonner les murs endormis du palais par les sons de sa voix fraîche, et de s'être oubliée souvent à rêver devant la précieuse épINETTE dont les touches reçurent plus d'une larme glissée furtivement entre ses longs cils noirs.

On n'eut pas besoin de lui faire changer ses robes à la française, parce que les autres filles d'honneur voulurent être mises comme elle.

Quelques dames adoptèrent le même costume, et bientôt ce fut une mode générale. Malgré sa vie claustrale, mademoiselle de Boleyn fut citée promptement à la cour de Henri VIII, pour ses grâces et sa beauté. Les jeunes gens attendaient impatiemment une fête pour la connaître. Ceux qui trouvaient l'occasion de pénétrer chez la reine, la regardaient de tous leurs yeux, et à leur retour ils faisaient des récits merveilleux ; si bien que la curiosité du roi en fut éveillée.

Une vieille histoire raconte que la première entrevue d'Anne Boleyn et de Henri VIII eut lieu dans le jardin de la reine. Il est probable que c'était un samedi, jour où Catherine ne quittait guère sa chapelle, afin de se préparer à la communion du lendemain. La conversation ne put être que fort simple, et cependant le roi y trouva tant de charmes, qu'il parla le soir à ses intimes de l'esprit original et séduisant de la nouvelle fille d'honneur. Il paraît même que Henri se montra préoccupé comme un homme dont le cœur est blessé. François Brian, cousin d'Anne Boleyn, l'un des amis du roi, osa dire :

— Si j'étais roi d'Angleterre, je ne perdrais pas mon temps à soupirer pour une jolie fille comme un écolier. Je mettrais une magnifique chemise, mon manteau de velours et ma plus belle toque, et je m'en irais tout droit aux genoux de la belle.

— Sans doute, répondit Henri, tu te ferais railler comme un sot.

— Oh ! que ne suis-je roi pour une heure,

je vous montrerais la route ! Puisque cela n'est pas possible , envoyez-moi seulement vers miss Boleyn, et je vous rapporterai une douce réponse.

— Tu peux aller lui dire que je suis enchanté de son esprit et que je lui demande la permission de parler français avec elle ; mais si tu ajoutes autre chose , garde-toi , sur ta vie , de le donner comme de moi.

— Je m'acquitterai fidèlement du message ; et je veux perdre mon glorieux surnom de vicairé infernal de votre grâce , si le diable lui-même ne me tient point pour son maître en éloquence.

Brian parla si grossièrement à sa cousine , qu'il se vit imposer silence et renvoyer honteusement. Cependant , comme après l'ivrognerie et la présomption , le mensonge était son moindre défaut , il ne se fit point scrupule d'assurer que le cœur de la jeune fille était admirablement préparé à recevoir les propositions galantes du monarque.

Henri venait souper chaque soir avec la reine ; mais il restait rarement pendant plus d'une heure , et ses compagnons de plaisir l'attendaient dans une barque pour aller courir les aventures avec des masques. Depuis longtemps il paraissait avoir renoncé volontairement à la plupart des privilèges du mariage ; Catherine le vit donc avec plaisir prolonger ses visites , et passer des soirées entières près d'elle , en compagnie des filles d'honneur. Elle prit son assiduité pour un retour de tendresse.

Catherine adorait le roi, parce qu'une femme doit aimer son mari. C'était une de ces créatures admirables pour qui l'accomplissement d'un devoir est la plus douce des jouissances, pour qui ce que le ciel permet peut être agréable, mais ce qu'il ordonne est à coup sûr délicieux par-dessus tout. Si elle avait échangé chacune de ses grandes vertus pour un petit agrément, nulle femme n'aurait eu sa puissance, et jamais le cœur de son époux ne serait sorti de ses filets. Comment une si sainte personne aurait-elle connu la défiance et la jalousie? comment aurait-elle vu dans les talents, l'esprit et la voix charmante d'Anne Boleyn autre chose qu'un moyen heureux d'amuser les loisirs du roi, puisque Anne elle-même ne songeait pas que les galanteries de Henri eussent rien de sérieux? Lorsque ce prince s'extasiait aux sons de l'épinette donnée par François I^{er}, ou qu'il composait des morceaux pour cet instrument à l'aide de son maître de chapelle, n'était-ce pas évidemment le ciel qui le détournait des passe-temps moins innocents qui l'avaient longtemps éloigné? Comment voir une rivale dans une jeune fille douce et sage? Ce n'était pas Anne Boleyn qu'il fallait regarder d'un œil inquiet, mais le cœur impétueux et sauvage de Henri VIII.

Si on veut se rappeler qu'Anne était occupée du roi de France, dont l'image n'était pas effacée de son imagination; si on pense qu'elle avait résisté déjà aux séductions d'un grand prince, on ne s'étonnera pas qu'elle ait prêté

d'abord peu d'attention à l'empressement de Henri.

Ce roi ne manquait pas pourtant des qualités nécessaires à un chevalier aimable ; son esprit n'était ni vif ni brillant , mais sa figure et toute sa personne avaient quelque chose de noble et de hardi qui pouvait séduire. Son humeur paraissait facile jusqu'au moment où il rencontrait une opposition. Vous auriez alors vainement cherché quelque trace de son affabilité. Il devenait aussitôt plus violent et plus indomptable qu'un Africain , plus inexorable qu'une bête des forêts. Ses assassinats furent toujours accompagnés de formes judiciaires , sans doute par suite d'un accommodement bizarre entre l'éducation et le naturel ; c'était un mélange de politesse et de férocité. A l'époque dont nous parlons on ne savait pas ce dont il était capable. Il n'avait encore fait mourir que deux personnages peu regrettés ; d'ailleurs Wolsey réussissait à manier ce caractère de bronze et à dominer ces passions terribles , avec une aisance qui donne la plus haute idée du génie et de l'adresse de ce ministre ; mais Wolsey lui-même devait voir échouer son majestueux navire contre les rochers , et le temps approchait où l'épée de la justice devait briser à grands coups les balances et faire d'effroyables massacres.

La nature dans ses mystérieux travaux est évidemment soumise à des lois d'équilibre dont elle s'écarte rarement ; de même qu'elle compense le malheur d'être un sot par le parfait

contentement de soi-même, elle donne aux gens irascibles une inconstance d'humeur qui les rend peu dangereux, parce que leur violence s'apaise facilement; mais lorsqu'elle façonna Henri VIII, elle ne s'embarrassa d'aucunes lois, et puisant au hasard dans ses limons, elle jeta sur la terre un être monstrueux et exceptionnel. La colère chez ce prince était terrible, fréquente et pourtant de longue durée; l'opiniâtreté était poussée jusqu'à l'abrutissement; la puissance des désirs n'avait pas de bornes, et pourtant ces désirs si ardens offraient quelquefois la légèreté du caprice. Personne ne fut entier, tenace et persévérant comme ce roi, et personne ne tomba dans de plus étranges contradictions.

Tout homme a son côté faible : Henri VIII se laissa dominer par la souplesse de Wolsey et par les femmes; mais tout ce qui a pris de l'empire sur ce requin couronné l'a payé de la vie. Il s'est vengé des maîtresses qui l'ont tenu haletant à leurs genoux en les dévorant un matin; ses favoris, une fois disgraciés, furent envoyés au bourreau, et le roi se montra plus sourd à leurs cris que la pierre informe d'une pagode indienne.

On a dit que le feu si longtemps caché dans le cœur de Henri VIII, n'aurait jamais éclaté sans un concours de circonstances impossibles à prévoir; mais c'est mal juger ce naturel extrême. Lorsqu'un être ainsi organisé a reçu quelque profonde impression, c'est comme un torrent qui, une fois lancé du haut des montagnes, peut arriver à la plaine par cent chemins divers, mais

qui , à coup sûr, y descendra. La beauté d'Anne Boleyn fut la véritable cause des grands événements qui ont remué l'Angleterre et non le caprice d'un hasard minutieux.

Le roi n'était pas le seul adorateur de la belle fille d'honneur. Anne voyait arriver à ses pieds une foule de jeunes gens , et sa coquetterie décente trouvait dans leurs hommages une distraction agréable au milieu des ennuis et de l'étiquette de la maison royale.

Percy, fils du comte de Northumberland , attaché au cardinal d'Yorck , obtint dans le cœur de mademoiselle de Boleyn une place meilleure que le commun des empressés. S'il n'avait pas la puissance du roi, il était libre ; l'éclat de son nom et de sa maison attirait fort l'attention des filles à marier. Le sang de son aïeul Percy Hotspur coulait dans ses veines ; il était comme lui inquiet et avide de gloire. La paix et l'oïveté en avaient fait un dissipateur ; mais la vie des libertins n'ayant pas suffi pour éteindre son activité , il songeait à aller en Italie offrir ses services à l'empereur. Malgré la préférence dont Anne faisait profession pour les gens d'humeur paisible , le caractère fier et aventureux de ce jeune homme frappa vivement son imagination. Percy ne savait pas tourner agréablement les vers et les flatteries , mais son langage avait cette supériorité que donne la passion et près de laquelle l'esprit ne semble qu'un froid arrangement de mots. Les agaceries et les faveurs sans conséquence, dont les autres se montraient si avi-

des, n'étaient point faites pour lui. Comme il n'avait pas à porter les gants, le mouchoir ou l'éventail, on ne le croyait pas fort avant dans les bonnes grâces ; mais, quand la troupe bruyante s'était éloignée, Percy s'approchait, et le rire faisait place à la rêverie sur le visage de la jeune fille, en écoutant des confidences qui la remplissaient d'étonnement. Préoccupé par le grand nom du rebelle Hotspur, Percy se montrait envieux et enthousiaste de la plus dangereuse des célébrités, celle des conspirateurs. Il osait avouer son admiration pour le connétable de Bourbon ; et lorsqu'après d'étranges discours il en venait à parler de son amour et de l'offre de sa main, miss Boleyn se troublait à la pensée d'une vie romanesque et agitée. Cette contradiction apparente dans les idées d'une femme n'a rien de bien surprenant. Le cœur et la raison font peu d'affaires ensemble.

Anne goûtait un ineffable plaisir à user de son empire sur l'esprit de l'héritier des Northumberland. Elle cherchait à mettre en opposition l'amour et l'ambition dans cette âme fortement trempée. Elle étudiait avec intérêt les effets de la lutte engagée entre deux passions également puissantes, et quand elle reconnut que l'amour avait enfin pris le dessus, elle fut étonnée de se sentir elle-même enlacée dans les replis du serpent. Percy se disait malheureux ; sans doute il exagérait encore le récit de ses ennuis. Anne ne se défiait pas assez du généreux instinct qui l'excitait à consoler tout ce qu'elle voyait souffrir ;

et, lorsque le front de Percy reprit de la sérénité, elle sentit que son bonheur allait être désormais entre les mains d'un homme, et que l'orgueil du vieux Northumberland, un caprice du roi ou un calcul de Wolsey, pouvaient renverser toutes ses espérances.

L'amour que mademoiselle de Boleyn avait cru éprouver pour le roi de France n'avait été qu'un jeu de l'imagination, un de ces préludes par lesquels les jeunes filles essayent les forces de leurs passions. Cette fois elle comprit qu'elle aimait sérieusement, sans scrupules de conscience, et que si le sort la séparait de son amant, il lui faudrait souffrir et pleurer misérablement. Ses admirateurs étaient trop nombreux pour que la préférence accordée à Percy pût être soupçonnée. Nos jeunes gens goûtèrent pendant quelques semaines le bonheur de s'aimer en secret, de se le dire mille fois des yeux, et de former ensemble des projets charmants, que le souffle du destin devait bientôt renverser avec furie.

Jusqu'alors les dames qui aspiraient à l'honneur de captiver le voluptueux Henri, ne voyaient pas une rivale dangereuse dans une fille étourdie, ayant des manières étrangères; mais un jour que Wolsey donna une fête, les grâces de miss Boleyn brillèrent dans tout leur éclat, et les plus belles femmes furent contraintes de se tenir pour complètement éclipsées. Le roi dansa deux fois avec Anne, et l'ardeur de son sang ne lui permit pas de cacher son trouble en donnant à sa danseuse le baiser d'usage.

— O Wolsey ! disait-il, en se promenant dans une galerie avec son ministre , toi qui possèdes le don de la persuasion , dis-moi par quel chemin je puis arriver au cœur de cette fée, car il faut que je lui plaise ou que nous mourions tous.

— Votre Grâce plaisante, répondit le cardinal ; elle sait mieux que moi comment on fait la guerre au beau sexe.

— Je ne plaisante pas, Wolsey. J'ai confié à tes mains les rênes de l'état ; jamais sujet ne fut élevé plus haut que toi par son maître. Eh bien ! je te donnerais volontiers la moitié de mon royaume si tu m'annonçais que ce soir, au sortir d'ici, la modeste chambre de cette fille me sera ouverte.

— Quelle province pourrait consentir à passer des mains du grand Tudor dans mes indignes mains ?

— Ne cherche pas à me flatter, prêtre insinuant ; réponds à ce qu'on te dit. Ne vois-tu pas que le grand Tudor n'est à cette heure qu'un homme brûlé par les désirs ? Où est ma vaine puissance ? Guide-moi donc , et songe aux moyens de rendre à ton roi , à ton ami, le repos qu'il vient de perdre.

— Nous le retrouverons, puisque nous savons à qui le demander ; mais calmez-vous. Cette impétuosité met en danger votre précieuse santé. Avez-vous au moins dit à cette enchantresse tout le mal causé par ses beaux yeux ?

— Rien , rien , Wolsey ! — Les paroles ont expiré sur mes lèvres tremblantes , jamais je ne

pourrai lui plaire ; quelqu'autre moins troublé va me prévenir. Mille poignards me percent le cœur.

— Pourquoi n'est-elle pas ici à vous entendre ! Quelle femme pourrait voir l'agitation du meilleur des princes sans en être touchée ? Parlez, Sire, parlez avec cette passion, et je vous garantis le succès.

— Tu crois donc que je lui plairai ?

— J'en suis sûr.

— Sera-ce bien long, Wolsey ?

— La résistance rendra le plaisir plus vif.

— Mais, en attendant, je meurs.

— On ne meurt point pour si peu de chose.

— Je ne puis rester dans cet état. Va, cours, parle-lui, peins-lui mes angoisses et mon amour. Il le faut, ceci n'est pas un badinage ; emploie ton éloquence et ta logique. Si tu fais des promesses, les premiers titres et les plus grands honneurs, tout l'or de l'Angleterre. — Oh ! je donnerais ma couronne.

Entre deux danses, on vit la robe rouge du ministre se diriger vers la femme qui attirait tous les regards. Un dialogue long et mystérieux s'engagea. Des curieux tournaient indiscretement à l'entour de Wolsey, n'osant pas l'interrompre. On recueillit avidement quelques mots égarés :

— Je n'en crois rien, disait mademoiselle Anne, en essayant de rire.

Et le ministre recommençait à parler bas, tandis que la belle agitait son éventail. Enfin on entendit clairement ces paroles du prélat :

— Songez-y bien, rien n'est plus sérieux ; point de légèreté, je vous en supplie. Vos refus peuvent entraîner des conséquences terribles.

La jeune fille en s'éloignant était visiblement pensive.

— Eh quoi ! murmuraient les dames : le cardinal d'Yorck lui-même !...

Tout le monde s'en revint triste de la fête : Les hommes amoureux, les femmes jalouses, le ministre mal satisfait de sa négociation, Percy la tête en feu, et le roi exaspéré. Anne elle-même, effrayée du ravage de ses charmes, passa la nuit en consultation avec miss Savage.

Le lendemain, l'amour attira, dans les jardins de la reine, une foule de jeunes gens qui s'introduisirent sous mille prétextes pour rencontrer les filles d'honneur. Dès qu'elles se montrèrent, Anne fut entourée par cet essaim de frelons incommodes qu'elle aurait voulu éloigner pour causer avec Percy. Les paroles du cardinal lui faisaient craindre d'avoir à souffrir des importunités sérieuses. Un mariage ou la fuite pouvaient seuls lui épargner les persécutions annoncées par le ministre, et comme les intentions loyales de Percy lui étaient connues, elle voulait hâter l'exécution des projets déjà résolus entre elle et son amant.

La contrainte du monde laisse aux femmes si peu de liberté, qu'on ne saurait trop admirer l'habileté qu'elles déploient dans le soin de leurs affaires, à travers les innombrables petits obstacles

qui s'opposent à leurs désirs. L'attention de leur entourage, perpétuellement fixée sur elles, est prête à interpréter méchamment un regard, un mot ou un geste; mais avec quelle incroyable finesse elles comprennent jusqu'où elles peuvent aller, et comme elles savent bien mettre à profit leur puissance dans le cercle étroit où elle est enfermée! comme leur pensée secrète est bien voilée sous l'apparence de futilité dont on leur fait un devoir! comme leur volonté s'achemine avec persévérance au but désiré, sous des déguisements infinis, en satisfaisant aux exigences les plus sévères; et pourtant comme elles sont à l'aise au milieu de cette scène publique où leur vie s'écoule! comme elles se jouent des difficultés! Non, la nécessité seule ne donne pas tant d'adresse; il faut que la nature se soit mise en garde contre les inventions de la société, en comblant ce sexe opprimé de talents refusés aux êtres qui ont en partage la force.

Mademoiselle de Boleyn était plus vive et plus sincère que la prudence ne l'exige, mais elle avait trop d'esprit pour ne pas savoir utiliser cette ruse innocente que possèdent toutes les femmes. Tandis qu'elle tenait tête aux brillants cavaliers qui s'agitaient près d'elle dans le jardin, tout en répondant à leurs quolibets et maintenant leur galanterie dans les limites du respect, elle suivait des yeux Percy, qui attendait que les empressés fussent éloignés et restait au loin appuyé contre un arbre.

L'ingrat était dévoré par la jalousie. Il ne sa-

vait pas quelle peine se donnait l'imagination de sa maîtresse pour lui ménager une entrevue. Cependant il aurait dû comprendre les soins qu'elle prenait, en voyant la troupe des fades adorateurs diminuer progressivement. Bientôt il ne resta plus que le chevalier Wiat ; comme celui-là avait plus d'esprit que les autres , il devina peut-être les désirs de miss Boleyn ; mais il était trop généreux et trop discret pour en abuser. Il se retira donc à son tour.

— Ces importuns ne vous sont-ils pas odieux ? demanda Anne à Percy.

— C'est à moi de vous adresser cette question, et d'être inquiet de la réponse, car votre affabilité pour eux est ma mort.

— Je vous répondrai qu'ils me sont aussi insupportables qu'à vous. Ne nous le dissimulons pas , Percy ; parmi ces jeunes gens il s'en trouve qui m'aiment et qui demanderont ma main. Sir Thomas Boleyn consulterait plutôt les convenances de fortune que mon goût pour prendre une décision ; un retard peut rendre plus graves que vous ne pensez les difficultés que nous avons à vaincre.

Les femmes trouveront , sans doute , qu'Anne agissait prudemment en ne parlant pas des ouvertures du cardinal ni des propositions du roi, à Percy dont elle connaissait l'humeur altière ; pour moi , je m'en rapporte à mademoiselle de Boleyn sur ce point.

— Songeons , poursuivit-elle, à nos projets ; car je suis accablée de pressentiments funestes.

Vous savez qu'il est impossible de résister aux volontés du roi.

— Ah ! ce n'est pas par des supplications honteuses que je voudrais vous obtenir ; c'est l'épée à la main , au roulement des tambours , après avoir combattu le roi lui-même , après l'avoir jeté à bas de son trône. Je ne puis me résoudre à me courber devant ce fils de Richmond.

— Une race exécration d'avares et d'assassins.

— Vous le voyez , Percy ; je suis la dernière de vos pensées. — Toujours dévoré par une soif de célébrité qui causera notre mort à tous deux.

— Allez , vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas ; Dieu juste ! ah ! pourquoi ne suis-je pas à la tête d'une armée d'hommes du Nord ; aux portes de Londres ! Je livrerais au pillage cette ville d'esclaves ; je poserais la couronne sur votre front , après avoir marché sur le ventre aux serviteurs de Tudor , et je vous ferais bien voir alors si je vous aime. Malédiction ! pourquoi faut-il que mon père ait accepté les faveurs de cette famille !

— Percy , je devrais renoncer à vous ; je devrais vous oublier , car votre cœur ne m'appartiendra jamais entièrement.

— Que dites-vous ? quelles preuves voulez-vous de mon amour ? Commandez-moi d'aller insulter en masse ces courtisans si chargés de plumes et de parfums , qu'on les prendrait pour les femmes d'un sérail ; de les défier au combat , tous à la fois , dans une immense plaine , aux yeux du peuple et au son des fanfares. Quels dangers vou-

lez-vous que je coure pour vous ? Mon père excepté , je braverais l'univers.

— Eh bien ! j'aurai aussi une volonté , s'écria Anne avec autant d'emphase que Percy. Poursuivez à votre aise ces fantômes qui m'enlèvent votre amour. Je vous déclare que jamais un homme avide de sang n'aura ma main. Choisissez entre Anne Boleyn et les batailles que vous désirez ; choisissez à l'instant même , car pour que je vous appartienne il faut jurer de renoncer à cette vie de tumulte et de meurtres. Jamais je ne serai la femme d'un rebelle , d'un fléau détesté de son pays. Insensé que vous êtes ! ne voyez-vous pas que ces ridicules idées vous mèneraient à l'échafaud ? Renoncez-y , ou renoncez à moi , vous dis-je.

Les charmes de miss Anne triomphèrent des manies de cette tête exaltée. Percy écouta le langage de la raison avec docilité. Il jura d'oublier ses chimères pour ne penser qu'à sa maîtresse et au mariage qu'il désirait ardemment.

En obtenant de lui qu'il allât solliciter le consentement du cardinal d'Yorck et adresser sa demande à sir Thomas Boleyn , Anne acquit une grande preuve de la toute-puissance qu'elle exerçait , car l'amour le plus vif pouvait seul faire descendre la prière sur les lèvres de Percy.

— Surtout, disait-elle, ne vous emportez pas follement contre le ministre , s'il élève des objections. Sir Thomas n'aura aucune raison de vous repousser.

— Mais mon père ! dit Percy en soupirant.

C'est lui seul que je crains, et c'est à lui seul que je ne pourrais résister.

— Écrivez-lui.

— Et s'il me refuse !

— Alors nous attendrons.

— Que le ciel ait pitié de moi s'il me refuse !
Jamais un Northumberland ne s'est révolté contre son père. J'ai quelquefois mérité la colère du mien par mes prodigalités ; mais si je manquais à ses cheveux blancs, il voudrait me tuer de sa main, et je le laisserais faire, car après Dieu et vous, mon père est ce que j'aime et ce que je respecte le plus au monde.

Anne conduisit Percy dans sa chambre pour lui faire écrire sur-le-champ une lettre pressante au comte de Northumberland. Elle ajouta aux instances passionnées du jeune homme quelques phrases si tendres et si gracieuses, que le vieux seigneur aurait certainement pris en amitié cette fille charmante, et regardé avec indulgence l'amour de ces enfants, sans les circonstances malheureuses qui rendirent cette lettre inutile.

Percy courut chez le cardinal. En demandant la permission d'épouser la fille de Thomas Boleyn, il ne croyait remplir qu'une simple formalité. Pourtant il comprit aux plis qui se dessinèrent sur le front du prélat, qu'on allait s'opposer à ses désirs. Wolsey prit un ton sec et impérieux.

— Cela ne se peut pas ; il n'y faut pas songer.

— Moi je vous dis que cela sera, s'écria le jeune homme, oubliant sa promesse d'user de

modération, et retrouvant son orgueil un moment calmé.

— Mon ami, dit le ministre avec douceur, croyez-vous que je me donne le plaisir de vous contrarier sans raison ? Vous connaissez le pouvoir et la fermeté du roi. Il a d'autres projets, et veut vous choisir une femme ; le sort de miss Boleyn l'a déjà occupé. Ce mariage est impossible. Écoutez-moi, Percy : à tout autre que vous je dirais : voici une chance de fortune ; on vous donnera celle que vous désirez, à des conditions qui vous assureront des dignités et des richesses ; mais parce que je connais la fierté de votre caractère, parce que vous êtes un Northumberland, le plus pur sang de la noblesse anglaise, je vous dis : malheur à vous si vous persistez ! ce sera votre ruine et celle de votre famille. Un pas de plus et vous allez marcher sur un scorpion !

— Vraiment, milord cardinal, je crois que vous voulez rire à mes dépens. Je ne saurais avoir peur de ces menaces obscures. Que voyez-vous donc de si épouvantable dans ma demande ? j'aime une jeune fille d'un rang convenable, d'une riche maison ; j'en suis aimé...

— Aimé ! s'écria le prélat en reculant de trois pas, Dieu du ciel ! il en est aimé ! je ne me trompais donc pas. Malheur à toi, Percy !

Sans écouter davantage, le ministre se jeta dans son fauteuil et écrivit au vieux comte de Northumberland pour le prier de venir à la hâte. Un courrier sortait au galop de Yorck-House par une porte, tandis que Percy en fureur s'échappait

par une autre, enfonçant aussi l'éperon dans le ventre de son cheval.

— Le roi me refusera son consentement, pensait-il, en se courbant sur la selle. Eh bien ! mon aïeul Percy s'est révolté contre Henri IV pour un mot trop hautain, et le trône s'est balancé longtemps aux coups de sa lance formidable. Il y a des mécontents dans le nord ; le nom d'Hotspur revivra, et ma maîtresse aura peut-être une couronne.

Sir Thomas Boleyn trouva que Percy avait un ton bien agité en faisant sa demande de mariage ; cependant, après avoir pesé chaque mot, et pris quelques minutes pour réfléchir, il déclara n'avoir aucun motif de refuser une alliance avec la plus grande famille d'Angleterre, pourvu que le comte de Northumberland n'y mît point d'opposition.

La lettre du ministre était parvenue avant celle de Percy, et sans doute elle était pressante, car le comte partit aussitôt de sa province. Avant de connaître les motifs de Wolsey, la colère du vieux seigneur éclata contre ce fils qui avait osé jeter les yeux sur une femme sans prendre les avis paternels. Le jeune homme fut amené comme un coupable dans le cabinet du cardinal.

— Percy, s'écria le comte d'une voix terrible, tu es un orgueilleux, un libertin et un dissipateur. Je te pardonnais tes sottises à cause de ta soumission à mes volontés ; mais puisque tu as voulu te soustraire à mon autorité, je déclare devant le ministre du roi, que tu ne rentreras

plus au château de tes ancêtres. Je te déshériterai ; tes frères auront tous mes biens. Va voir maintenant si les Boleyn voudront s'allier à un mendiant et un vagabond.

— Ce n'est pas là ce que le roi désire, interrompit le ministre. Votre fils ne mérite pas cette rigueur. N'ajoutez pas par ces menaces au chagrin qu'il doit éprouver. Il ne s'agit que de le faire renoncer à miss Anne.

— Qu'il s'avise de songer encore à elle ! Ne craignez rien , je réponds de lui.

— Fort bien. Faites-lui entendre qu'il y va de sa tête.

— De sa tête ! mille diables ! Qui oserait porter la main sur mon fils ? Sachez , milord cardinal , que les Northumberland ont le cou trop dur pour vos haches. De sa tête ! Sang du Christ ! Allons , Percy , partons pour Warkworth , et nous verrons bien qui viendra t'y chercher.

— Partons ! s'écria Percy avec joie , et que nos vassaux prennent leurs vieilles armes.

— Mylord , dit en souriant le cardinal , cette imprudence ne convient plus à vos cheveux blancs. Nous sommes si éloignés d'en vouloir à la vie de votre fils , que je vous ai appelé pour vous annoncer une faveur. Le roi veut unir Percy à la fille de lord Talbot , et ajouter au douaire un présent ; Sa Grâce donne en outre au jeune époux un commandement à l'armée du nord.

— C'est différent , répondit le vieux seigneur ; je vous demande pardon de ma vivacité , mylord cardinal.

— Vous acceptez les offres généreuses du roi ?
— Je n'y vois pas d'obstacles.
— Il ne me manque plus que le consentement de votre fils.

— Ma parole suffit.

— Suivez-moi donc chez Sa Grâce. Nous allons signer à l'instant le contrat.

— Suis-moi, Percy, je te l'ordonne.

— Je suis perdu ! pensa le jeune homme.

Et il marcha docilement, tandis que le cardinal murmurait tout bas :

— L'orgueilleuse race que ces Northumberland !

L'ascendant du comte sur son fils était tel, que pas une plainte ne sortit de la bouche de l'amant désolé. Le père lui commanda de signer le contrat, et il signa ; de prendre la main de miss Talbot pour aller à l'église, et il obéit en tous points. Sa contenance resta ferme et sa figure impassible jusqu'à la fin de la cérémonie nuptiale ; seulement, lorsqu'on lui fit compliment de sa docilité, en lui ordonnant d'embrasser la jeune épouse, il tomba évanoui de son haut, et sa tête frappa horriblement sur les dalles ; mais au bout d'une heure il reprit connaissance et ne donna plus aucun signe de faiblesse. Les mariés partirent le jour même pour le nord.

Ce fut le cardinal d'Yorck qui annonça cette nouvelle à mademoiselle de Boleyn.

— Vous voyez à quel point le roi vous aime, lui dit-il sérieusement.

— Mon ingratitude serait impardonnable, en

effet, répondit-elle avec ironie, si je n'étais pas touchée par cette preuve de tendresse. Je veux vous en témoigner ma reconnaissance. Assurez donc le roi qu'il ne me reverra jamais de mon consentement, et que s'il me force par son autorité à souffrir sa présence, du moins il ne pourra pas me contraindre à ouvrir la bouche pour lui adresser une parole.

— Je me garderai bien de lui rapporter ces discours irréfléchis.

— Je les lui répéterai donc moi-même à la première occasion, s'écria Anne au désespoir. Henri Tudor et son ministre Wolsey sont deux grands personnages; mais fussent-ils maîtres de l'univers, l'honneur d'Anne Boleyn défierait encore toute leur puissance.

— Adorable colère qui vous sied à ravir! Je confesse qu'on peut reprocher au roi de s'être montré despote; mais enfin c'est pour vous qu'il a fait cela et vous recevrez d'autres preuves plus agréables de ses sentiments.

Anne perdit toute prudence et s'abandonna sans mesure à la vivacité de son caractère.

— Il est beau, dit-elle, de voir un prince de l'Église jouer le rôle d'entremetteur. S'il m'arrivait de me laisser séduire, je vous en ferais compliment à notre première rencontre dans l'autre monde.

— C'est cela; soulagez bien votre cœur contre moi pour être pleine de douceur quand le plus charmant des princes viendra tomber à vos genoux.

— Ah ! garde-toi de souhaiter ma défaite , prêtre sans pudeur ; car le premier usage que je ferais de mon influence sur ton maître , serait de causer ta ruine.

— Plaise au ciel que nous en venions bientôt à ce point , ma belle enfant ! vous me remercirez alors bien gentiment , et nous serons les meilleurs amis du monde.

— Je me vengerais , je me vengerais ! murmura Anne en sanglotant.

— Allons , dit le cardinal en se retirant , tout ira bien une fois que le calme sera revenu. Vous aimez votre frère George ; vous pouvez l'élever au-dessus des nuages , et voir votre famille entière se grouper délicieusement sur les marches du trône. Je vous laisse à vos réflexions.

— Le hasard , pensa mademoiselle de Boleyn , m'a sauvée des mains de François I^{er} , Wolsey m'empêche d'être la femme de Percy : eh bien ! je n'appartiendrai à personne. — Personne au monde !

Il y eut une longue conférence entre George Boleyn , sa sœur et miss Savage. On décida qu'Anne devait se soustraire aux poursuites du roi. On eut recours à l'expédient que les femmes savent si bien utiliser ; une feinte maladie , la langueur , le besoin de respirer un air pur. Le médecin vit au premier coup d'œil que la campagne était indispensable , et la reine accorda sans difficulté un congé. Ce fut dans le château d'Hever , au milieu des sites magnifiques du comté de Kent , que mademoiselle de Boleyn se retira

subitement , laissant derrière elle les adorateurs éplorés , la cour stupéfaite , les poètes chantant les douleurs de l'absence , et le roi cruellement désappointé.

Dans une galerie d'Hever était une belle collection de portraits des ancêtres et alliés des Boleyn. Les plus grands noms de la noblesse y figuraient. Anne sentit redoubler sa douleur en regardant ces têtes vénérables, qui semblaient s'être réunies pour prouver que leur fille était digne d'un Northumberland. Il ne fallut pas moins que les tendres consolations d'une amie et d'un frère adoré , pour l'arracher à son noir chagrin. Sir George était aimable. Pour l'esprit et la gaieté , il pouvait rivaliser avec sa sœur. Il était passionné pour la musique, toujours en mouvement et livrant la guerre à l'ennui. Miss Savage avait une douceur et un enjouement inaltérables. Au bout de quelques mois , la fraîcheur de la santé , les sourires et l'humeur folâtre revinrent doucement à leur poste.

Voyant qu'on ne parlait pas de la rappeler à la cour, Anne commençait à songer en soupirant aux plaisirs de Yorck-House , aux galanteries de la jeunesse qui venait brûler ses ailes aux flammes de ses beaux yeux ; mais sa fierté s'indignait à la pensée d'un retour qui ne serait pas instamment demandé. Sir Thomas , qui avait été ravi des triomphes de sa fille , ne concevait rien à cette manie de solitude ; peut-être Anne aurait-elle fini par céder à ses sollicitations paternelles ; mais le temps des chasses étant arrivé,

sir Thomas se rendit dans ses terres pour se livrer à cet exercice. Assurément revenir à Londres était une faute que miss Savage n'aurait pas laissé commettre à son amie ; cependant Anne était dans cet âge heureux où les peines de cœur ne peuvent résister longtemps aux volontés de la nature , qui vous console et vous mène au bonheur malgré vous-même.

Sir Thomas venait de s'installer dans son domaine favori d'Hever , lorsqu'on apprit que la cour était au château de Greenwich , situé aussi dans le comté de Kent. Un matin que la famille Boleyn était à table , un gentilhomme de la chambre se présenta pour annoncer la visite du roi. Le maître du logis , se redressant avec dignité , marcha convenablement au devant de son hôte illustre. George , saisi d'effroi , laissa tomber le verre qu'il portait à ses lèvres , et mademoiselle Anne courut s'enfermer dans sa chambre. Le puissant Henri troublé par l'espoir de revoir celle qu'il aimait , honteux de n'avoir pas su résister à un amour mal encouragé , ne retrouva pas son aisance habituelle. Sa voix tremblait lorsqu'il assura s'être égaré à la chasse , car il sentait que son récit manquait de vraisemblance. François Brian , qui l'accompagnait , vint hardiment à son secours par un amas de mensonges circonstanciés ; mais l'impudence du confident ne fit qu'ajouter au trouble du maître , et la contenance royale devint de plus en plus embarrassée sous les regards inquiets de George. Sir Thomas , seul , enivré par l'honneur de présenter à son

roi le siège et les rafraîchissements, était au comble de ses vœux.

Après une heure de conversation, le prince demanda s'il n'aurait pas le plaisir de voir miss Boleyn. George sortit sur un signe que lui fit son père; mais il ne revint pas, et Anne envoya prier Sa Grâce de l'excuser si elle ne paraissait point. En remontant à cheval, Henri ne put résister à son dépit. Après avoir promis obligeamment à sir Thomas de revenir à Hever, il s'écria tout à coup :

— Dieu me damne! il ne faut pas qu'on me pousse à bout, car je jetterai ces tourelles par terre, et je comblerai ces fossés avec les cadavres des habitants.

Le maître du logis perdit la tête au point d'oublier d'offrir l'étrier; puis il rentra chez lui rempli d'épouvante, tandis que le prince courait dans la campagne et soulageait son cœur par un torrent de malédictions.

Cependant, à sa seconde visite, Henri fut plus heureux et plus habile. Anne ne pouvait éviter de se montrer. A force de tourner par les galeries du château, il arriva un moment où le prince se trouva seul avec sir Thomas et sa fille. La cervelle royale n'eut pas beaucoup de peine à imaginer un moyen d'éloigner ce père incommode, mais sans défiance. L'impatient Henri se précipita aux pieds de son ingrate.

— Vous me détestez, s'écria--il avec l'accent du désespoir; ma tendresse ne vous inspire que de l'horreur, et ma présence vous est odieuse.

Eh bien ! réjouissez-vous donc en apprenant que vous avez fait de moi le plus malheureux des hommes et que rien ne pourra jamais arracher votre image de mon cœur. Je veux que votre cruauté couvre l'Europe de misères, que le monde entier partage mon deuil. Je chercherai la mort au milieu des batailles comme le dernier de mes soldats ; jusqu'à ce que je la trouve, la guerre et la désolation marcheront à ma suite. Il faut que je sois l'exécration de l'univers, puisque j'ai mérité votre haine.

L'amour le plus ardent animait la voix et toute la mâle personne de Henri. Son attitude avait cette grâce que donne l'entraînement de la passion. La sincérité était dans ses yeux et sur ses lèvres palpitantes. Anne sentit un peu de pitié chasser de son cœur un reste de douleur amoureuse déjà calmée par six mois de solitude. Ses yeux s'abaissèrent vers l'amant prosterné. Elle essaya si faiblement de retirer sa main de celles du prince, qu'un effort dix fois plus grand ne l'aurait pas dégagée. Pourquoi aurait-elle regardé avec colère ce roi dans l'humble posture qu'un homme ne prend jamais devant une femme aimée, sans exciter quelque intérêt.

— Non, je ne vous hais point, répondit-elle ; les Boleyn sucent avec le lait de leurs mères l'amour pour les princes de Lancastre.

— Ah ! si vous m'aimiez seulement comme votre roi, auriez-vous le courage de me tuer avec tant de sang-froid ?

L'émotion de l'amant aurait peut-être fini par

gagner la jeune fille touchée de l'accent de vérité qui accompagnait ces paroles, lorsque ses regards rencontrèrent les faces sévères des portraits de famille. Celui d'Elisabeth Gray, devant lequel souvent elle avait rêvé, lui rendit sa présence d'esprit. Elle adressa au roi la réponse faite par cette vertueuse veuve au roi Édouard :

— Sire, je ne suis pas d'un rang assez élevé pour devenir votre femme ; mais je suis trop fière pour être jamais une concubine.

— Eh bien ! je jure par le ciel que vous serez ma femme ! s'écria Henri, levant ses bras en l'air. Je vous donnerai mon trône ; et dans les difficultés sans nombre qu'il me faudra vaincre, vous verrez au moins des preuves certaines de mon amour.

— Ah ! Sire, une couronne sanglante ! un meurtre !

— Non, point de meurtre ! fiez-vous à ma puissance. Je vous dis que vous serez reine d'Angleterre.

François Brian et son maître retournaient au galop vers Greenwich.

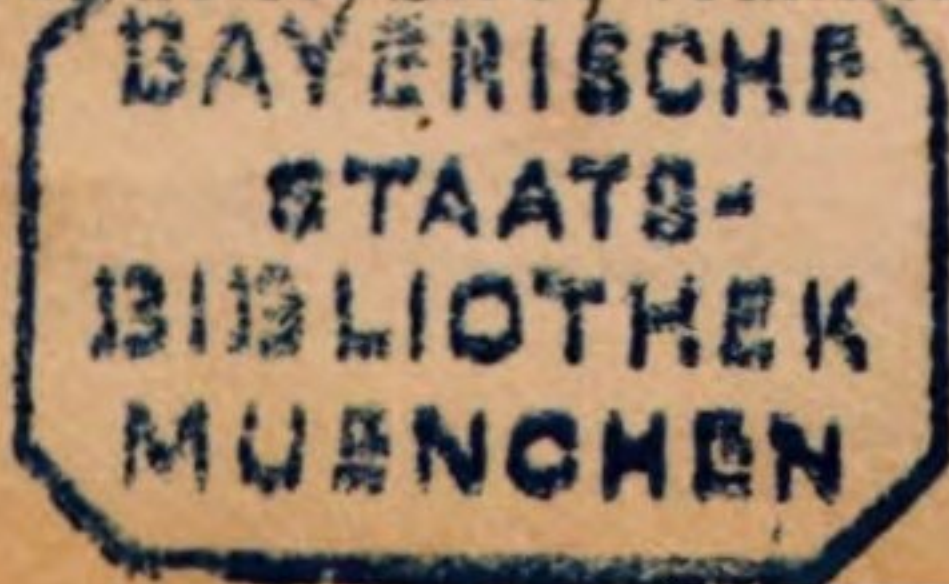
— Enfin, Votre Grâce a donc parlé à son inhumaine ? disait Brian.

Henri gardait le silence et paraissait plongé dans de noires réflexions.

— Cette enragée aurait-elle persisté dans ses refus ? — Quoi ! pas le moindre adoucissement ? aucun espoir !

— J'ai de l'espoir, répondit enfin le prince.

— Dites-le donc, Sire ; vraiment je brûle d'im-



patience. — La friponne se fait bien valoir. Pour vous donner autant de plaisir qu'elle vous cause d'ennuis, elle aura fort à faire. — Ce sera donc pour la prochaine visite?

— Non.

— Pas encore pour la prochaine! mort-dieu! j'aimerais mieux une fille de joie que cette mijaurée.

— Tais-toi, Brian.

— Au diable! je ne puis me taire. Cela me met en fureur. Il faut l'enlever et la violer.

— Cela vaudrait peut-être mieux; mais la famille...

— A la Tour.

— Mais le peuple! — l'histoire! —

— Baste! à quoi sert d'être roi d'Angleterre pour s'effrayer de ces mots insignifiants?

— Cela vaudrait mieux.

— Mieux que quoi?

— Tais-toi, Brian.

— Il est fou à lier, murmura le confident.

Chapitre 7.

Il ne faut pas croire que le bouillant Henri VIII n'ait jamais essayé de la feinte. On verra qu'il savait couvrir ses projets sous le masque de l'hypocrisie; mais trop souvent ses gestes et sa

figure trahissaient les mouvements secrets de son âme pour que cette feinte pût tromper ses intimes.

Un matin, tous les yeux parurent grands ouverts à la cour. Le roi venait de faire appeler Longland, son confesseur, dont il n'avait pas réclamé depuis fort longtemps les services. Une conférence de trois heures parut plus que suffisante pour un examen de conscience, et les almanachs consultés n'offraient aux regards inquiets le nom d'aucune fête religieuse. Un air de contrition affectée, répandu sur le visage du prince, acheva de glacer tous les cœurs. Un vague chuchottement parcourut le château de Greenwich :

— Le roi sent des scrupules de conscience sur son mariage.

— J'entends, disait la comtesse de Surrey. Il se reproche enfin d'avoir trop longtemps négligé la plus vertueuse des épouses.

— Par Dieu ! s'écriaient les vieilles moustaches, il n'a pas besoin d'un prêtre pour savoir comment un mari retourne au lit de sa femme.

— Vous ne comprenez pas, dit un chevalier de Saint-Jean ; ce sont des scrupules sur la validité du mariage : La reine avait d'abord épousé le frère aîné de Sa Grâce. Bien que le prince Arthus fût déjà atteint de la maladie qui l'enleva, et que le pape ait donné une dispense, le roi n'est pas certain que cette union avec la veuve de son frère ne soit pas coupable aux yeux de Dieu.

— Il s'avise de ces belles fantaisies après dix-huit ans !

— Savez-vous que ce pourrait bien être la cause de la mort de ses enfants. Le ciel courroucé lui refuse pour cela un héritier mâle ?

— Eh ! que veut-il donc ? répudier la reine !

— La sainte et excellente Catherine ! fi ! c'est impossible.

— La tante de l'empereur ! ce serait une affaire à nous jeter une guerre sur les bras.

— Nous allons avoir du nouveau, dirent les politiques en se frottant les mains.

— Voyons, demanda Brian à son maître : conscience, scrupules ; quel chien de langage parlons-nous aujourd'hui ?

— Hélas ! Brian, je suis menacé du poids d'un inceste.

— Un inceste, eh bien ! qu'est-ce que cela nous fait ?

— Misérable ! tu supporterais donc sans peine les noms les plus odieux ?

— Si vous ne voulez pas vous expliquer, au diable les mystères !

— Brian, tu as une âme endurcie ; je serai forcé de me séparer de toi.

— Il ne s'agit pas de cela, parlons raison : faut-il faire avancer les barques ? le vent est au nord. Allons-nous à Londres ? Dînons-nous sur l'eau et buvons-nous du vin de France ? oui ou non.

— Pas aujourd'hui, mon cher, pas aujourd'hui.

— J'irai donc tout seul, et tâchez que ces ma-

nies ne soient pas de longue durée, car, grâce à Dieu, vous devenez absolument fou.

Brian sortit en sifflant, et laissa le roi à ses méditations.

Wolsey n'était pas homme à se tromper sur les intentions de Henri. Il avait connaissance des visites secrètes à Hever. Il comprit que ce serait peine inutile et dangereuse que de s'opposer aux volontés du maître. D'ailleurs il gardait une rancune mortelle à Charles V, qui s'était joué de lui deux fois en lui promettant la tiare, objet de son ambition, pour la poser sur la tête d'Adrien, puis sur celle de Clément VII. Il accueillit donc avec plaisir l'idée de se venger par le divorce de Catherine. Quelques minutes lui suffirent pour concevoir un plan large et hardi.

— Les difficultés et les longueurs, pensait-il, donneront au roi le temps de séduire Anne Boleyn. Son obstination ne lui permettra pas d'abandonner une entreprise commencée. Catherine sera répudiée; mais une fois la passion pour Anne satisfaite, nous demanderons la main d'une princesse de France, et Charles V sera doublement humilié.

L'amour du roi pour mademoiselle de Boleyn n'était pas assez connu pour que le public devinât la part qu'elle avait dans les prétendus scrupules. On ne savait pas encore à Hever les nouvelles qui agitaient la cour. Une lettre gracieuse du cardinal d'Yorck vint porter l'étonnement et la joie dans ce paisible séjour, en annonçant une pluie de faveurs inespérées. Sir

Thomas était nommé trésorier de la maison royale; son domaine de Rochford-Hall était érigé en pairie. On l'attendait pour lui conférer le titre de lord, et l'installer dans la chambre haute. Sir George était créé vicomte et chargé d'une mission pour la Flandre. Il n'était point parlé de la fille d'honneur parce que l'isolement de miss Boleyn à Hever convenait aux projets du roi. En quittant sa sœur bien-aimée, George était dévoré d'inquiétudes; mais Anne parvint à le rassurer en jurant de mourir plutôt que de faiblir un instant dans le rôle difficile qu'elle avait résolu de soutenir, et miss Savage promit de rester près de son amie pour l'assister de ses conseils.

Les plus grandes exclamations qu'excitèrent les scrupules du roi ne vinrent pas de la douce Catherine. Elle joignit seulement les mains et de grosses larmes roulèrent de ses yeux.

— Quoi ! dit-elle, des scrupules dans sa conscience, lorsque je vis depuis si longtemps en repos avec la mienne ! hélas ! je ne la croyais que trop complaisante cette conscience qui devient si sévère. Que le ciel ait pitié de moi et de ma pauvre fille Marie ! car le roi, mon clément maître, ne renonce pas sans peine à ses idées. Mais je saurai supporter avec courage les maux qu'il plaira au Seigneur de m'envoyer.

Puis un souvenir d'enfance passant dans l'esprit de la reine, elle s'écria :

— O Espagne ! Espagne ! pourquoi t'ai-je quittée ? Pourquoi suis-je venue me vouer au malheur par une union achetée au prix d'un meurtre ?

— Que dites-vous donc , Madame , demanda timidement une des filles ? Comment un si horrible mot a-t-il trouvé place dans votre bouche ?

— C'est une histoire que je vais vous raconter.

Les filles d'honneur redoublèrent de recueillement.

— Lorsque mon royal père Ferdinand-le-Catholique accorda ma main au prince Arthus , le roi Henri VII retenait enfermé dans la Tour un jeune homme qu'on appelait le comte de Warwick , dernier rejeton de la famille des Plantagenets. Le malheureux Warwick (j'ai prié pour lui tous les jours depuis cette époque) n'était coupable d'aucun crime ; mais mon père assura ne pouvoir s'allier aux Tudor tant qu'il existerait un Plantagenet ; une des clauses de mon contrat de mariage fut donc qu'on ferait mourir ce jeune homme , afin d'assurer pour toujours la couronne à la dynastie dont j'épousais l'aîné. Une telle condition me remplit d'horreur ; mais mon père m'expliqua comment cette mort n'était point abominable aux yeux de Dieu. D'ailleurs ses ordres ne me permirent pas de balancer à lui obéir. J'épousai le prince Arthus , et le jour même de mon mariage le comte de Warwick eut la tête tranchée en présence du chancelier de Castille. Comme je n'ai pu comprendre les raisons politiques de mon royal père à cause de ma faible intelligence , je demeurai persuadée que cette union sanctionnée par le meurtre d'un innocent deviendrait pour moi une source de malheurs.

Aussitôt que sir Thomas et son fils eurent quitté Hever, le roi ne laissa plus passer un seul jour sans voler près de sa maîtresse. L'amant voulait s'assurer avant tout la libre entrée du château, et, sans aucun doute, sa passion comptait sur une satisfaction plus prochaine que celle promise par les voies légitimes. Tout homme qui a réfléchi sur le naturel féminin devinera sans peine ce qu'il y avait de défectueux dans le plan de Henri. La perspective du mariage une fois entrée dans l'esprit d'une femme, elle se défie d'elle-même et se gendarme contre son cœur. — Plus d'abandon ni de laisser-aller ! Les efforts de l'amant pour lui plaire ne sont à ses yeux que des pièges, et la douce vision d'une cérémonie nuptiale se promènera incessamment dans sa cervelle pour soutenir son courage et doubler ses forces dans la résistance ; mais si le prétendant porte une couronne, comment peut-il songer encore à la victoire, après avoir fait l'offre d'une si belle coiffure ? Il se sera donné tous les désavantages de la guerre.

L'intérêt que le roi n'avait pu exciter dans l'esprit d'Anne par ses galanteries, s'éveilla au récit des premières démarches entamées pour le divorce. Quoique ces démarches fussent encore insignifiantes, Henri en exagérait l'importance et parlait du succès comme d'un résultat prochain. Quelle fille aurait manqué d'attention pour de tels discours ? On se reprochait bien un peu l'injustice cruelle dont la reine allait être victime ; mais comment s'y refuser lorsque le roi

en prenait sur lui la responsabilité, lorsque sa résolution paraissait inébranlable et son dégoût pour Catherine invincible? Il ne faut pas dire qu'une intrigue dans laquelle l'amour était entièrement d'un côté, tandis que de l'autre se trouvait l'ambition seule, ne fait pas honneur au caractère d'Anne. L'amour peut pénétrer dans le cœur d'une jeune fille de cent façons différentes; pourquoi donc l'ambition ne lui servirait-elle pas une fois d'introducteur? Je voudrais savoir qui oserait blâmer mademoiselle de Boleyn : ce ne sera pas à coup sûr une femme. — Devait-elle se condamner au célibat après l'infidélité de Percy? N'était-elle pas libre? il est aisé, quand tout est terminé, de dire : ceci eût mieux valu.... — D'ailleurs, si elle a eu des torts, elle les a cruellement expiés; car en songeant à la destinée d'Anne Boleyn, on a peine à concevoir que la beauté d'une femme puisse attirer sur sa tête d'aussi grands malheurs.

Pour n'être pas accusée d'ingratitude et pour ne pas sembler uniquement gouvernée par l'ambition, Anne se voyait obligée de témoigner au roi un peu plus d'affection qu'elle n'en avait. L'impatience de l'amant étant extrême, il fallait bien montrer aussi de l'empressement; il n'eût pas été décent de paraître désirer seulement la couronne. Le lecteur le plus scrupuleux pardonnera ce petit manège que la délicatesse même rendait indispensable. Le parti du roi était pris d'en venir au divorce dans le cas où la résistance serait de trop longue durée; c'est pourquoi Wolsey fut

chargé de presser activement cette affaire, qui, par la suite des événements, devait être une fin ou un moyen, suivant la conduite que tiendrait la fille d'honneur. La demande adressée au pape et les consultations du clergé anglais furent accompagnées d'un si grand éclat, qu'Anne ne pouvait mettre en doute la droiture des intentions du roi.

Sitôt que sa présence n'était plus nécessaire à la cour, Henri, sur son meilleur cheval, courait à Hever, suivi de Brian ou du chevalier Wiatt. Le son du cor annonçait de loin son approche, et la bien-aimée, montant sur les tourelles, agitait son mouchoir, tandis que la herse du château s'abaissait lentement. La journée entière se passait en longues entrevues, que les talents et la gaieté d'Anne rendaient délicieuses, et où la discrète miss Savage n'assistait pas toujours; de sorte que le roi s'en revenait chaque soir plus ivre d'amour. En courant par les bois, il raisonnait avec ce vaurien de Brian sur les moyens de subjuguier une vertu qui paraissait imprenable; mais de leur côté, Anne et miss Savage s'occupaient de la défense. A chaque visite, le prince arrivait la tête munie de quelque machination nouvelle, et comme il échouait toujours, la fermentation de son esprit allait croissant. Anne prenait plaisir à voir cette organisation de fer devenir plus souple que l'étoffe de ses jupes. Il n'est pas inutile de dire que le souvenir de Percy l'aidait à repousser avec courage les assauts du roi. Puisqu'on lui avait arraché l'amant préféré,

une couronne n'était qu'une juste indemnité. On voit que Henri VIII devait perdre la partie selon toute probabilité; cependant on verra aussi, plus tard, qu'il fut près de la gagner.

Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange par les lansquenets, avait bien autre chose en tête que les fantaisies de Henri VIII. Il remit une bulle en réponse à la lettre du roi. Sa Sainteté promettait d'examiner attentivement la requête de son bon fils et de la soumettre aux lumières des cardinaux; il accordait même d'avance la permission d'épouser une autre femme, s'il arrivait que le mariage avec Catherine fût déclaré nul.

— J'ai bien besoin de sa permission pour cela ! s'écria le roi.

Henri ne savait plus que résoudre; il se vit obligé de remercier le conclave qui n'avait rien fait pour lui. Il comprit que ce divorce allait devenir un procès interminable. On envoyait à Rome courriers sur courriers. Wolsey, l'homme aux expédients, secoua la tête, en disant que cela commençait fort mal. Il répétait souvent qu'il était ridicule de se jeter dans de pareils embarras et de s'exposer à échouer honteusement, parce qu'une fillette s'amusait à faire la cruelle, tandis que pour un caprice elle se livrerait quelque matin. Il conseilla au roi de partir pour Hever et de n'en revenir qu'après la victoire, assurant qu'on avait meilleur marché de la vertu d'une femme que de l'obstination d'un pape. Henri monta à cheval et courut en effet près de sa maîtresse, déterminé à livrer un assaut terrible et

décisif; mais Anne leva son doigt d'un air volontaire pour imposer silence au rebelle, et la puissance magique de ce geste enfantin conjura subitement les orages amassés par les discours du premier ministre et la mauvaise volonté du saint père.

Nous n'aurions jamais connu les détails des longues entrevues d'Hever, ni quels étaient les véritables sentiments de miss Anne pour le prince dans le commencement de cette liaison, si le hasard n'avait fait tomber entre nos mains les lettres qu'on va lire, écrites à miss Savage pendant un voyage que fit la jeune confidente dans sa famille.

« Chère et prudente Nancy,

Depuis que tu m'as quittée, je ne sens plus mon assurance de tous les jours. La meilleure tête de mon conseil est absente, et comme je suis sûre que le galant ennemi veut profiter de ton absence pour recommencer ses attaques, la citadelle éprouve de la frayeur. Elle redouble pourtant de vigilance et joue la sécurité, car si elle laissait entrevoir la moindre crainte, elle aurait fort à souffrir. Mes amours ressemblent à une guerre pleine de ruses, d'escarmouches et d'acharnement. Ce que je redoute le plus, ce sont les surprises nocturnes, les *Camisades* espagnoles. Le soir, je visite scrupuleusement les recoins de ma chambre; je ferme soigneusement les verroux avant d'oser me mettre au lit, et pour cet article je ne m'en rapporte qu'à mes yeux et mes mains. Ma solitude est absolue à l'heure du repos; tu ne saurais croire à quel point,

dans ce moment, la garnison perd courage. Le moindre bruit me fait pâlir ; si le vent agite la fenêtre, ou si un meuble vient à craquer, je tressaille et reste longtemps appuyée sur mon coude dans une horrible anxiété.

Le beau Roland a imaginé de tomber dans une tristesse morne à l'instant du départ. Ton œil sagace me manque pour en deviner la cause ; peut-être y a-t-il autre chose que la simple douleur de la séparation, un peu de dépit et de honte. Je gagerais que ses intimes lui donnent des conseils aussi méchants que les tiens sont sages. Dieu sait dans quels termes ces garments lui parlent de moi ! La mort passe sur ma tête quand je songe à quelles extrémités les sarcasmes des courtisans pousseraient un caractère violent et un orgueil ombrageux. Que ferais-je contre l'emploi de la force, moi qui puis à peine te soulever dans mes bras ? Je serais perdue. Oui, mais je le serais pour lui-même, et les insultes tomberaient sur un cadavre. Tu vois que mes affaires, dont nous rions comme des enfants, ont leur côté sérieux.

Peut-être les nuages qui viennent se poser le soir sur le front royal sont-ils l'annonce d'un découragement prochain. Si les visites allaient cesser tout à coup, l'ennui pourrait bien alors poser son pied fourchu sur mes épaules. Réponds-moi en conscience, Nancy : est-ce que je vau^x une couronne ? Où est la preuve que ma tête soit créée pour cette destination ? Pourquoi la mienne plutôt que celle de la charmante et ver-

tueuse Anne Savage? Cela est impossible, te dis-je. Un matin, qui n'est pas loin peut-être, le cor ne se fera pas entendre. Les cours du château resteront silencieuses, et mes regards se promèneront en vain sur les blanches montagnes de Kent. On se sera réveillé insouciant, lassé de mes rigueurs; l'enchantement aura cessé. On courra au galop par les plaines pour tomber à d'autres genoux. Alors mon tour sera venu d'être sombre et agitée; car je l'avoue sans honte, je n'ai pas été insensible à l'amour dont j'ai reçu des preuves évidentes. Quel tort immense me causerait l'abandon! Personne ne croirait à la vertu d'une maîtresse délaissée. Le moindre de mes malheurs serait de rester fille, et le couvent n'est guère de mon goût.

Ce que je dis là n'est pas pour justifier une infraction que j'ai commise aux instructions laissées par Nancy. Nous avions décidé que le beau chasseur n'aurait, pendant ton absence, que le baiser de l'arrivée. Mais un soir, le ciel était menaçant, les yeux du prince languissants, sa voix émue, son noble visage plein de tristesse, et les roulements lointains d'un orage excitaient mes craintes et ma pitié. J'ai accordé ce jour-là un baiser d'adieu, et comme la moindre faveur est enregistrée aussitôt et passée en coutume, tu peux inscrire dans tes comptes une tendre accolade de plus par jour.

Le lendemain, le prince arriva plus tard que de coutume. Je reconnus à son agitation et à son air méchant que la colère lui avait donné de l'é-

peron dès le matin. Il me raconta que Norris, son ami, s'était permis de le plaisanter sur ses amours.

— Voilà un grand malheur ! dis-je en riant. Répétez-moi donc ces malices de Norris.

Tu sais quelle aversion Sa Grâce témoigne pour les railleries. Le rouge lui monta au visage ; sa voix devint tremblante :

— Il m'a dit..... il m'a dit, répéta le prince en balbutiant, que le lion d'Angleterre était devenu l'épagneul d'une fille d'honneur.

J'eus quelque peine à ne pas faire une grimace de mécontentement, car les propos de ces courtisans sont dangereux pour moi ; cependant je feignis une indifférence parfaite, et je sollicitai le pardon de Norris enfermé à la Tour. J'étais loin de prévoir l'explosion qui éclata contre moi.

— Il vous importe peu que je sois couvert de ridicule, s'écria le roi ; vous me méprisez plus que ma cour, et vous riez, comme Norris, en me voyant ramper à vos pieds...

— Taisez-vous, ingrat, lui dis-je avec sévérité. Comment osez-vous m'adresser des reproches, vous que je pourrais accabler des miens ? Que demandez-vous ? est-ce ma honte ? Pourquoi ces railleries vous tiennent-elles si fort au cœur ? est-ce parce que vous me trompez et que vos intentions ne furent jamais loyales ? N'espérez pas, s'il en est ainsi, que je mette fin aux sots discours de vos confidents.

Henri, déjà tombé à mes genoux, couvrait ma main de baisers. Je lui ordonnai de se lever, et

je me plaçai devant mon épinette. Je chantai un joli air qui plaisait beaucoup au roi de France. La chanson peignait gaiement les douceurs d'un amour simple et partagé. Au moment où j'allais frapper le dernier accord, deux lèvres brûlantes se posèrent sur mon cou ; je poussai un grand cri, et je m'enfuis dans les jardins, où le prince me suivit, ayant retrouvé sa bonne humeur des dimanches. La grâce de Norris me fut accordée.

Il faut te l'apprendre, ma chère, je veux faire de cet homme si redoutable un être doux et humain ; je veux lui enseigner à goûter la clémence, qui, pour son rude palais, n'est encore qu'une potion fade. »

« Nancy, ton absence a failli me jouer un méchant tour. Un soir, l'heure du départ approchait ; nous nous promenions sous les arbres comme nous faisons d'ordinaire en ta grave compagnie. La chaleur était accablante et le roi se mit à me supplier de le garder à Hever jusqu'au lendemain.

— Y pensez-vous ! m'écriai-je ; que diraient de moi Norris et les autres médisants ? Ma réputation n'est déjà que trop exposée par vos visites. Mylord cardinal romprait aussitôt les mesures prises pour le divorce. Si je dois être un jour votre femme, ne faut-il pas que les antécédents de la reine soient au-dessus de tout blâme ? et si je dois rester la simple fille de Thomas Boleyn, je n'aurai que trop de peine à échapper au mépris.

— Toujours mille objections à mes moindres désirs ! répondit le prince avec amertume. Vous

ne voudriez pas pour moi courir le plus petit risque, tandis que je mourrais pour vous sans pousser une plainte.

Nous étions arrivés dans un endroit sauvage du parc où se trouve une fondrière.

— Tenez, poursuivit Henri, doutez-vous de mes paroles? Faites un signe et je vais sauter dans ce trou dont je ne connais pas la profondeur.

— Gardez-vous-en bien, dis-je tout effrayée. Cette fondrière a trois fois votre hauteur.

J'étendais la main pour le retenir par ses manches, lorsqu'il s'élança d'un bond dans le précipice et disparut.

Je le crus perdu. Je poussai des cris lamentables, en appelant du secours. Henri, agile comme un chevreuil, était déjà remonté; il courut à moi; il me soutenait avec tendresse, avec trop de tendresse, Nancy, car ses bras entouraient ma taille; sa bouche arrêta les sanglots de la mienne, et mes forces qui m'abandonnaient me permettaient à peine de m'opposer aux entreprises de ses mains. Cependant la terreur me rendit mon énergie et je réussis à me dégager. Le roi devint plus respectueux. Son âme seule resta exaltée. Il s'écria plusieurs fois avec joie, tandis que j'essuyais mes pleurs :

— Elle m'aime! elle m'aime!

Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde, parce que je ne voulus point mettre fin à l'enthousiasme du prince par des reproches qu'il aurait bien mérités. Il ne fut pas

question de ses efforts pour abuser indignement de ma faiblesse et de mon affection ; mais nous avons longtemps causé du soin que doivent prendre les amants de s'épargner l'un à l'autre de petits chagrins trop vivement sentis. Le roi me parla un langage plus élevé que de coutume.

Il est imprudent à une fille bien conseillée par Nancy Savage de passer ainsi des jours entiers près d'un beau chevalier. L'aventure de la fondrière m'avait laissé une impression profonde ; pendant la nuit, un démon vint se poser sur mon oreiller et promener devant moi des images qui me troublaient. Il me montrait Henri s'exposant à la mort pour me plaire. Pourquoi n'as-tu pas assisté à la scène du parc ? Mes rêves m'auraient aussi montré ma fidèle Nancy, et l'ange gardien aurait chassé bien loin le rusé démon glissé furtivement dans mon imagination.

Quand le roi reparut, je vis avec plaisir que les sentiments les plus purs, comme de petits oiseaux pleins de gentillesse, s'étaient logés dans son cœur. Jamais il n'avait paru si maître de son indocile personne. Il était fermement résolu à faire de moi sa femme. Pendant qu'il m'exposait ses projets, je songeais à tes avis prudents, et je t'accusais tout bas d'être injuste pour lui. Je redisais tes dernières paroles :

— Garde-toi, Anne Boleyn, de te fier trop légèrement à des promesses généreuses. Ton amant te présentera sa couronne comme un appât perfide, et ta ruine sera l'objet de toutes ses réflexions. Que ton cœur ait un seul moment

de faiblesse et d'entraînement, tu verras cette couronne qui se balance à présent devant tes yeux s'envoler bien loin. Le prince t'aime peut-être assez pour te faire tous les sacrifices; mais malheur à toi si tu te laisses toucher trop vivement par son zèle et sa loyauté! La sincérité même sera devenue la plus dangereuse des séductions.

Où donc, avec tes yeux bleus et ton pâle petit visage, as-tu pris cette sagesse octogénaire? Jamais je n'aurais deviné ces belles choses, et j'avoue que mon imprévoyance et ma bonne foi auraient pu me perdre.

Oh! ma chère, si je deviens reine, comme nous rirons ensemble dans ma petite chambre sans témoins!.... Je veux dire dans mon magnifique appartement, et lorsque j'aurai congédié ma cour!

Ce pauvre amant passe le temps auprès de moi à se creuser la cervelle pour surprendre un geste, un mot qui autorise un envahissement sur ma personne. Si j'étends la main vers lui en parlant, il la saisit dans les siennes. Si je m'approche, ses bras s'entr'ouvrent; si nous prenons le frais, en nous asseyant sur l'herbe, il ne cesse de changer de posture jusqu'à ce que sa tête soit presque sur mes genoux. J'en suis venue ainsi à connaître toutes ces finesses que je déconcerte de loin, et je ne le cède en rien, pour découvrir les ruses de mon écolier rebelle, au plus vieux censeur du collège d'Oxford. Je dis mon écolier, parce que je donne au prince des

leçons de douceur et de bonté, qualités dont il montre trop peu de souci. Mon amour-propre a engagé une belle partie que je prétends gagner. Il faut qu'on dise un jour : « L'Angleterre a dû le meilleur de ses rois à l'influence d'une simple femme. » Souvent Henri m'épouvante, en parlant comme d'une chose sans importance d'envoyer à l'échafaud tel homme qui s'oppose à ses projets. Je voudrais donner à mon ambition un but noble et utile. Le roi porte, comme Néron, le germe de plusieurs vertus ; il s'agit de les développer, et je crois avoir sur lui plus d'autorité que Burrhus sur son empereur. Je le façonnerai en badinant, sans qu'il s'en doute.

Grâces à une scène terrible, qui s'est jouée hier entre nous, je comprends toute la gravité de ma situation. Avant ton départ, j'avais donné au chevalier Wiatt une bague, pour un motif que tu vas bientôt savoir. Wiatt est de tous les intimes du roi celui que je préfère, à cause de son esprit et de sa bonhomie. Henri l'amène souvent à Hever, et une sorte d'amitié s'est établie entre ce jeune homme et moi.

Hier donc le prince arrive, la figure bouleversée par une rage concentrée, les vêtements en désordre et les yeux flamboyants. Il s'assied en face de moi dans un calme affecté ; il se tait de peur de laisser voir son émotion et me regarde comme s'il voulait me dévorer. Un talisman magique n'était pas nécessaire pour deviner à de tels signes que son cœur portait quelque gros serpent. Quoique je ne fusse pas trop rassurée,

je m'approchai d'un air tranquille. — Eh bien ! dis-je en ajustant mes bracelets, est-ce qu'on entre ainsi chez une dame sans façon et la bouche close ? Qu'avez-vous donc ce matin ?

— Je vais vous l'apprendre. O Dieu ! après tout ce que j'ai fait déjà pour elle !...

La fureur le força de s'arrêter un moment ; ses traits décomposés , sa bouche écumante et son front sillonné me glacèrent d'effroi. Il me sembla horrible.

— Voyons , poursuivit-il : répondez-moi sans hésiter, sans réfléchir. Avez-vous fait présent d'une bague à Wiatt ?

— Oui , répondis-je avec un ton sentencieux et moqueur.

J'avais deviné le mal et je tenais le remède.

— Du moins elle en convient, s'écria le juge. Est-ce depuis que je viens à Hever ou avant de me connaître , que vous avez donné ce gage d'amour ?

— C'est depuis que Votre Grâce me fait l'honneur de me venir voir.

— Par le ciel ! je le savais bien , puisque je l'ai aperçu l'autre jour à votre main.

— C'est cela même. Tenez , je le portais à ce doigt-ci , et vous voyez qu'il n'y est plus.

— Elle me raille , je crois ! Vous avouez donc que vous m'avez lâchement trompé ?

— Oh ! c'est autre chose , dis-je avec un calme écrasant. Permettez-moi de parler un peu à Votre Grâce.

— Parlez ; voyons quel mensonge va sortir ;

et malheur à vous quand vous aurez épuisé les ressources de votre perfide esprit !

— Je voudrais pourtant auparavant donner un peu d'exercice au vôtre. Cherchez bien quel motif honnête peut justifier ce présent au chevalier Wiatt, qui est un aimable jeune homme.

— Elle veut gagner du temps. Vain subterfuge ! l'explication vite ! l'explication ou je vous condamne à l'instant.

— Cherchez donc un peu la vérité, pour que cette leçon vous profite. Ceci vous apprendra qu'un grand roi peut se tromper grossièrement. Cherchez bien, je vous en prie ; vous ne trouvez rien ?

— Rien, vous dis-je, rien au monde !..

— Cela ne m'étonne pas ; l'esprit d'un homme ne saurait entrer en comparaison avec la Providence elle-même. Le hasard est infini dans sa variété...

— Mort de Dieu ! c'est abuser de ma patience !

— Je vais donc m'abaisser jusqu'à me justifier.

Je posai un guéridon devant le prince et lui présentai ce qui est nécessaire pour écrire. Mon air paisible commençait à le déconcerter.

— Veuillez prendre la plume, Sire, je vais dicter : « Mon cher Wiatt, tu as reçu de miss Boleyn une bague ; réponds-moi sur l'heure pour m'apprendre dans quelle occasion et dans quels termes ce présent te fut donné. Répète-moi les paroles mêmes de miss Anne, car je suis dévoré de jalousie. »

Le roi signa et je pliai la lettre.

— Maintenant, Sire, ordonnez à votre piqueur de porter ce billet à Greenwich, et de faire diligence, afin que vous ayez la réponse avant de me quitter. Je vais vous raconter, en attendant, ma conversation avec Wiatt. Nous étions précisément dans cette galerie, assis près de cette fenêtre. Je lui demandais si Votre Grâce avait conservé l'habitude de courir masqué, la nuit, avec des femmes de mauvaise vie, en compagnie de mon damné cousin Brian. Le chevalier montra beaucoup de discrétion dans ses réponses ; je démêlai pourtant la vérité. Je le suppliai de vous détourner de ces vilains plaisirs qui me donnent beaucoup de soucis. Wiatt me le promit ; je lui offris une bague, en lui disant de penser à me servir toutes les fois qu'il viendrait à y jeter les yeux. — Oh ! cela est vrai ! s'écria le roi en déchirant la lettre. Hier, Wiatt m'a retenu à Greenwich, et il s'est querellé longtemps avec Brian...

La rage du malheureux Henri une fois excitée, ne trouvant plus personne à accabler, se tourna contre lui-même et faillit l'étouffer. Il eut une attaque de nerfs effroyable. La journée se passa pour moi en belles réflexions, et pour le prince, à pousser de gros soupirs et à boire toutes les heures un cordial que je lui préparais. Que me serait-il arrivé si je n'avais pas su me justifier ? M'aurait-il étouffée sous les décombres de la maison comme ce général maure au service de Venise, qui tua ainsi sa femme dans l'aveuglement de la jalousie ?

Quand je serai reine, chère Nancy, nous ne rirons pas toujours! Quelle prudence, quelle étude, quels soins il nous faudra! Que tu me seras nécessaire avec ta pharmacie de petits conseils! Divertissons-nous bien pendant que nous sommes libres et filles. Le temps est beau et le roi ne viendra pas aujourd'hui. Je vais courir sous les arbres toute seule. Le vent souffle du nord, je t'envoie un tendre baiser sur ses ailes.»

« Ah! quelle déplorable aventure! voici bien autre chose que la scène de la fondrière ou celle de la bague donnée à Wiatt! Que je suis malheureuse, et que tu vas me gronder! Car tu ne voudras pas admettre comme excuse la méchanceté du hasard, et tu m'accuseras encore d'étourderie.

Je m'étais éveillée avec le jour; mes réflexions m'empêchant de dormir, je sortis du lit pour respirer l'air du matin. La saison est fort chaude, et j'hésitais à m'habiller. Je ne sais quelle fatale distraction me fit ouvrir les verroux. Le roi, tu le sais bien, n'arrive jamais avant midi; il était donc pardonnable d'être encore à neuf heures appuyée sur le bord de ma fenêtre. Cependant je commençais à peigner mes cheveux devant le miroir, lorsque ma porte s'ouvre tout à coup. C'était le prince! Hélas! il faut donc te l'avouer? j'étais en chemise, ma chère! absolument en chemise! Les jambes nues, les épaules découvertes! Malgré le cri d'effroi que je poussai en voyant un homme, et malgré mes ordres, le traître ne voulut pas sortir. N'eut-il pas l'audace de ré-

clamer un baiser d'hôte dans un pareil moment, et de vouloir prendre ce baiser de force? Je me roulais dans un rideau de la fenêtre en appelant ma nourrice. O Nancy ! cette dernière retraite même ne fut pas respectée. Abandonné à la passion la plus brutale, cet homme, sourd aux menaces, aux larmes et aux prières, osa passer ses indignes mains sous les plis du rideau et m'étreindre violemment dans ses bras. Si j'avais tenu quelque arme, je l'aurais tué sans hésiter. Cependant je me glissai en me débattant jusqu'à terre et je parvins à lui échapper. Je m'emparai alors de la sonnette et je l'agitai si fortement que le pas de Ketty se fit entendre dans la galerie. Le lâche prit enfin la fuite.

Ne te montre pas trop sévère pour moi, mon amie ; je suis assez à plaindre. Pendant toute cette fatale journée, je pleurai dans ma chambre. Vainement le séducteur vint supplier à ma porte ou rôder au pied des murailles ; les verroux restèrent fermés. Le misérable aurait donc pu me revoir sans mourir de honte ! Je lui écrivis de ma citadelle une lettre de reproches sanglants. S'il n'a pas un caillou au lieu de cœur, il a dû sentir des remords. Mes gens ont assuré qu'il partit au désespoir. Je lui avais défendu de revenir avant d'être rappelé. Il m'écrivit le lendemain une longue épître où je trouvai quelques sentiments honnêtes. J'accordai la permission de reparaitre à Hever après trois jours de rigueur. J'aurais voulu ne le revoir jamais. Lorsqu'il se présenta, je fondis en larmes en cachant ma

figure dans mon mouchoir, et comme il étendit vers moi des mains suppliantes, je poussai un cri d'horreur en lui défendant d'approcher.

Au lieu de rêver follement à l'acquisition d'une couronne, je ne devrais plus songer qu'à garder l'honneur des Boleyn; et le seul moyen d'éviter une ruine complète serait peut-être de fuir furtivement une belle nuit pour retourner en France. Tous les amants ne sont pas pétris de limon aussi impur que celui-ci. Le généreux François n'aurait pas tenu cette infâme conduite. Me faudra-t-il donc pleurer et craindre sans cesse, moi qui suis née pour être heureuse? Il y aurait de quoi dégoûter à jamais de toutes les couronnes de la terre.

On m'a arraché le pardon. J'ai consenti à une réconciliation; mais croirais-tu que ce monstre, dès le lendemain de l'accommodement, se voyant retenu à la cour, a osé, dans une lettre, me parler de cette scène comme d'un souvenir délicieux pour lui? Que son indigne imagination lui en rappelle les détails, je ne puis y mettre obstacle; mais avoir l'insolence de m'écrire ses réflexions sur ce sujet! Que penseraient ceux qui viendraient à trouver une pareille lettre, sinon que pour enlacer plus sûrement le roi, j'affecte de garder courageusement mon honneur, en accordant en secret des faveurs dont une honnête femme doit rougir (1)?

Que faut-il faire? ce n'est plus mon cœur que je crains; comment aurait-il encore de la fai-

(1) Mademoiselle de Boleyn n'a pas évité cette calomnie.

blesse pour un amant aussi grossier ? Je n'ai plus à redouter que l'emploi de la violence. Réfléchis, et dis-moi si le roi peut songer à un crime aussi noir. Si tu l'en crois capable, je fuirai à l'instant ; sinon, viens et félicite-moi, car je serai reine d'Angleterre. Mes forces et ma fierté sont doublées. Mon ambition a grandi de tout ce qu'a perdu mon amour. Il me semble que si le mariage n'était pas nécessaire à mes projets, j'accepterais volontiers le célibat perpétuel. Désormais je suis invincible. Il faut croire que déjà cette pensée transpire dans mes moindres paroles. Sans doute, sur toute ma personne, l'œil inquiet du séducteur a déjà lu cet arrêt : « Point d'espoir pour toi, si tu ne m'offres la main pour m'asseoir sur le trône d'Angleterre ! » Nos conversations se tournent vers les affaires du divorce, les consultations du clergé, les démarches des ambassadeurs. Le prince paraît désirer ardemment une solution, et déterminé à prendre les mesures les plus énergiques. Je n'ai pas encore abandonné l'idée de faire de Henri un roi bon et humain ; mais plus j'apprends à le connaître, plus je vois de difficultés. Pourtant on dira un jour qu'Anne Boleyn n'était pas indigne du rang où elle fut placée.

A présent que l'ambition s'est glissée dans mon cœur comme une couleuvre, il me vient des accès d'impatience ou d'ennui. Je regrette de ne pouvoir travailler de mes mains à mon élévation. L'inaction et la solitude me déplaisent. Pourquoi ne suis-je pas un homme, et pourquoi le

trône que je convoite n'est-il pas occupé par une femme? Je pourrais du moins remuer, tenter mille démarches, poursuivre à la course la chauve déesse de l'occasion. J'aurais la tête en travail, mais aussi les membres en mouvement. Si le mauvais succès me réduisait au désespoir, je pourrais jouer ma vie sur une chance; l'action donne le courage et l'audace. Une entreprise manquée peut encore se relever par un coup imprévu. L'homme plein de forces et de résolution, s'il vient à échouer, gagne la terre en nageant à travers les vagues furieuses, tandis qu'une pauvre femme n'a qu'à plier ses bras en croix pour se laisser mourir.

Une voix me crie souvent du fond de mon cœur : « A quoi vas-tu songer, fille imprudente? A quoi bon ce cercle orné de bijoux brillants que tu veux mettre sur ton front? A quoi bon s'asseoir dans un siège élevé de quatre pieds à côté d'un homme vêtu de pourpre? Tresse plutôt, en chantant, une couronne de fleurs, et tu n'en seras que plus belle. Assieds-toi sur l'herbe, près d'un amant de ton choix, et tu seras plus heureuse. La nature ne t'a pas donné ces membres délicats et cet esprit léger pour entreprendre de grandes choses. »

Cette voix n'est-elle pas celle d'un ange ami et invisible, qui n'a pas la permission de m'annoncer clairement les malheurs qui planent sur ma tête? C'est vainement en effet qu'une femme s'abandonne à l'ambition, puisque son sexe est condamné à l'immobilité. S'il plaisait à mon ado-

rateur de tourner bride à la moitié du chemin quand il galoppe vers Hever, que pourrais-je tenter pour le ramener? Courir moi-même à sa poursuite? La bienséance me le défend impérieusement. Lui écrire? Ce serait prendre un rôle dans lequel une femme ne peut jamais réussir, celui des reproches et du dépit. Je ne puis que me dire chaque matin : « Lui plaira-t-il de venir aujourd'hui? » Et le jour où la réponse sera : « Non! » les douze cardinaux assemblés ne sauraient me conseiller une démarche qui eût le sens commun.

L'amour est une arme dangereuse à manier : n'ai-je pas failli en être victime l'autre jour? Cependant, Nancy, ne crains pas que je faiblisse ni que je recule. Tu ne dois pas être étonnée que l'esprit d'une pauvre fille comme moi marche en vacillant; je marcherai jusqu'au but. Les choses sont trop avancées. L'hésitation et les craintes sont permises dans l'isolement; mais la partie engagée ne pourrait plus être abandonnée qu'en me jetant dans un cloître, et pour cela il me faudrait un autre courage que je n'aurai jamais. Je poursuivrai donc mon chemin, et je réussirai, j'en suis sûre, parce que ma tête est la maîtresse, et qu'elle a pris l'avantage sur mon cœur, dont j'avais à craindre les mouvements fort peu réfléchis. Ne prends donc pas pour du découragement les rêveries que tu viens de lire. Je me rends compte parfaitement du pouvoir donné aux femmes, et je l'utiliserai de mon mieux. Ce n'est pas un pouvoir chimérique, puisqu'il me mè-

nera au trône. Les défauts mêmes du prince augmentent mes chances de succès. Une fois qu'ils auront causé mon élévation, Dieu aidant, je réussirai peut-être à polir ce naturel sauvage.

Que pourrais-je entreprendre de mieux que de donner une seconde fois le bel exemple d'Élisabeth Gray ? François I^{er}, à peine sorti de prison, pense à un mariage politique. L'ingrat Percy m'a abandonnée. La solitude d'Hever ne peut pas toujours me sembler délicieuse. Je veux en sortir d'une façon brillante. Il m'est assez agréable de penser que je change la destinée de l'Angleterre et que je donne des soucis à plus d'un grand monarque, tout en jouant du luth et maniant mon aiguille. Reviens promptement, blonde Nancy, chanter avec ton amie; nous parviendrons jusqu'au pied du beau siège doré. Je m'assiérai seule au faite, mais je cacherais ta mince petite personne sous les plis de mon manteau pour échanger avec toi des sourires au milieu des cérémonies ennuyeuses. — Ne nous le dissimulons pas, ma chère, le gouvernail de ma barque ne sera plus alors en mes seules mains; que deviendrai-je ? N'y pensons pas, et s'il s'élève une tempête, nous nous presserons l'une contre l'autre en fermant bravement les yeux. »

« Deux nouvelles qui vont t'étonner : la première, c'est que j'ai fait l'acquisition d'un vilain sentiment qui m'était jusqu'à présent inconnu, la haine ; la seconde, que j'ai pris sans te consulter une grande détermination. Tu sais que j'étais réconciliée avec le cardinal d'Yorck. Il

daignait m'instruire par une correspondance secrète des peines qu'il se donne pour le divorce. Depuis un mois qu'il est en France, cherchant à gagner l'appui et l'amitié de François I^{er}, je n'ai pas reçu de lettre de lui, et ce silence m'était suspect. Hier, le roi m'a donné à lire les dépêches de l'ambassade. La première chose qui me tombe sous les yeux, c'est que le cardinal a officiellement demandé pour le roi la main de la princesse René de France.

— Votre Grâce n'a plus besoin de venir perdre son temps à Hever, dis-je en rendant les papiers. Il faut que votre ministre se joue de quelqu'un par cette négociation, et ce ne peut être du roi de France. Je vois que je n'ai rien à attendre de votre prétendu amour. N'espérez pas me familiariser avec la perspective d'être un jour une concubine ; et si Wolsey persiste dans cette idée, que tout soit rompu entre nous ; prenons une résolution courageuse, et séparons-nous pour la vie.

Le roi se jeta pour la centième fois à mes pieds. Il osa jurer que Wolsey avait agi sans instructions. Cette fois je restai impassible.

— Est-ce bien vous qui pourriez souffrir une pareille impertinence ? En vérité je ne le croirai jamais.

Il m'avoua que le ministre ne pouvait se résoudre à voir dans une fille d'honneur celle qui doit succéder à Catherine d'Aragon ; que les talents du cardinal étant nécessaires, on utiliserait encore les services de Wolsey jusqu'au moment où le mariage serait rompu, en lui per-

mettant de croire à une alliance avec la famille de France.

— Je ne comprends rien à ces finesses, répondis-je. Wolsey me trompe et m'insulte. Cet homme est une muraille posée entre nous. Il a juré ma perte. Je lui voue une haine ouverte et loyale, mais implacable.

Henri me regarda d'un air radieux, comme s'il allait m'offrir un écrin de diamants.

— Laissez-le seulement obtenir du pape la bulle qui me rendra ma liberté; je vous le donnerai alors corps et biens.

— Je ne veux ni de sa fortune ni de sa personne : renvoyez-le dans son diocèse d'Yorck et que je ne le voie jamais; ma vengeance n'ira pas plus loin.

— Je puis faire mieux que cela pour vous plaire. Si Wolsey nous gêne, je ne serai pas embarrassé pour prendre des mesures : un procès de trois jours et l'échafaud.

Quel homme que ce roi ! adoptant sans hésiter des moyens odieux et extrêmes ! Il appelle cela prendre des mesures ! Mon Dieu ! si la justice et l'humanité sont de quelque prix à vos yeux, ne m'ôtez jamais mon influence sur ce cœur de roche.

Le croirais-tu ? au lieu d'être saisie d'effroi et de dégoût en écoutant ce langage barbare, je sentis un désir extrême de porter mes faibles mains sur le sceptre; de partager ce pouvoir si redoutable, pour apprendre à celui que les hasards de la naissance en ont revêtu, comment

on le fait chérir et respecter. La cour va quitter Greenwich. Henri m'a suppliée d'abandonner Hever et de venir habiter un palais préparé à Londres pour me recevoir. Il annoncera publiquement ses intentions ; il m'entourera de ses amis ; l'élite de la noblesse s'assemblera autour de la nouvelle reine. On n'a pas plus de loyauté. Tandis que le roi parlait, j'ai jeté un regard d'incertitude sur les arbres dégarnis du parc, sur le ciel sombre, sur les portraits de mes pères. Il m'a semblé qu'ils me disaient : « Voici l'occasion d'agir. Va, et tu seras un jour à nos côtés, une couronne sur le front. » — J'ai accepté. Le roi m'attend et ne reviendra plus ici. — Mon règne commence. Nous avons déjà parlé d'affaires longuement avant de nous quitter. La disgrâce de l'orgueilleux Wolsey a été résolue ; le vertueux Thomas Morus sera tiré de l'obscurité pour prendre la chancellerie d'Angleterre. Voilà quels seront mes choix quand je me mèlerai du gouvernement. Ne crains rien, il nous restera quelques heures pour jaser ensemble comme au couvent et jouer de l'épinette. La fortune m'a longtemps oubliée ; mais elle m'offre une place sur la croupe de l'hippogriffe ailé de l'Arioste. Dans trois jours je pars. Le sort en est jeté. Je me frappe une dernière fois le front, comme César prêt à quitter la Gaule Cisalpine, et je franchis hardiment le Rubicon. O courage et fierté ! venez à mon aide. Il me semble que j'ai le génie et la force d'un héros ; que ma destinée m'élève au dessus de mon sexe plaintif, que je suis un homme, un ambi-

tieux risquant sa vie pour de grands projets, et dont les poètes célébreront les succès ou la chute. Quelles parures je vais commander en arrivant à Londres ! Comme la zibeline fera bien sur une robe ouverte, et les perles données par le roi autour de mon cou ! Il est temps que je sois rendue à ma véritable destination. Étoile des Boleyn, dissipe les nuages et joute d'éclat avec le soleil lui-même ! Mon cœur est tout entier à la gloire. »

« Hélas ! je ne me crois déjà plus un héros ambitieux. Je ne suis qu'une femme débile. Le ciel a ri de ma présomption. Dès la première épreuve, je sens que la faiblesse et la perplexité seront toujours notre partage. Jamais les fantaisies de la cervelle ne domineront les mouvements du cœur. Cinq minutes ont suffi pour mettre un désordre affreux dans mes pensées que j'avais classées avec tant de soin et de méthode ! A présent, c'est un chaos, un ravage complet dans ma pauvre imagination. Mais aussi, qui pouvait s'attendre à ce qui m'arrive ?

Ma dernière lettre partie, je descendis pour faire mes adieux aux beaux arbres d'Hever. Dans un endroit solitaire, où je vais souvent m'asseoir, j'entendis marcher, tout près de moi, sur les feuilles sèches. Un homme paraît et me saisit brusquement par le bras. C'était Percy !

— Non, je ne suis pas un lâche et un traître ! s'écria-t-il avec un accent dont rien ne peut donner l'idée ; non je n'ai pas abandonné sans regrets une maîtresse que j'aimais, pour les misérables faveurs d'un roi, et moins encore par

crainte. Il fallait mourir, ou vous apprendre cela, miss Anne. Mais ce n'est pas assez de le dire, il faut encore vous le prouver.

Percy me raconta les circonstances qui ont accompagné son mariage. Le respect religieux qu'il porte à son père, les ordres impérieux du vieux Northumberland poussé par le roi et par ce maudit Wolsey, une sorte de fatalité qui l'entraînait, la brusquerie même de l'affaire, l'ont étourdi et aveuglé. Il s'est trouvé circonvenu de toutes parts. Le récit de ce qu'il a souffert dans cette cruelle matinée de son mariage m'a si fort émue, que mes yeux se voilaient en l'écoutant. L'expression de douleur répandue sur ses traits, l'accent nerveux de sa voix, le langage exalté de cette grande âme, réveillèrent en moi des sentiments que je croyais éteints. Nous parlions depuis une heure à peine et déjà tout ce qui avait suivi notre séparation s'était envolé bien loin pour faire place à d'autres souvenirs. Enfin, te le dirai-je, Nancy ? il était venu pour redemander mon estime qu'il croyait avoir perdue, et c'est mon amour que je lui rendis. Il implorait ma pitié, et je me trouvais plus malheureuse que lui. Il maudissait le sort, et moi je fondais en larmes.

— O Percy ! dis-je en sanglotant, pourquoi êtes-vous marié ?

Le désespoir lui brisa le cœur ! La nuit nous avait surpris ; mais j'entendis un gémissement sourd arraché par la douleur la plus aiguë que l'âme humaine puisse supporter.

Cette scène cruelle fut interrompue par les cris de mes gens qui me cherchaient dans le parc avec des torches.

— Vous n'aimez donc pas le roi ? me demanda Percy.

— Peut-être l'aurais-je aimé si je ne vous avais pas revu.

— Puisque je suis marié, il faut que vous soyez reine d'Angleterre.

— Ah ! je ne sais plus que résoudre, ni que devenir !

— Écoute, s'écria Percy avec force. Vouloir résister au torrent qui t'entraîne vers le trône serait une folie qui te coûterait la vie ; obéis à une destinée impérieuse. Lorsqu'ils t'auront sacrifiée comme moi devant un autel, nos positions seront semblables. Je n'aurai pas à me reprocher d'avoir lâchement mis obstacle à ton élévation ; le ciel prendra pitié de nous. Je ne puis croire qu'il regarde avec colère une liaison consacrée partant de souffrances. Jure-moi donc de cacher ton amour au fond de ton cœur sous les vêtements royaux et de me le garder précieusement.

Je le jurai solennellement.

— Jure que la chaîne qui nous unit sera toujours au-dessus des coups et des caprices du sort.

Je le jurai sans hésiter.

— Que si je parviens jusqu'à toi en dépit des surveillants et de la cour, je te retrouverai telle que tu es aujourd'hui.

Je le jurai. — Les cris et les lumières s'approchaient. Percy disparut.

Ma chère Nancy, je ne tiens plus à rien ; ni à la couronne ni aux triomphes de ma beauté, ni au vain projet de rendre mon nom célèbre. Il arrivera ce que le hasard voudra. J'aime Percy ; je l'aimerai toujours , ainsi pas de réprimandes inutiles. Tout m'est indifférent , excepté mon amour. Je t'obéirai volontiers , je me laisserai conduire, je ne prendrai pas de folles résolutions et je ne risquerai pas ma vie de gaieté de cœur. Je suis si désolée du mariage de Percy , que la fortune ne m'arrachera jamais un remerciement pour des faveurs dont je me soucie peu. Cependant je pars dans une heure pour Londres. Viens au plus tôt m'y retrouver, car sans toi je suis incapable de me conduire. Au moment de me jeter sur une mer houleuse , je sens que je laisserais aller les rames et les voiles comme il plairait à la tempête. Je rêverais au milieu des écueils, et mon navire se briserait en mille pièces contre les rochers. C'est , je crois , la dernière des folies que de confier de tels secrets par lettre dans la position où je me trouve ; mais je ne sais plus ce que signifient les mots de raison et de prudence. O Percy ! pourquoi es-tu marié !...

Chapitre 8.

Anne avait raison de dire que l'étoile des Boleyn allait rivaliser d'éclat avec le soleil. C'est à partir du retour d'Hever à Londres, que cette

modeste constellation s'éleva rapidement dans le ciel, au point de fixer bientôt l'attention de l'Europe entière. Les gens mal instruits, qui n'avaient point pris garde au départ d'une jolie fille d'honneur, et qui depuis longtemps l'avaient oubliée, furent stupéfaits de la voir revenir presque en triomphe s'installer dans un palais donné par Henri VIII et situé près de la résidence royale de Hampton-Court. L'assiduité des confidents près de la favorite, et les longues visites du prince remplirent d'étonnement la foule ignorante. On devina subitement la cause des scrupules sur le mariage, et de tout ce bruit jusqu'alors incompréhensible. Il n'y avait plus d'autre sujet de conversation. Chacun retrouvait après coup mille finesses par lesquelles il prétendait avoir prévu ces événements. La race agitée des courtisans prenait ses mesures et préparait de nouveaux discours pour la circonstance. Ceux qui ne s'étaient pas encore décidés à négliger la reine Catherine, se crurent perdus, s'ils ne rachetaient leur fidélité par une désertion éclatante. Ce fut bien autre chose quand, à son retour de France, le hautain cardinal d'Yorck lui-même ne laissa plus passer un seul jour sans rendre ses devoirs à la maîtresse du roi. L'ambassadeur Dubellay écrivait à M. de Montmorency « Le véritable maître ici, c'est mademoiselle de Boleyn ; on lui fait plus grosse cour qu'à une reine. »

L'amour et l'impatience de Henri augmentaient au point de faire craindre pour sa raison. Wolsey, effrayé par la résistance d'une vertu

opiniâtre à laquelle il ne voulait pas croire, donnait au roi des conseils qui auraient fait honneur à un séducteur consommé ; l'amant ne négligeait rien pour les mettre à profit ; mais tous les efforts étaient inutiles et les ruses déjouées. Wolsey prit donc hardiment le parti de servir de toutes ses forces les projets du roi , remettant aux volontés du hasard et aux mouvements capricieux du cœur féminin la chance inespérée du triomphe de Henri sur sa maîtresse. A partir de cet instant , l'affaire du divorce marcha plus rapidement. Les instances à Rome devinrent plus actives , les ambassades se multiplièrent ; Charles V s'inquiéta sérieusement pour l'honneur de sa tante ; les cours s'agitèrent diversement , suivant leurs sympathies ou leurs alliances , et les regards se tournèrent de tous les coins du monde sur l'Angleterre.

Le lecteur n'a pu voir encore dans cette histoire qu'une intrigue galante. Nous allons lui faire connaître, en peu de mots, comment cette cause si futile en apparence jeta un grand royaume dans d'étranges convulsions à peine calmées depuis trois siècles. S'il a quelque amitié pour notre héroïne , il ne sera pas indifférent à tant d'intérêts qui reposaient sur les genoux d'une simple fille d'honneur. Il admirera les merveilles opérées par la beauté unie à la sagesse et à l'élévation de l'âme.

Henri passait les matinées enfermé avec des docteurs à compulser les saintes écritures pour y chercher les paroles qui s'opposaient au ma-

riage d'un frère avec la veuve de son frère. Le Lévitique et le Deutéronome commentés par des théologiens pleins de zèle, et retournés de cent façons, comme des armes sacrées, finirent par donner des arguments de poids.

Le confesseur Longland, soufflé par Wolsey, adressa au roi, dans la chapelle, des remontrances sur le danger auquel il exposait son âme depuis vingt ans par un mariage que le ciel regardait peut être comme incestueux. Depuis peu les courtisans ne parlaient qu'en style biblique; les dames plaignaient le malheureux monarque dont le lit était maudit; et les ambitieux devenus casuistes n'allaient plus sans porter sous le bras la traduction des Septante, avec notes en marge de leurs mains.

L'aumônier Fox, voulant surpasser Longland, s'entendit avec Wolsey, et se montra scandalisé à des heures que le ministre lui indiqua. Les sommités du clergé furent sondées par avance sur leurs opinions, et priés de les transmettre par écrit lorsqu'elles étaient comme on les voulait. Richard Pace, doyen de Saint-Paul de Londres, déclara qu'on ne devait point s'arrêter à la Vulgate ni aux traductions qui avaient adouci la force du texte, et que les saintes paroles ne permettaient point de doute en hébreu. Ce n'était pas qu'il sût la langue hébraïque; mais il avertit Robert Wacfeld, professeur en cette langue, de ne point le démentir. Même zèle dans maître Wacfeld; il promet à Pace de le soutenir de la voix et de la plume; puis, espérant supplanter

le doyen, il demande que le roi lui écrive directement pour dire s'il faut traiter le *pour* et le *contre*, ou l'un des deux seulement. Il jure, suivant l'ordre qu'il recevra, de donner des éclaircissements si beaux, qu'ils passeront les lumières des Anglais généralement peu instruits en langue hébraïque. Henri n'était jamais servi à demi, parce que la peur enfonçait incessamment l'épéon dans les côtes de ses serviteurs.

Un envoyé extraordinaire fut dépêché au pape, avec une cargaison d'avis et de consultations. Afin que cet envoyé ne perdît pas de vue l'objet secret de la mission, on choisit lord Boleyn, père de la favorite. Le roi joignit aux doctes écrits une lettre de sa main, dans laquelle il n'eut pas honte d'alléguer, pour derniers motifs de séparation, quelques infirmités de la reine, qui lui inspiraient du dégoût. Malgré les représentations de Wolsey, Henri voulut absolument informer Sa Sainteté de ces détails de ménage.

Le beau sexe prenait le plus vif intérêt à ces débats. Les jolies filles faisaient tout bas des vœux pour Anne de Boleyn, mais les vieilles dames soutenaient la dévote Catherine. Comme elles avaient plutôt la parole que la jeunesse, la cause de la reine était plaidée à grands cris, et ces matrones scandalisées montraient plus d'indépendance et de courage que bien des hommes à longues barbes.

Thomas Boleyn, créé comte de Wiltshire, avait assez d'intelligence pour deviner la mauvaise volonté du pape et les obstacles élevés par l'in-

fluence de l'empereur, mais non pour y porter remède. On lui fit perdre à Rome un temps précieux en cérémonies et en politesses inutiles ; on le paya de paroles flatteuses, mais on ne prit aucune résolution. Cependant il obtint qu'un des cardinaux romains serait envoyé à Londres, porteur de pouvoirs du chef de l'Église pour examiner l'affaire et donner une solution. Afin de prouver ses bonnes intentions, Clément VII laissa aux députés de Henri le soin de choisir eux-mêmes le délégué entre trois prélats qu'il désigna, tous trois instruits et respectables, mais de santés si délabrées, qu'un long voyage semblait impraticable à leur grand âge. C'était là du Charles-Quint tout pur.

Le comte de Wiltshire et Fox prirent courage. Ils cherchèrent à gagner par des présents les trois commissaires. On offrit à l'un des tapisseries, à l'autre des chevaux anglais. On promit que Henri ferait achever à ses frais l'église de Saint-Pierre. Enfin le cardinal Campeggio, ayant accepté de la vaisselle d'or, on le crut bien disposé ; le choix tomba donc sur lui. Après de longs préparatifs, le saint homme se mit en route à si petites journées, qu'on estima, du train dont il allait, qu'il ne lui faudrait pas moins de trois mois pour arriver à Londres. Encore ne pouvait-on rien affirmer d'avance à cause des fréquentes attaques de goutte qui l'obligeaient à garder le lit. Campeggio fut un sujet d'examen pour les Anglais de son escorte, pendant ce long voyage. Wolsey recevait journellement des lettres contenant les avis

les plus minutieux sur le langage et les manières du délégué. Il apprit avec plaisir que le bon vieillard aimait la dépense, par conséquent l'argent; qu'on jouait gros jeu chez lui le soir, et que les cartes ne lui étaient point favorables.

On ne perdait pas le temps à Londres pendant ces longueurs. On poursuivait les instructions, et Catherine, exilée à Greenwich, apprenait qu'on épluchait les circonstances de son premier mariage avec un soin dont sa pudeur avait fort à souffrir. Non contente d'offrir au ciel ces humiliations, elle mortifiait avec une nouvelle ardeur son pauvre corps déjà perclus et déformé par les excès d'une dévotion frénétique et abrutissante.

Henri VIII prétendait avoir protesté verbalement au moment de son mariage contre une union qui blessait sa conscience. Malgré l'invraisemblance de cette assertion tardive, les docteurs assemblés la prirent en considération. On chercha partout un témoin qui eût entendu ces protestations. Warham, archevêque de Cantorbéry, fut appelé devant le conseil. C'était un de ces vieillards élevés par leur science et leur vertu, pour qui la vérité et la droiture étaient sacrées. Lorsqu'on le pria de chercher dans sa mémoire tout ce qu'il savait de ce mariage, l'archevêque raconta que le feu roi Henri VII en parlait souvent comme d'un projet bien arrêté; que des différends, survenus entre ce monarque et Ferdinand-le-Catholique, avaient nécessité un délai; que la cour de Rome avait accordé une dispense en règle et dont il devait exister à Londres deux

copies. Richard Pace demanda si mylord archevêque se souvenait que le jeune époux eût protesté, ou témoigné de la répugnance. Le prélat répondit sans hésiter qu'il ne s'en souvenait pas. Henri cessa de se mordre les lèvres pour s'écrier avec humeur que ce vieillard avait perdu la mémoire.

—Cependant, assura le bonhomme, trop sincère pour croire à la mauvaise foi dans autrui, il me semble qu'une circonstance si grave m'aurait frappé.

Il faut dire, à la honte des courtisans, qu'il sortit de leurs rangs une foule servile de faux témoins, lorsqu'on parla de vérifier si le premier mariage de Catherine avait été consommé. La vieille duchesse de Norfolk assura que le prince Arthus, frère aîné du roi, malgré son jeune âge, paraissait robuste, et que les dames d'alors le croyaient en état de prendre femme; qu'elle se souvenait d'avoir admiré la belle stature de cet enfant, lorsqu'elle le conduisit elle-même près de Catherine le jour des noces.

—J'étais présent, dit le comte Fitz-Water, et je puis affirmer que la même réflexion me vint à l'esprit. Le jeune prince, il est vrai, se plaignait de la fièvre et demanda plusieurs fois à boire; mais il ne laissa pas de gagner la chambre à coucher.

—Je l'ai vu dans le même lit avec la princesse Catherine, poursuivit la vieille duchesse.

—Et le lendemain, assura Fitz-Water, il riait, en disant qu'il avait été en Espagne.

— C'est moi qui lui ai porté à boire, s'écria le chevalier Wilougby, et le prince me fit l'honneur de me dire que rien n'était si charmant que d'être marié.

— Pour moi, dit le comte de Shrewsbury, mes parents m'ont donné une femme avant que j'eusse atteint quinze ans, et vous pouvez comprendre par l'âge de ma fille de quelle façon je me suis conduit.

Henri VIII, ravi de ces témoignages officieux, les paya par de riches présents, et Fitz-Water gagna ainsi le titre de comte de Sussex. Le mépris soulevait les lèvres de Wolsey à toutes ces lâches complaisances d'une noblesse arrogante qui lui reprochait souvent son origine, et qu'il aimait à humilier.

La cour tomba dans l'agitation, lorsqu'on apprit que Campeggio avait enfin passé la mer. Thomas Boleyn, en arrivant à Londres, courut chez le roi et lui représenta qu'il serait convenable d'éloigner Anne pendant la durée du procès. Henri ne consentit qu'avec beaucoup de peine à une séparation. Il s'y résigna pourtant, en se consolant par la pensée que ce serait la dernière; que le consistoire allait lui rendre sa liberté; que Campeggio se laisserait séduire, et que le procès marcherait rapidement. Anne retourna donc à Hever pour quelques semaines.

Le délégué fut loin de montrer l'empressement que désirait le roi; mais il se piqua de politesse et de savoir-vivre. Il se mit d'abord au lit, se soigna comme il faut de la fatigue, envoya tous

les matins complimenter le prince et Wolsey. Il prodigua aux visiteurs les protocoles et les lieux communs, en affectant de geindre, de parler de ses douleurs et du chagrin qu'il aurait de ne pouvoir se lever de son fauteuil, si le roi lui faisait l'honneur de le venir voir. Tous les médecins et pharmaciens de la maison royale furent envoyés pour remettre sur pieds le bon prélat, mais il ne voulut pas même ôter les emplâtres énormes roulés autour de ses jambes, ce qui inspira des doutes à la cour.

Enfin le commissaire de Sa Sainteté fixa le 22 octobre pour l'ouverture des séances consistoriales. Henri, rafraîchi par le zéphir de l'espérance, s'efforçait en vain de paraître confus et affligé de sa position : sa physionomie trahissait le bien-être de son âme radieuse ; et cependant cette première séance étant publique, il lui fallait dissimuler sa joie aux regards curieux du peuple.

La harangue en latin de Campeggio parut interminable. Il s'étendit longuement sur le sac de Rome, sur le courage, les dangers, la captivité du pape, et sur la mort du connétable de Bourbon. Déjà le soleil était couché ; la salle devenait obscure ; l'ennui gagnait l'assemblée, le roi s'agitait sur son trône, et le prolix envoyé parlait encore en phrases arrondies. Il parlait de tout au monde, excepté du sujet qui l'amenait au-delà des mers.

C'est en achevant son discours seulement que Campeggio dit quelques mots relatifs aux scrupules du roi, et promit à ce prince que le pape

ferait pour le contenter plus qu'un bon fils n'est en droit d'attendre d'un père indulgent.

A la seconde séance, le délégué occupa le premier rang. Henri et Catherine prirent place sur le banc des plaideurs. Lorsque l'huissier *apparitor* appela le roi, il s'avança et dit : me voici ; mais quand on nomma Catherine, la reine traversa la salle, et se précipita aux genoux de son époux, en troublant ainsi le cérémonial réglé d'avance. Elle prononça un discours long et touchant. Elle se plaignit avec modération de son isolement au milieu d'une cour étrangère où elle ne pouvait avoir ni un conseil impartial, ni un défenseur de bonne foi. Elle rappela au roi les preuves nombreuses qu'il avait reçues de son amour et de sa fidélité ; la tranquillité, la bonne intelligence où ils avaient vécu pendant vingt ans. Elle parla du feu roi Henri VII, et des soins que ce grand monarque s'était donnés pour accomplir leur union. Elle défia ses ennemis, en termes mesurés, de rien trouver qui pût ternir son honneur ou jeter le moindre doute sur sa conduite, et termina en disant qu'elle protestait contre l'arrêt de la cour, quel qu'il fût.

Au lieu de retourner à sa place, comme on s'y attendait, la reine sortit suivie de ses femmes, malgré les représentations et les appels des huissiers, et jamais elle ne reparut devant aucun tribunal.

Le cardinal consentit à continuer le procès, malgré l'absence de l'une des parties. Il examina les travaux des docteurs, mais en élevant mille

difficultés, en ne donnant jamais que des paroles générales dont on ne pouvait rien conclure, de sorte qu'un homme plus calme que Henri VIII aurait perdu patience. Ces procédés ecclésiastiques ne pouvaient mener Campeggio bien loin avec un roi amoureux et dévoré de désirs.

Un soir, après des conférences fatigantes, Henri prit le cardinal par la manche de sa robe, et lui dit d'un ton ferme et pénétrant :

— Je pense, seigneur légat, que vous êtes porteur d'une bulle par laquelle Sa Sainteté prononce le divorce; que votre intention est de publier cette bulle, si vous jugez que le mariage doive être rompu?

— Ne craignez rien, puissant prince; j'ai reçu de notre père commun les instructions nécessaires. La sollicitude paternelle du représentant de saint Pierre m'accompagne au sein d'Albion.

— Je ne parle pas d'instructions. Cela ne me regarde pas : je répète que le divorce ne pouvant être prononcé que par une bulle de Sa Sainteté, j'espère que vous l'avez apportée.

Le verbeux Campeggio allait se lancer dans un nouveau circuit; mais le roi, décidé à ne pas suivre l'éminence italienne dans le jardin de son éloquence, demanda si on ne savait pas à Rome répondre oui ou non; il fixa sur le vieillard un regard dur.

— C'est que, poursuivit-il, le pape se serait joué de nous. Si vous n'étiez pas porteur de cette bulle, seigneur légat; votre présence ici, vos discours latins et vos travaux seraient une

dérision , et le représentant de Dieu lui-même , s'il prenait la peine de se railler du roi d'Albion , s'en repentirait, je vous assure. Vous aurez donc la bonté de me faire voir cette bulle avant d'aller plus loin.

Le roi tourna le dos et laissa le cardinal étourdi de cette brusquerie. On n'a jamais su si Campeggio avait apporté la bulle. Wolsey assura l'avoir vue ; mais comme Henri ne se fiait plus à son ministre , il soupçonna les deux prélats de s'entendre avec le pape et Charles V pour traîner le procès en longueur.

Le peuple n'avait pris encore que peu de souci des événements de cour ; son attention s'éveilla tout à coup. Des groupes se formèrent dans les carrefours et on y discuta le divorce avec chaleur. Des cris menaçants et injurieux assaillirent les cardinaux et les membres du consistoire. Les sympathies étaient généralement en faveur de Catherine. On ne connaissait Anne Boleyn que de nom , et le peuple qui déteste toujours les ministres , tourna sa haine contre celle dont Wolsey paraissait servir la cause ; des mécontents et des vagabonds se rassemblèrent dans les campagnes , ce qui remplit de crainte la capitale et le consistoire. Ces témoignages des sentiments populaires auraient pu donner à réfléchir à un prince autre que Henri ; mais il ne daigna s'irriter de ces démonstrations hostiles que le temps nécessaire pour prendre les mesures les plus terribles contre leurs auteurs. Des troupes , répandues dans la campagne , eurent ordre d'extermi-

ner partout les rebelles ; de sorte qu'en peu de jours les mécontents , décimés et poursuivis avec fureur , se dispersèrent dégoûtés pour longtemps des insurrections.

Un fléau bizarre, qui vint affliger l'Angleterre, fut regardé par les esprits superstitieux d'alors comme une preuve du courroux du ciel. La suette, maladie peu dangereuse pour les riches et les gens prudents , moissonna le menu peuple. On mourait presque subitement. Quarante mille habitants en furent attaqués dans Londres. Anne Boleyn elle-même tomba malade , et Wolsey crut un moment qu'il devrait au fléau la fin de ses inquiétudes. « Ce mal , écrivit Dubellay à M. de Montmorency, est le plus commode du monde pour mourir si on gagne le moindre froid pendant les vingt-quatre heures qu'il dure ; mais la transpiration passée , il n'y paraît plus. »

La cour presque entière fut alitée par la suette en quelques jours. Les médecins et les pharmaciens de la maison du roi furent tous frappés à la fois. Le piqueur, maître Suche , qui portait chaque matin la correspondance amoureuse à Hever, se trouva saisi de cette maladie étrange , à moitié du chemin , sur son cheval.

Il est à remarquer que les organisations les plus fortes sont , bien plus que les autres , soumises à l'influence et à la crainte du mal physique. On vit le roi , saisi d'une terreur profonde et presque de repentir, oublier sa passion pour ne songer qu'à fléchir la colère du Tout-Puissant. Il régla ses affaires, écrivit son testament, et mit

en ordre sa conscience un peu lourde sans doute, en ayant recours tous les jours à la confession et aux sacrements, comme si sa dernière heure allait sonner.

Le fléau passa sans frapper celui qui le redoutait si fort, et cependant Henri, poursuivi par l'image menaçante de la mort, n'osait même plus prononcer le nom d'Anne Boleyn. Les girouettes de la cour ne savaient plus à quel vent se tourner; mais le ministre habile avait trop souvent et trop loin plongé ses regards dans les replis du cœur de son prince pour se bercer d'espérances légères. La prudence ne lui permit pas de se déclarer contre une maîtresse qui pouvait reprendre son empire. En effet, l'amour se réveilla un beau jour plus vif que jamais. La question du divorce fut agitée de nouveau, et la solution pressée avec ardeur. Henri, fatigué de son rôle hypocrite et de ses faux scrupules, voulut rappeler sa bien-aimée près de lui, sans attendre la fin du procès.

Mademoiselle de Boleyn céda aux instances de son amant, et reparut à Londres peu de temps avant le jour où Campeggio devait prononcer l'arrêt; ce qui donne à penser combien l'impatience du roi était extrême. Wolsey, désespéré de ce rappel, se jeta aux pieds de son maître, et lui représenta que c'était compromettre le succès d'une affaire déjà si difficile. Il supplia vainement et alla jusqu'à pleurer.

— Hélas! s'écria-t-il en se relevant, je vois bien que le meilleur avis ne peut plus trouver de

faveur devant mon prince, par cela seul qu'il vient de moi.

— Non, répondit Henri, je ne méprise point tes avis. Un roi fait bien d'avoir des conseillers et de les écouter ; mais si ces conseillers ne réussissent pas à le convaincre, il ne doit point s'arrêter à leur opinion ; sans cela, il n'aurait que le titre de roi et non le pouvoir.

La veille de la dernière séance, les légats se rendirent à Greenwich pour engager la reine à reparaitre au consistoire. La harangue insinuante et respectueuse que prononça Wolsey obtint à peine un moment d'attention de Catherine, occupée à filer avec ses filles.

— Mylord, répondit-elle en montrant l'écheveau de fil passé à son cou, vous le voyez, vous parlez à de pauvres femmes qui ne savent manier que l'aiguille ou le fuseau ; votre langue déliée nous tend des pièges que nous sommes incapables de prévoir. Vous parlez habilement sur des matières que nous ne connaissons pas. Je vous déclare que mes oreilles sont fermées à vos discours, et que je ne paraîtrai plus dans vos assemblées. Mon père et celui de mon époux étaient deux princes sages : ils ont dû bien faire en nous mariant. Dites au roi, mon bon maître, qu'il doit craindre de donner par ce procès un mauvais exemple aux enfants qui lui succéderont.

Les explosions colériques du roi, ou ses caresses, n'eurent qu'une vaine influence sur le vieux légat, qui répondait aux menaces par une politesse exagérée dont Henri était déconcerté. Il

acceptait les présents et se confondait en expressions de gratitude ; mais il n'allait pas plus vite et ne laissait jamais pressentir quelle serait sa décision. L'art méridional d'éluder les questions ajoutait à l'impatience de Henri.

Le soleil qui devait éclairer la dernière séance du consistoire se leva enfin. Le roi n'en dormit point trois nuits à l'avance. Caché dans une tribune fermée, avec Dubellay, qu'il avait pris en amitié, Henri n'essayait plus de dissimuler son anxiété. La sueur ruisselait sur son front ; ses larges poumons ne trouvaient plus assez d'air, et tout son corps tremblant cherchait vainement une posture commode. Il changea de couleur à chaque phrase que prononça le légat, parce que Campeggio s'étendit, dans un résumé diffus, sur les raisons qui motivaient le divorce et sur celles qui s'y opposaient. Après de cruelles angoisses, l'exorde et les quatre points du discours étant achevés, le prince, prêt à défaillir, s'appuya sur l'épaule de l'évêque de Bayonne pour écouter la conclusion. L'assemblée redoubla aussi d'attention. Les couds se tendirent et les respirations s'arrêtèrent ; mais bientôt tous les visages exprimèrent le dépit et le mécontentement.

— Enfin, disait le prélat d'un ton mielleux, je sens combien l'importance de cette grave question est au-dessus de mes faibles lumières. La haute sagesse de notre père Clément VII, le vicaire de notre Seigneur, peut seule en donner la solution, à l'aide des inspirations du Saint-Esprit ; c'est pourquoi mon devoir et la conscience

de mon incapacité m'obligeant à regret d'évoquer la cause à Rome par devant celui qui occupe le siège de Saint-Pierre.

A ces mots, on entendit, derrière les rideaux de la tribune, une effroyable imprécation prononcée par une voix bien connue de l'assemblée; mais l'éloquence du délégué continua de couler en flots limpides, et Campeggio serait arrivé paisiblement au bout de son discours, si le duc de Suffolk, plus hardi que les autres lords, ne s'était levé en criant de toutes ses forces :

— Je savais bien que cet Italien se jouait de nous. Jamais cardinal n'a fait en Angleterre que du mal ou des sottises.

Wolsey prit la parole et reprocha au beau-frère du roi l'inconvenance de cette apostrophe. Il lui rappela avec dignité d'anciens services auxquels le duc avait dû sa fortune et qui remplirent l'interrupteur de confusion; mais le tumulte se mit dans l'assemblée qui finit par se disperser à grand bruit.

Le roi rentra chez lui, écumant de rage.

— Si j'avais tenu une arquebuse, disait-il en balbutiant, j'aurais abattu ce prêtre, comme un sanglier.

Ce fut surtout en revoyant sa maîtresse que Henri éclata comme un volcan furieux : des menaces incohérentes sortaient de sa bouche. Il parlait de tuer les cardinaux, les conseillers, le pape lui-même. Anne oublia le coup porté à sa fortune, pour ne songer qu'à donner au prince les consolations nécessaires. Henri après avoir

exhalé un torrent de malédictions, se sentit plus calme. Les paroles affectueuses de miss Boleyn imprimèrent un autre cours aux mouvements de son âme. Au bout d'une heure au plus, il était assis à terre, la tête appuyée sur les genoux de sa bien-aimée, écoutant un langage plein de douceur et de résignation; de temps à autre il grinçait encore des dents ou laissait tomber de ses yeux une grosse larme; mais ces derniers symptômes s'éteignirent insensiblement.

Le soir, lorsque Campeggio et Wolsey se présentèrent chez le roi, les deux cardinaux entendirent par la porte entr'ouverte la voix de Sa Grâce qui répondait au gentilhomme de service :

— Dites à ces parleurs que j'ai assez de leurs bavardages; qu'ils me laissent souper avec ma maîtresse. Je saurai maintenant régler mes affaires moi-même, et j'ajouterai plus d'une ride aux vieilles faces du Vatican.

L'aménité du légat ne put tenir contre cette sortie.

— Vous le voyez, disait le ministre, notre prince semble disposé à prendre un parti extrême. Ne négligez rien pour faire comprendre au pape combien Rome est intéressée à nous satisfaire.

— Et que pourrait votre roi contre celui qui tient les clefs du paradis?

— Ce qu'il pourrait, seigneur légat? vous le demandez!

Wolsey parla bas à l'oreille de Campeggio qui se signa d'un air épouvanté.

— Jésus ! croyez-vous qu'il l'oserait?

— *Non dubitate*, répondit Wolsey.

Le légat, pressé de quitter un royaume où il ne se croyait plus en sûreté, demanda son audience de congé. Le roi fut assez maître de lui-même pour ne pas témoigner trop de mauvaise humeur pendant le dîner d'adieu. Seulement comme un échanton renversa un flacon de vin sur l'épaule du prélat en lui offrant à boire, et qu'on vit le prince pousser des éclats de rire immodérés, on pensa que cet accident était une grossière plaisanterie ordonnée d'avance. Campeggio, trop fin pour laisser voir son ressentiment, fit présent au valet maladroit de son surplis de dentelles. Le lendemain il sortit de Londres et s'en retourna plus rapidement qu'il n'était venu.

Wolsey, suivi de son cortège ordinaire de seigneurs et d'évêques, était loin de s'attendre à l'accueil qu'il reçut du roi.

— Que viens-tu faire ? lui cria Henri du plus loin qu'il le vit. Tu ne sais que donner de fausses espérances avec une langue dorée. Qu'ai-je besoin de tes subtilités ? vois où elles m'ont conduit. Non, je ne veux plus de toi, inventeur de subterfuges. Je ne veux plus entendre vos hyperboles d'église ; il me faut des hommes qui parlent clair, qui me disent en bonne prose anglaise : je prendrai telle mesure ; ce que vous désirez sera fait. Va au diable, toi qui ne parles jamais ainsi !

— Et que veut donc entreprendre Votre Grâce ?

Quelles sont ces mesures énergiques dont elle a eu l'heureuse idée ?

— Ce que je ferai?... Je ferai d'abord voler toutes vos têtes comme des sauterelles...

— Cela ne suffirait pas à réparer le mal. Il faut trouver mieux encore, Sire.

Henri parla de projets inspirés par la rage, et dont l'absurdité arrachait au ministre des sourires involontaires. Wolsey s'introduisit doucement dans le cabinet de travail, où il resta longtemps ; son esprit fertile en expédients émerveillait toujours l'esprit peu inventif de Henri. Cependant, à partir de ce jour, les boutades de mauvaise humeur se multiplièrent davantage et prirent un caractère d'aigreur approchant de la haine. Le roi devenait mélancolique. En le voyant parler seul et gesticuler, les courtisans échangeaient entre eux des regards inquiets. Un soir, Wolsey rentra chez lui pensif et agité au sortir d'une audience où le prince avait montré une dureté extrême. Anne Boleyn était trop sincère pour cacher au ministre son aversion, et Wolsey trop habile pour ne pas comprendre d'où venait le danger.

— Je suis perdu, pensait-il, si le roi ne subjugué pas sa belle... Une fillette m'enlèvera ma puissance ! Deux lèvres de rose, par un gazouillement gracieux, changeront en haine une amitié de vingt ans ! Oh ! qu'elle y prenne garde, la mignonne ; nous la briserons comme verre. Mais de quelle misère vais-je m'embarrasser ? L'amour du roi convient à mes projets. Je veux le divorce.

Il serait dommage de retirer l'aiguillon enfoncé dans le flanc du taureau. Qu'il dépense ses forces à poursuivre cette folle génisse à travers les prés. Je saurai bien lui livrer la proie quand l'instant sera venu.

Wolsey se rappelant qu'Anne avait déjà montré plus de fermeté qu'il n'en attendait, son visage se rembrunit singulièrement. Son imagination lui représenta Henri posant la couronne sur la tête de sa maîtresse, puis sacrifiant à cette reine d'un jour le plus ancien de ses confidents.

— Cela ne sera pas, s'écria le cardinal. Je tiens encore dans mes mains le fil au bout duquel est suspendue la couronne. Plutôt que de la laisser tomber si bas, je jetterai dans le cœur du roi tous les serpents des Gorgones.

Puis le souvenir de ses anciennes bonnes fortunes et de ses prouesses en matière de séduction passant dans l'esprit de Wolsey, il se mit à sourire de ses frayeurs. Sa conscience lui disait qu'en montrant plus de souci pour la gloire d'un prince que ce prince lui-même, un ministre ne devait pas échouer. Les difficultés le piquaient au jeu et enflammaient davantage son imagination. Il écrivit une lettre secrète à François I^{er}, pour lui donner de nouveau l'assurance que son maître épouserait la princesse René. — Oui, s'écria-t-il, quand la lettre fut partie, puisque Anne Boleyn se place devant moi, elle sentira sur sa tête la main de bronze d'Euryale, et celles qui la verront pétrifiée sur le bord de la route, apprendront ce qu'il en coûte de se jouer à Wolsey.

Le ministre se mit au lit plus calme ; mais des songes menaçants vinrent le harceler pendant son sommeil. Il se voyait implorant la pitié d'une reine qui lui jetait des regards de mépris, et lui donnait l'ordre de s'éloigner par des gestes pleins d'arrogance. Il se relevait désespéré, se tordait les bras dans la solitude. Une voix criait à ses oreilles :

— Wolsey, Wolsey ! tu as fait un beau chemin. Le fils d'un boucher d'Ipswich est devenu l'intime d'un monarque. N'est-ce pas assez et ne peut-il mourir après une si glorieuse destinée ? Tu as traité d'égal à égal avec les plus grands princes ; tu ne marches que suivi d'une cour plus brillante que celle du roi, de nobles briguant l'honneur de porter ta livrée, de mulets couverts de velours ; mais tu redeviendras pauvre et tu mourras dans le malheur. Tu as gouverné un royaume, signé des traités et déclaré la guerre ; tu as été l'âme des affaires, l'arbitre des nations, le protecteur des lettres et l'un des concurrents à la tiare ; mais tu échoueras devant une jeune fille aussi fière que toi, qui te renversera d'un souffle, en fredonnant une chanson. Toi qui as donné à ton maître un palais, tu ne sauras où chercher un abri pour reposer ta tête. Wolsey, Wolsey ! prends garde à toi : ta puissance n'est rien près de celle d'un enfant étourdi.

— Quoi ! pensa Wolsey en s'habillant, je travaillerais donc à ma propre ruine dans tout ceci ? Allons, c'est trop longtemps hésiter. Que mes pensées s'appliquent à cette seule tâche : la chute

d'Anne Boleyn. Que les furies jettent leurs venins sur ma langue, et que l'oreille du roi en soit empoisonnée. Plutôt un crime que la disgrâce, plutôt le rapt et le viol ! Huit jours doivent suffire pour accomplir la perte de l'ennemi. Plus de ménagements. Marchons, et que l'enfer se lève pour me servir d'escorte. Je veux brûler mes vaisseaux.

Puis en songeant à l'impétuosité de Henri, au parti qu'on pouvait tirer de ce tempérament de feu, à la force de ses désirs, à ses grossières passions, le ministre fit un sourire diabolique et demanda sa mule pour aller au lever du roi.

Tandis que Sa Grâce, le redouté Henri VIII, mettait en ordre ses papiers, Brian se promenait par la chambre en regardant les tableaux. Il chantait un air à la mode, sur lequel il improvisait des paroles qui s'adressaient évidemment au prince :

Si j'étais roi d'Angleterre,
Je saurais bien comment faire
Pour arriver à mes fins...

— Ne vas-tu pas te mêler de politique ? dit le roi en riant.

Brian continua sa chanson :

Pour arriver à mes fins
Malgré les prélats romains.

— Brian, mon ami ! tu es à jeun et tu t'avises de rimer ! Tout est donc bouleversé dans la nature ?

— Le grand roi fait une faute ,
En laissant partir son hôte.

— Que viens-tu me chanter, à présent que cela est fini? Comment aurais-tu agi à ma place? Voyons, parle; et si tu dis une sottise, je te coupe moi-même les oreilles.

Brian fit trêve aux chansons.

— Je veux renoncer pour jamais au vin, s'écria-t-il, si mon avis n'est pas le bon : Il fallait menacer ce vieux prêtre de le faire écorcher vif, vous auriez vu alors s'il aurait osé présenter sa face blême à l'audience pour déclarer que, depuis six mois, il se moquait des gens avec ses phrases. Au lieu de cela, vous l'accablez de présents ! Savez-vous maintenant pourquoi votre énergie vous abandonne? c'est parce que vous ne buvez que de l'eau. Dans le bon temps, nous aurions arrangé, le verre en main, quelque mystification pour faire grelotter de peur ce vieux goutteux pendant son séjour dans la blanche Albion, comme il disait d'un ton de béatitude, et il n'aurait jamais repassé les mers sans nous avoir satisfaits.

— Ma foi, Brian, je crois que tu as raison; mais Wolsey a conduit cette affaire.

— Votre Wolsey vous joue par dessous la jambe.

En continuant la visite de ses papiers, le roi rencontra la dernière lettre qu'il avait reçue d'Anne Boleyn.

— Quelle grâce et quel esprit ! disait-il tout

bas. Cette femme mérite mieux que la couronne d'Angleterre. Écoute, Brian, je vais te lire quelques passages de cette lettre. Non, de la précédente plutôt, car je me rappelle qu'elle était plus charmante encore. Eh bien ! où donc est-elle ? je l'avais mise dans ce tiroir. On me l'a volée !

— Nous y voilà, s'écria Brian : c'est Wolsey qui l'a prise.

— Eh pourquoi ?

— Est-ce que je sais, moi ? pour vous trahir. L'huissier annonça le cardinal d'Yorck.

— Silence, Brian ! dit le roi.

Wolsey promena autour de lui des regards soupçonneux.

— Vous venez de bon matin, Wolsey, poursuivit Henri. M'apportez-vous à signer mon discours latin pour le grand-maître de France ?

— Je voudrais causer avec Votre Grâce d'un projet que je crois excellent.

— Pourquoi ce discours au grand-maître n'est-il pas écrit ? A quoi donc passez-vous le temps ?

— Il est resté sur ma table.

— Il me le faut. Brian, cours à Yorck-House, et demande-le au secrétaire de Mylord.

— Cromwell ne le remettrait pas, Sire ; je vais aller moi-même le chercher.

— Crois-tu que je sois toujours à tes ordres comme un valet ? Quel homme es-tu donc pour ne rien vouloir faire de ce qu'on te dit ? Donne à Brian un billet pour ton secrétaire, et parle-moi de tes projets.

— Il y a une anguille sous cette roche, pensa

le ministre en écrivant ; mais Thomas Cromwell est un garçon discret.

En relevant la tête, Wolsey remarqua des signes du roi adressés au confident. Il ajouta ces trois mots au bas du billet : *prudence et attention*.

— Comment Votre Grâce a-t-elle passé la nuit, demanda le cardinal, lorsque Brian fut sorti ?

— Fort mal. L'échec que nous avons reçu me met au désespoir.

— Il ne reste plus à Votre Grâce qu'un parti, c'est de consulter toutes les universités de l'Europe. L'argent nous procurera des avis favorables, et un concile rompra votre mariage.

— Voilà au moins un plan bien conçu ; mais l'exécution en sera si longue que je mourrai sans en voir la fin. Je me décourage, Wolsey ; l'amour me tue lentement. Cette jeune fille m'assassine, et je ne puis m'empêcher de l'adorer. Toi qui sais parer à tout, pourquoi n'as-tu pas encore imaginé les moyens de me sauver la vie ?

— Votre Grâce veut le mariage.

— Ah ! maintenant que cette voie m'est presque fermée, trouves-en donc une autre et je remets mon sceptre dans tes mains pour goûter plus vivement mon bonheur.

— Puis-je parler sans détours à Votre Grâce ?

— Parle, Wolsey.

— Eh bien ! franchement, je crains que vous n'ayez pris dès l'origine une mauvaise route. Le désir de la couronne a inspiré à la jeune dame un courage invincible. Certaine, comme elle l'est,

que vous l'aimez éperdument , elle lâche la bride à son ambition. Dans la droiture de votre excellent cœur, vous avez cru que le moyen de gagner sa tendresse était de lui prouver la grandeur de votre amour. Mais vous étiez un roi ; elle s'est dit aussitôt : Je deviendrai une reine, et l'amant dévoué n'a plus été à ses yeux que l'instrument de son élévation.

— Wolsey ! ce sont là de vilaines pensées.

— Elle les a , n'en doutez pas. Eh quoi ! n'est-elle pas femme ? Les femmes sont toutes les mêmes : souples comme le jonc. La plus vertueuse porte dans son cœur un arsenal de ruses. C'est un être charmant et plein de grâces jusque dans le mal qu'il nous fait , intéressant par sa perfidie même , mais auquel l'homme prudent ne doit point se livrer sans réserve. Celle-ci vous aime peut-être , je veux le croire ; mais toutes vos pensées sont les siennes , tandis qu'elle en cache d'autres au fond de son cœur , qui n'appartiennent qu'à elle. User de sa puissance est un plaisir qui berce agréablement l'ennui de l'attente dont vous seul restez dévoré. Elle vous regarde vous débattre à terre dans ses filets, et se dit tout bas : Le voilà donc pris , cet être supérieur , le voilà plus vacillant et plus faible que moi !

— O Wolsey ! je suis honteux de ma faiblesse ; mais par moments je sens plus de colère que d'amour.

— Vous êtes un roi , et vous ne voudriez pas qu'elle eût dressé là-dessus des plans et des calculs ! allons donc ! elle est femme , vous dis-je.

A toute heure elle roule dans sa tête cette pensée : je te ferai si longtemps et si cruellement souffrir , que tu mettras ta couronne sur mon front ou bien tu mourras.

— Cela est vrai. Je sens que j'en mourrai.

— Et lorsqu'elle vous accorde, de guerre lasse, une misérable caresse, c'est comme ces soins que donne le médecin aux torturés qui commencent à défaillir.

— Cela est indigne , Wolsey ! je la punirai quelque jour pour m'avoir ainsi martyrisé.

— Eh ! Sire ! pouvez-vous la punir de ce qu'elle agit comme la nature le commande à son sexe ?

— Je ne sais plus que penser, Dieu me damne ! Wolsey , menaçons-la d'un procès , puisqu'elle attende ainsi aux jours de son roi par des ruses diaboliques.

Le ministre ne put s'empêcher de sourire.

— Voudriez-vous que son amour se changeât en mépris ?

— Que me conseilles-tu donc , et pourquoi mettre ainsi tes ongles dans mes blessures , si tu n'as pas le remède ?

— Je l'ai , mais avant tout, désirez-vous la subjuguier , et devenir l'amant plutôt que le mari ?

— Oh ! je le désire avec rage.

— N'aurez-vous pas des regrets d'en avoir fait une concubine et non une épouse ?

— Des regrets ! par le ciel ! je jouerais ma vie aux dés contre la certitude de la victoire.

— Voulez-vous essayer , pendant huit jours , de vous en rapporter à mes conseils ?

— Je le veux.

— Écoutez-moi donc : avant tout il est nécessaire de nous assurer si réellement elle vous aime ; pour cela il faut rester trois jours entiers sans aller la voir.

— Jamais je ne pourrai.

— Il le faut absolument. Vous feindrez de renoncer à tous vos projets, de vouloir étouffer votre amour. Pendant ces trois jours vous serez enfermé, invisible pour la cour entière ; vous serez malade. Le chevalier Wiatt, qui a de l'esprit, passera le temps près d'elle à l'observer ; il vous rapportera ses moindres paroles. Nous les pèserons avec soin et nous saurons la vérité. — Tu m'épouvantes, Wolsey. Si elle ne m'aime pas ?

— Si elle ne vous aime pas, c'est la plus fausse et la plus détestable des créatures. Ne vous a-t-elle pas assuré mille fois de sa tendresse ? Avez-vous encore quelque pitié pour cet amas abominable d'ambition et de perfidie ? Si elle ne vous aime pas, je demande vengeance. Qu'elle soit enlevée de son palais, qu'elle soit traînée jusqu'ici et jetée dans votre lit ; que son déshonneur vous paie de trois ans de souffrances ; car le roi d'Angleterre ne doit pas se consumer vainement pour une fille qui a juré sa mort.

— Tu as raison, je la violerai. Mais si elle m'aime ?

— Alors, fiez-vous à moi ; vous la posséderez avant huit jours, pourvu que vous teniez votre promesse de suivre scrupuleusement mes conseils.

— Je les suivrai, dussé-je souffrir mille morts. Mais si nous échouons ; si tu te trompes ; si sa vertu résiste à nos efforts ?

— Qu'elle soit reine d'Angleterre ; que nous tombions tous à ses pieds ; que l'Europe soit incendiée, s'il le faut, car alors vous aurez trouvé une perle comme on n'en reverra jamais, un soleil parmi les étoiles, une créature digne, comme Marie, de porter dans ses flancs le germe de Dieu.

— C'est toi, Wolsey ! qui es un homme au-dessus des autres mortels : Va, tu ne me quitteras jamais, et tes avis seront sacrés pour moi.

Dans ce moment la cour se présenta aux portes de la chambre du roi ; mais on envoya dire à la foule respectueuse des lords que sa Grâce était malade et hors d'état de recevoir tant de monde. Wiatt et Brian furent seuls exceptés.

Wolsey s'en retournait à Yorck-House la tête penchée :

— Une guerre si terrible contre un si faible ennemi, pensait-il. La fougue de Tudor dirigée par mes mains prudentes, ses passions déchaînées à point, comme une artillerie formidable ; la vase de l'Achéron dans mes creusets, et mon œuvre manquerait ! Ah ! petite miss Anne, si tu fais cela, je te cède jusqu'à mon chapeau de cardinal.

Brian revint portant le discours remis par le secrétaire.

— Je n'ai pas aperçu la moindre lettre d'Anne Boleyn sur la table du ministre, dit-il au roi. D'ailleurs il y avait une foule de paperasses, et

ce rusé matois de Cromwell marchait comme une écrevisse , de peur de me perdre de vue un instant. Cependant il m'a tant adressé de révérences que j'ai pu saisir au hasard un chiffon de papier. Le drôle m'a peut-être entendu le mettre en poche, car il a froncé ses sourcils ébouriffés ; mais je lui ai ri au nez bien à propos pour le rassurer. Voyez ce que dit ce papier et s'il est bon à quelque chose.

Le roi , rêvant aux paroles du cardinal , lut avec distraction :

« Sa Sainteté comprendra que le trait a frappé trop avant pour que cette plaie puisse guérir à moins d'un miracle. Je mets sous ses yeux paternels ce cœur tout entier ; elle y portera les mains et jugera. Qu'elle songe surtout au naturel de l'homme. »

— C'est de la main de Wolsey, dit le roi ; mais que signifient cette plaie et ce cœur ?

— Il s'agit de quelque'affaire de prêtrise. Ces gens-là causent entre eux du sacré cœur de Jésus et des cinq plaies comme d'une nouveauté.

— Non , non , c'est plutôt de moi , qu'il parle.

— Vous croyez ? Nous le tenons alors , le traître !

— Silence , Brian ! Wolsey est la plus forte tête du royaume. C'est un génie profond. Il sait ce qu'il doit faire. Son zèle m'est connu. Je m'en rapporte à ses lumières. Que ses ennemis , s'il en a , prennent garde à leur cou.

En parcourant le discours remis par Cromwell, Henri trouva une feuille volante glissée par ha-

sard au milieu du cahier volumineux. Elle portait ce titre :

« État des biens de très-puissant seigneur Wolsey, cardinal d'Yorck, chancelier d'Angleterre, etc. »

Le roi lut avidement cette pièce importante. Dès la première ligne, il lui échappa une exclamation de surprise. L'étonnement alla croissant et se changea bientôt en colère. La fortune amassée par le ministre était si énorme, que les dilapidations les plus audacieuses paraissaient démontrées jusqu'à l'évidence. Les revenus dépassaient ceux du trésor. L'argenterie seule s'élevait à une valeur prodigieuse. Le chiffre des sommes en numéraire provoqua dans les muscles faciaux du prince une grimace semblable à un sourire d'avarice; expression que Henri prenait souvent et qu'il tenait de son père. Ce sourire devint plus marqué au relevé approximatif des bijoux et pierres précieuses; et enfin, à l'addition totale de cette fortune insolente, quelque chose de féroce était venu se mêler dans la physionomie royale avec l'espérance cupide.

— Cela est monstrueux! s'écria Henri. Le misérable puise à pleines mains dans le trésor de l'État. Jamais Juif n'a mis ses services au prix d'une telle usure. L'Angleterre est une proie que ce vautour étrangle entre ses serres. Wolsey, Wolsey! que tes conseils ne me trompent pas, ou tu n'en seras pas quitte pour rendre gorge!

Afin de justifier plus sûrement la spoliation qu'il méditait, Henri exagérait encore son in-

dignation. Cependant la pièce qui devait accabler le ministre fut cachée soigneusement et la discrétion la plus sévère ordonnée à Brian.

La nouvelle de l'indisposition du roi était arrivée au palais habité par la favorite. Une lettre de miss Boleyn fut apportée. Henri, le cœur dilaté par la joie et l'espoir, lisait avec recueillement, tandis que Brian regardait par la fenêtre. Tout à coup le prince donne dans sa table un coup de poing violent.

— Brian ! viens ici, s'écria-t-il. Que signifie cela ? — On a dérobé à miss Anne toutes les lettres que je lui avais écrites. Nous sommes donc entourés d'espions et de voleurs ? je les ferai tuer jusqu'au dernier, ces courtisans vendus à mes ennemis. Oh ! par mon père, le grand Richmond ! à mort ! tous à mort, s'ils ne rapportent pas à l'instant cette correspondance ! — Ce doit être un teur de Walsey, hazarda Brian.

— Peut-être. Oui ! c'est cela. Cette note adressée au pape ! ces mots : « Je mets ce cœur sous vos yeux ! » Ce sont mes lettres. Il les a envoyées à Clément VII. Brian ! à cheval, à cheval ! Campeggio doit être à peine à Douvres. Prends vingt archers de ma garde. Pars ! Attends ! Il te faut des pouvoirs. Les voilà. Le temps seulement de signer. Cours ; vole !

— Je suis parti, Sire. Un moment, pourtant. Que ferai-je du vieux, si je l'attrape ? L'étranglerai-je ?

— Tu fouilleras dans ses coffres, et si tu vois mes lettres, tu lui tordras le cou.

— A la bonne heure. Voilà du moins une mission raisonnable et comme je les aime. Mais si les lettres n'y sont pas ?

— O Démon ! Rage ! Tempête ! Il faut que tu les trouves ; marche donc !

— Si le vieux est parti ?

— Au diable ! poursuis-le en mer, à outrance ! Qu'on le noie ! qu'on le noie !

— C'est entendu ; s'il n'a pas les lettres, vous m'autorisez à le dévaliser, car le chien emporte de riches présents.

— Oui. Mets-le tout nu. Mais pour Dieu ! marche donc !

— Je pars. Ah ! de l'argent, s'il vous plaît.

— Prends ces deux bourses. Tiens, encore ceci.

— Vous devriez me donner ce poignard à manche d'or...

— Prends vite. T'en iras-tu, imbécile ?

— Je suis à Douvres.

Brian s'enfuit à toutes jambes.

Chapitre 9.

Le lecteur se rappelle sans doute dans quelle disposition d'esprit nous avons laissé Anne Boleyn.

La dernière lettre qu'elle avait écrite à miss

Savage est un document précieux, comme on n'en trouve pas tous les jours. Si le biographe rencontrait à chaque pas un escalier aussi large pour descendre dans le cœur de l'héroïne, sa tâche serait presque nulle. Il est nécessaire de nous occuper des variations opérées dans l'esprit de miss Boleyn, depuis son installation près du roi. Ce n'est qu'à force d'attention et de recherches que nous avons découvert les vestiges d'un sentier, et si les indices qui nous ont guidé se réduisent à peu de chose, nous pouvons du moins en garantir l'exactitude.

Miss Savage fit tout au monde pour revenir à Londres. Sa famille, retirée alors dans l'Ouest, consentit à l'envoyer près d'une favorite que la fortune paraissait conduire rapidement vers le trône; il est probable que la prudence et le sang-froid de la jeune confidente ont sauvé Anne des dangers où son propre cœur allait la plonger. Les premiers jours une fois passés sans accident, et l'œil du royal amant n'ayant rien soupçonné, l'ambition se réveilla peu à peu. L'impression, laissée par l'aventure du parc d'Hever s'effaçait sous l'aile du temps. Il était écrit que les sentiments les plus opposés se combattraient perpétuellement dans l'âme de cette jeune fille, et qu'une succession d'événements inattendus ne leur laisserait jamais le temps de se développer. La solennité du procès, l'arrivée du légat, l'activité que le roi montra dans la poursuite du divorce, rendirent à Anne le désir de posséder une couronne qui s'approchait à portée de ses mains;

les flatteries d'une cour assidue lui donnaient un avant-goût agréable des douceurs de la royauté. Elle aimait Percy plutôt que le roi, mais Percy avait contre lui l'absence qui rendait son image de plus en plus confuse dans cette imagination sans cesse occupée ; tandis que le roi usait largement des avantages de l'importunité, sa puissance, ses démonstrations généreuses et l'offre d'une main portant le sceptre, lui rendaient chaque jour quelques pieds du terrain que perdait le rival ignoré. La raison reprenait ses droits sur l'esprit troublé d'Anne et lui répétait qu'on ne peut rien attendre d'un amant marié. Par ses conseils, miss Savage acheva de rétablir les choses dans l'état où elle les avait laissées en quittant son amie.

La noblesse de caractère du chevalier Wiatt était trop connue pour que Wolsey osât instruire ce jeune homme des projets du roi. On lui dit seulement que Henri désirait s'assurer, par une maladie feinte, de l'amour de sa maîtresse. Un soir, Wiatt se présenta devant Anne Boleyn avec un air consterné.

— Qu'est-il arrivé au roi, demanda-t-elle avec effroi ?

— Sa vie est en danger.

— En danger, bonté du ciel ! et je ne puis le voir !

— Il me reste une triste confidence à vous faire.

— Laquelle ? parlez vite ; point de ménagements.

— C'est que vous êtes la cause involontaire de son mal. Le chagrin de ses mauvais succès et la violence d'un amour malheureux ont enflammé son sang et porté à sa santé une atteinte peut-être mortelle.

— Mortelle ! en est-ce donc à ce point ? Il faut que je lui parle. Wiatt, courez lui dire que je vous suis ; que je vole auprès de lui : mes soins le sauveront. Je veux qu'il me voie au moins partager sa douleur. Ma réputation ne sera-t-elle pas perdue de toutes façons s'il meurt ? Je n'ai plus de ménagements à garder avec le monde. Allez, suppliez le roi de me recevoir. Rien ne peut plus m'arrêter. O ciel ! faut-il que je sois cause de tant de malheurs !

Wiatt aurait peut-être cédé au désir de mettre fin aux tourments de miss Anne, s'il n'avait reçu du roi des instructions trop sévères pour risquer cette hardiesse. Les nouvelles envoyées promptement par Wolsey furent rassurantes, et miss Savage parvint à retenir son amie.

Henri, dans l'effusion de sa joie, donna un diamant à Wiatt en l'embrassant.

— Tu vois bien que je suis aimé, Wolsey, dit-il au ministre quand il fut seul avec lui.

— Tant mieux, Sire, tant mieux !

— Dis-moi donc comment je puis arriver à vaincre les scrupules de cette fille charmante ?

— Jusqu'à présent, Sire, elle n'a eu, pour vous tenir dans ses filets, d'autre peine que de montrer ses beaux yeux et de paraître au milieu des autres femmes comme une nymphe gracieuse.

Partout où il lui a plu de porter ses pas, elle vous a vu accourir et tomber à ses genoux. Tout marchait au gré de ses moindres désirs. Mais que votre ardeur paraisse diminuer, que votre amour semble rebuté par les obstacles, que les difficultés fassent oublier vos projets, nous la verrons alors dévorée d'une impatience plus grande que la vôtre. Nous la verrons menacée à la fois dans son orgueil et son ambition, tenter mille moyens d'enfoncer plus avant le fer prêt à sortir de votre blessure. Elle perdra tout à coup cette sûreté d'elle-même qui l'a soutenue jusqu'à cette heure. Elle sera dominée à son tour, obsédée nuit et jour par cette pensée accablante : abandon et mépris ! Après trois ans de gloire, aucune femme au monde ne peut consentir à retomber dans le néant. C'est en vain que son miroir lui montrera sa beauté aussi éclatante que jamais : plus de confiance possible dans ces charmes impuissants qui ont laissé fuir un amant qu'on croyait fixé pour la vie. Quelques heures seulement à cette cruelle situation, et le désespoir fondra sur cette proie, tandis que l'orgueil s'envolera par delà les nuages. Après avoir si longtemps joué avec votre repos, elle perdra le sien. L'amour est une guerre; on en prendrait souvent les effets pour ceux de la haine. La jeune fille sera livrée à discrétion. L'amant dictera les conditions de la paix, et dans le trouble du plaisir causé par son retour, on se laissera subjuguier entièrement.

—Wolsey, je reconnais tes subtilités habituelles que tu ériges en systèmes et que tu dé-

cores du nom de vérités générales. Laisse-les de côté. En quatre mots, comment dois-je agir ?

— Ce que je vous ai dit est la pensée, voici l'action : ce soir nous annoncerons que votre santé est rétablie. Demain vous enverrez des compliments et un présent à l'ambassadeur de Charles V, afin de donner à croire que vous renoncez au divorce ; après cela nous partons ensemble pour Windsor. De là vous écrivez à miss Anne une lettre où elle ne trouve plus cette passion aveugle qui lui cause tant de joie. Vous lui dites que vous voulez surmonter un mal qui vous tuerait, et que vous ne la verrez plus sans qu'elle vous ait rappelé à ses côtés par la promesse d'un amour plus tendre. — Et après cela ?

— Après ? Nous chasserons le cerf en attendant une réponse.

— Si elle ne vient pas ?

— Elle viendra.

— Si cette réponse est froide et dédaigneuse ? si c'est une rupture ?

— Elle ne sera ni froide ni dédaigneuse ; ou si elle l'est, nous chasserons quelques cerfs de plus, en nous gardant sur notre vie de laisser voir un signe de faiblesse.

— Wolsey ! où vas-tu me mener par ces voies tortueuses ?

— Votre Grâce n'a-t-elle pas suffisamment essayé de la grande route ? je n'aurai pas de peine à la conduire plus loin par mes sentiers.

— Tous les supplices de l'enfer vont me torturer à la fois.

— Huit jours de patience seulement, et songez au bonheur qui suivra.

— Tu es responsable, Wolsey ; tu es responsable.

— Je le suis ; mais Votre Grâce écoutera mes conseils.

— Je les écouterai.

— A l'œuvre donc.

Le lendemain, on apprit avec étonnement les avances du roi pour une réconciliation avec l'Empereur, et le brusque départ de Londres. La cour ne concevait pas que la première sortie de Henri ne fût pas une visite à sa maîtresse ; c'était assez pour donner carrière aux conjectures. Les empressés furent aussitôt moins nombreux aux portes de la favorite dont on remarqua l'air affligé. Anne était poursuivie en effet par des réflexions fâcheuses. Elle voyait avec peine les maux qu'elle causait, la maladie du roi, les chagrins de Catherine et les embarras de l'Angleterre ; mais elle sentait bien que le plus grand malheur qui pût l'accabler, c'était d'être délaissée après tant d'éclat. On comprendra facilement combien elle dut être surprise et effrayée, en recevant du roi la lettre suivante :

« Ma maîtresse bien-aimée ,

» Depuis trois ans je souffre plus qu'un homme
» ne peut supporter. Vous le savez, puisque ce
» sont vos yeux qui me font languir. Mes projets
» ont échoué ; vous avez été témoin de mes efforts

» pour arriver au but que nous désirions tous
» deux. Que me reste-t-il à présent? Faudra-t-il
» que je meure, dévoré par une passion sans es-
» poir? Vous n'avez pas eu un seul instant de
» pitié. Ne devrais-je pas briser ces liens avec les-
» quels vous m'étranglez lentement? C'est à votre
» tour à montrer un amour dont je n'ai reçu au-
» cune preuve. Je vous fuis. Je cherche au mi-
» lieu des forêts le repos que vous m'avez enlevé.
» S'il est vrai que la couronne ne soit pas seule-
» ment ce qui vous a plu en moi, vous me rap-
» pellerez à vos genoux; mais laissez-moi dans
» la solitude, si vous n'êtes pas résolue à me
» récompenser de mes tourments par quelques
» sacrifices. »

— Je suis perdue! s'écria Anne; il m'aban-
donne.

— Je crois plutôt, dit miss Savage, qu'il s'oc-
cupe sérieusement de livrer la guerre à ton hon-
neur.

— Mais que faire? Si je garde le silence, il ne
reviendra plus.

— Peut-être.

— Vois comme cette lettre est différente des
autres!

En effet, la signature elle-même était d'une
simplicité inquiétante. Ordinairement le roi ajou-
tait à son nom un dessin représentant un cœur
dans lequel brillaient les initiales A. B.; souvent
ce dessin était surmonté d'une devise française
posée en guirlande; mais cette fois le nom de
Henri se trouvait dépouillé de tout ornement.

— Si je le rappelle, il se croira autorisé à m'accabler de persécutions.

— Il ne faut ni garder le silence ni le rappeler précisément. Mais d'abord nous le laisserons sans réponse pendant deux jours, pour lui prouver que nous sommes mécontentes de lui.

Wolsey avait plus de peines que miss Savage dans son rôle de confident. Le prince était loin de montrer la docilité d'Anne : il poussait de gros soupirs et ne prenait aucun plaisir au noble exercice de la chasse. L'inquiétude rendait son humeur difficile. Par moments, il voulait courir aux pieds de sa maîtresse pour avouer ses ruses et sa mauvaise foi, et pour solliciter humblement le pardon. Il lui prenait de folles envies de tuer Wolsey de sa main, et de porter à Anne la tête qui avait inventé ces manœuvres. Le ministre devinait bien que le roi se vengerait sur lui de ses ennuis, si le résultat n'était pas heureux. Il voyait à travers le crâne du prince les résolutions les plus étranges aller et venir dans cette cervelle bouleversée. Après deux jours d'angoisses, les murmures de Henri devenaient violents, lorsqu'enfin la réponse parvint à Windsor. Les mains royales tremblèrent en brisant le cachet, et Wolsey s'enfonçant dans un fauteuil, prêta toute son attention.

— Pesons bien chaque mot, dit-il, car sans doute la belle a pris aussi ses plus justes balances.

« Mon gracieux souverain,

» Votre langage est dur et cruel. Quelle souf-

» france avez-vous donc éprouvée que je n'aie
» pas partagée? Lorsqu'une femme dit qu'elle
» aime, n'est-ce rien? Que peut-elle de plus, et
» quels gages de tendresse demandez-vous? J'ai
» essuyé vos larmes en plus d'une occasion; mais
» vous n'avez pas vu toutes celles que j'ai versées,
» et je sens amèrement que vous m'en coûterez
» d'autres encore. Que le ciel vous pardonne d'a-
» voir pensé que je prenais un affreux plaisir à
» voir votre douleur! C'est la dernière des injus-
» tices, et me le dire est la dernière des cruautés.
» Si vous pouvez briser les liens dont vous parlez
» pour des motifs aussi vagues, c'est qu'ils ne
» vous ont jamais fortement enchaîné. Faites-le;
» ce sera peut-être un bien. Votre royaume en
» sera plus tranquille; je me résignerai en pen-
» sant que mon malheur épargnera des soucis à
» bien des gens. J'apprends qu'il faut respecter
» le bonheur des autres, car on ne peut plus le
» leur rendre une fois qu'on l'a détruit. Vous
» dites qu'il dépend de ma volonté de vous ra-
» mener près de moi. Revenez, si je vous suis
» chère; mais je n'accepterai jamais aucune
» condition. Ah! Sire, pourquoi Votre Grâce ne
» m'a-t-elle pas laissée dans mon heureuse obscu-
» rité? Regrets inutiles! il est trop tard, hélas!
» Mais je saurai préférer le mépris même au dés-
» honneur. Adieu, Sire, je vous pardonne le tort
» irréparable que votre amour et votre abandon
» m'auront causé. »

— Par le ciel! Wolsey, tu m'as embourbé hon-
teusement. Sur ta vie! tu me tireras d'embarras.

— Ne craignez rien, Sire; je ne vois point de raison pour s'effrayer. Une femme ne se rend jamais à la première sommation. La belle se plaint de l'absence; elle demande votre retour; encore un pourparler, et tout ira bien. Je m'attendais à trouver à la citadelle plus de fierté.

— Mais ne vois-tu pas qu'elle parle de renoncer à moi? N'as-tu pas remarqué ces mots : Je me résignerai? Comment revenir maintenant au point où j'en étais? Tu ruines mes affaires de fond en comble! Que vais-je faire?

— Redoubler de fermeté, Sire. On a mis deux jours à écrire la réponse; nous en mettrons trois à la réplique. Il faut que celle-là soit décisive. Il était nécessaire d'aborder l'article des sacrifices, de familiariser la belle enfant avec cette pensée. Elle va rêver à cela bien à son aise dans l'isolement et l'ennui. Croyez qu'elle n'est pas moins agitée que Votre Grâce; pour l'adoucir, nous paraîtrons renoncer à demi aux conditions. Le plaisir de vous revoir et l'entraînement du moment feront le reste.

Wolsey assurait avec raison qu'Anne était agitée. Elle voyait, dans ses rêveries, le roi revenir à ses pieds et prodiguer des caresses qu'elle n'osait plus repousser. La pudeur alors se soulevait, mais la pudeur n'avait rien encore à souffrir, tandis que tout ce qui frappait les regards de la maîtresse délaissée disait à son orgueil : Tu es seule! où donc est ton amant? Voici l'abandon qui commence, et la couronne fuit à travers les champs.

Les beaux yeux de mademoiselle de Boleyn laissèrent échapper quelques larmes pendant les trois mortelles journées. Sa tête gracieuse, penchée vers le sol, offrait une image charmante de la mélancolie. Miss Savage elle-même perdait son assurance : elle hasardait déjà les mots terribles de nécessité cruelle et de soumission à l'arrêt du destin. Cependant le courrier du roi arriva enfin. Anne, trop émue pour ouvrir la lettre, la remit à sa confidente, qui en fit la lecture d'une voix tremblante.

« Oui, je vous aime encore, je vous aime plus
» que jamais, je le sens avec rage, et je ne puis
» m'en défendre; un éclair de raison m'a em-
» porté loin de vous, les cris de ma fierté ne
» sont pas moins impérieux; mais l'amour de-
» meure, malgré tout, le plus fort. Trois ans de
» rigueurs m'ont appris que sans ma couronne
» je ne puis m'attendre qu'à vos dédains, et je
» vous aime encore! j'aurais donné tous les
» royaumes du monde. Insensé que je fus d'im-
» poser des conditions à mon retour! Ah! je le
» sens, c'est la raison que je dois écouter;
» l'amour me mènerait à une mort certaine, mes
» efforts pour vous satisfaire ne sont rien; de
» quel droit demanderais-je le prix de tant de
» tourments? Non, je ne suis plus digne de votre
» tendresse; je ne veux plus vous revoir, à quoi
» bon me rappeler? Que ferai-je à vos pieds? Je
» m'enivrerai des dernières gouttes du poison
» qui me tue. La guérison sera désormais im-

» possible ; laissez-moi au moins lutter contre la
» mort. Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour
» résister au désir de courir près de vous ! en-
» core un mot et ce désir m'emporterait à Londres ;
» mais, par pitié, ne le prononcez pas si votre
» cœur ne vous reproche pas mes souffrances.
» Ah ! il n'y a en vous aucune générosité ! »

— Non, je ne puis souffrir, s'écria Anne, qu'il me croie uniquement livrée à l'ambition ! Je veux à tout prix lui ôter cette idée qui me blesse et m'humilie. Il faut qu'il sache que je l'aimais pour lui-même.

— Doucement, dit miss Savage. N'allons pas trop vite. Si tu lui écris de revenir, il va se croire maître de ta personne.

— Mais si je garde le silence, il restera persuadé que je n'ai jamais songé qu'à son trône.

— La situation devient embarrassante. S'il y a un calcul dans cette lettre, c'est le plus dangereux des pièges. Je vois bien une sorte de renonciation aux sacrifices qu'on exigeait, mais la dernière phrase semble renouveler ces conditions déshonorantes.

— Eh ! que m'importe ? Ne suis-je pas sûre de moi ? N'ai-je pas déjà repoussé ses attaques ? Il m'aime : j'aurai donc encore mon ascendant sur lui. Le malheureux oublie que dans les moments où sa violence naturelle l'emporte, moi seule je sais lui rendre le calme.

— Eh bien ! qu'il revienne, mais mettons tous nos soins à reprendre une position ferme et

arrêtée, car cette lettre a quelque chose d'incertain qui me déplait.

Anne prit la plume, et miss Savage, le menton posé dans sa main droite, appela toute son attention pour écouter la voix de son amie, qui prononçait chaque mot avant de l'écrire.

« Mon gracieux prince,

» Je ne retrouve plus en vous cette franchise
» dont j'ai reçu tant de preuves, et qui avait ga-
» gné ma confiance. Si je ne connaissais la dis-
» crétion de Votre Grâce, je croirais qu'elle parle
» et agit sous une influence étrangère et non
» d'après son propre cœur. Vous n'avez jamais
» ainsi enveloppé votre pensée de voiles mysté-
» rieux. Quoi que vous en disiez, vos peines ont
» été partagées. Ce qui m'afflige par-dessus tout,
» c'est que vous m'accusiez de n'avoir que de
» l'ambition. Sire, rappelez-vous nos premières
» rencontres. Ai-je jamais cherché à vous enflam-
» mer? rappelez-vous ma fuite à Hever, ma ré-
» pugnance à en sortir : c'était alors qu'il fallait
» me laisser dans la solitude. Vous assurez qu'un
» mot vous ramènerait ici, et vous me défendez
» de le prononcer. Je ne veux pas approfondir
» ces discours ténébreux. S'il est vrai que vous
» m'aimiez encore, je n'hésite pas à vous rappé-
» ler. Vous me retrouverez telle que vous m'avez
» laissée ; mais plutôt que de me soumettre à au-
» cune condition, je déclare que je renonce dès
» cet instant à vous revoir. Mon honneur m'est

» plus précieux que la vie. Je retournerai à
» Hever, et cette fois toutes les puissances de la
» terre voudraient en vain m'en arracher. J'en
» ferai le serment solennel, en passant le seuil
» de cet asile que jamais je n'aurais dû quitter. »

— Stupide Wolsey ! s'écria Henri. Que le ciel te foudroie avec tes inventions détestables ! Va au diable ! je n'écoute plus rien. Je pars pour Londres, et si elle n'y est plus, je te fais traîner sur la claie.

— Elle y sera, Sire, je vous en réponds. On ne prend pas de ces résolutions sans y mettre le temps. Les préparatifs d'un tel voyage sont toujours de longue durée. Mon intention était bien d'engager Votre Grâce à retourner à Londres ; mais l'empressement serait de trop. Je vous supplie de ne partir que demain.

— Ce soir, ce soir, à l'heure même !

— Voulez-vous perdre le fruit de nos ambassades ?

— Misérable sot que tu es ! ne suis-je pas battu sur tous les points ? Quel fruit prétends-tu recueillir de ces négociations pitoyables ? mes conditions sont refusées. Prends garde à toi maintenant.

— Patience, Sire ! nous ne sommes qu'au cinquième jour ; il m'en reste trois encore. Je réclame l'accomplissement de vos promesses. Les choses sont en meilleur état que vous ne pensez. Une femme ne se rend pas sans avoir épuisé ses moyens de défense. Nous retournerons à Londres demain seulement.

— Eh bien à la pointe du jour...

— Dormez, dormez à votre aise, Sire. Nous partirons le soir afin d'éviter la chaleur. Nous aurons soin que votre arrivée fasse quelque bruit dans la ville; et puis vous resterez paisiblement au fond de votre palais, pour que nous songions à l'emploi du lendemain.

— Voilà ce qu'il appelle une tactique ! Cette lenteur et cette inaction ! Cela fait pitié ! Wolsey ! tu me payeras cher ces huit jours que tu me voles.

En revenant dans la capitale par les bords de la Tamise, le cardinal d'Yorck s'efforçait de faire comprendre au roi l'excellence de sa stratégie.

— Que Votre Grâce, disait-il, se donne la peine de réfléchir au naturel féminin. On vous accuse de marcher par des voies ténébreuses ; mais c'est bien plutôt ce sexe perfide qui chemine par les souterrains. Sait-on jamais à quel point on en est avec les femmes ? Souvent on croit le succès impossible lorsque l'on touche à l'instant du triomphe. Elles accordent les dernières faveurs en jurant de mourir plutôt que de céder ; la plainte et les désirs à la fois sur les lèvres. C'est comme ces capitaines espagnols qui s'épuisent en rodomontades et livrent honteusement la citadelle confiée à leur garde. Combien en voit-on repousser avec fierté les déclarations d'un soupirant, et courir aussitôt à leurs parfums se préparer au duel amoureux ?

— Il en est pourtant de vertueuses.

— Sans doute. Vertueuses avec exaltation ;

c'est une direction que prend leur esprit. Passionnées jusque dans la chasteté. Leur dévotion ne connaît pas de mesures ; mais qu'un caprice, un souffle insaisissable les pousse dans une autre route, vous les voyez, après dix ans de sagesse, embrasser le vice avec le même emportement.

— Ce que tu dis est vrai pour la plupart des femmes ; cependant tu ne me persuaderas jamais que miss Boleyn ne soit pas une fille honnête et naïve.

— Elle en doit être plus facile à vaincre, car elle ne saura pas gouverner son cœur ; un moment de sensibilité vous la livrera. Votre Grâce s'est montrée trop généreuse, en lui laissant prendre le gouvernement de ses amours, en lui épargnant jusqu'au moindre souci. La force de cette jeune fille est dans votre respect.

— Mais à quoi peuvent servir ces retards, ce voyage, ces menaces de la quitter ?

— A jeter son imagination dans le doute ; à exciter les mouvements imprévus, les surprises. On ne fait de progrès que par les accidents, en déconcertant tout ce qui est préparé à l'avance. Un moment d'effusion était nécessaire ; il fallait l'amener d'une façon inattendue. En apprenant que Votre Grâce est à Londres, son cœur va battre violemment. L'espoir et la joie vont rentrer au bercail, on se dira : « Je le tiens ; je savais bien qu'il ne pourrait s'échapper de mes filets ; il va venir ; il brûle d'impatience de me voir. » Mais vous n'arriverez pas, on passera des heures entières à la fenêtre, on tremblera dans

une cruelle perplexité. « Quoi ! pensera la belle enfant , ce n'est donc pas pour moi qu'il est ici. » Et lorsqu'enfin vous paraîtrez , le désordre sera à son comble. C'est alors qu'il deviendra indispensable de surmonter votre émotion , pour profiter de sa faiblesse. N'allez pas tomber à ses genoux. Il faudra persister dans les reproches ; l'accuser de ne pas vous aimer , et redoubler l'amertume de vos plaintes , en dépit des caresses plus tendres , jusqu'à ce que le dernier gage d'amour soit emporté.

— Puisses-tu ne te tromper en rien dans tes prévisions ! Mais elle me résistera , Wolsey : tu ne sais pas à quel point sa pudeur est sauvage.

Le cardinal approcha sa mule du cheval de Henri et baissa la voix. La conversation confidentielle qui suivit, n'est pas parvenue à notre connaissance ; cependant on peut présumer que les instructions continuèrent, et que le ministre ne craignit pas de descendre jusqu'aux plus minutieux détails d'une séduction.

Le soir même du retour à Londres, le roi donna un souper où toutes les dames de la cour parurent à l'exception d'Anne, qui ne fut pas invitée. On parla diversement de cette circonstance : les uns pensèrent que le règne de la favorite était passé ; les autres que le prince avait reçu du pape la bulle du divorce , et qu'un mariage devait être célébré dans la nuit à la chapelle du palais. Comme on vit Henri causer familièrement avec Wolsey , il devenait évident que ce ministre avait obtenu la bulle désirée, ou que lui seul

avait su arracher l'amour du cœur de son maître.

Le lendemain, le roi sortit à cheval, et passa devant la demeure de sa maîtresse. Sans doute il voulait suivre scrupuleusement les conseils du cardinal, car il ne tourna pas la tête vers les fenêtres, d'où mademoiselle de Boleyn le regarda certainement en se tenant cachée derrière quelque rideau. Il est à parier que les incertitudes dont parlait Wolsey ne furent pas épargnées à la pauvre jeune fille; que ses yeux se voilèrent et que ses genoux tremblèrent lorsqu'elle aperçut le roi; lorsqu'elle entendit le pas des chevaux et le bruit produit par l'escorte qui s'éloignait rapidement. La clairvoyante miss Savage elle-même dut en être déconcertée, car les finesses d'un muguet semblaient incompatibles avec le caractère du prince. Jamais il n'avait employé ces airs de coquetterie. Son indifférence semblait donc indubitable.

— Ne suis-je pas docile, demanda Henri à Wolsey, en rentrant chez lui ?

— Votre Grâce peut dire habile. Voici le moment de l'action. Il faut maintenant vous rendre chez la belle; pour qu'elle ne vous soupçonne pas d'affectation, envoyez-lui demander la permission de la voir dans une heure; vous partirez dans cinq minutes, le saisissement causé par votre arrivée sera utile.

Tandis qu'un gentilhomme allait annoncer à miss Anne la visite du roi, Wolsey répéta quelques-unes des instructions données la veille sur les bords de la Tamise.

— Je crois que je réussirai , Wolsey , disait Henri ; je suis ému , mais je me sens du courage et de la résolution. Dieu me damne ! tu trembles aussi.

— C'est l'intérêt que je prends à votre bonheur. Vous n'oublierez rien de ce que nous avons dit ?

— Sois tranquille , tout est bien classé dans ma tête ; il ne s'agit plus que de ne pas perdre la raison quand je serai devant elle. C'est que , vois-tu , elle a des regards dans lesquels son âme céleste passe tout entière , qui vous remuent le fond du cœur , et je ne réponds pas de résister à leur éloquence.

— Évitez de rencontrer ces regards dangereux.

— Je ferai de mon mieux. Je puis partir , n'est-ce pas ?

— Partez, Sire, et que l'amour vous escorte.

— Le diable , plutôt le diable. Je le sens sur mes épaules ; je réussirai. Par Satan ! si elle me résiste , je veux l'étouffer.

— Fort bien. J'attendrai ici le retour de Votre Grâce.

Le roi partit plein d'assurance. Le cardinal , appuyé sur le bord de la fenêtre , regarda son maître traverser la cour et monter à cheval. Il marcha ensuite autour de la chambre avec un calme forcé , puis il leva les mains en l'air en s'écriant :

— A présent , ô enfer ! soulève tes limons impurs ; à présent , ô nature ! attise tes feux et tra-

vaille avec ardeur, car ma destinée dépend de ce moment critique. J'ai pour moi un homme brutal, violent et plein de force, contre moi une fille innocente et faible, agitée par les craintes et l'amour. Je dois vaincre.

Le ministre entendit une voix sévère au fond de son cœur.

— Wolsey ! l'innocence est une puissance. Un ange la couvre de ses ailes et l'œil du Seigneur lui sourit du haut des cieux. Elle désarmera son persécuteur. Malheur à toi, Wolsey !

Le cardinal songea aux nombreux symptômes de haine qu'il avait remarqués dans l'esprit du roi, à l'aversion d'Anne Boleyn, aux chances d'un éclaircissement entre Henri et sa maîtresse, et mille échos répétèrent : Malheur à toi !

Il tomba épuisé dans un fauteuil. Après une heure d'immobilité, voyant que le roi n'était pas revenu, l'espoir releva le courage de Wolsey.

L'enfer a triomphé, pensa le ministre, pouvait-il en être autrement ? Un nouveau règne va commencer pour moi.

En achevant ces mots, il entendit le roi qui rentrait au galop. Le cardinal courut à la fenêtre. Les moindres plis du front du prince, le visage enflammé, le gonflement des veines, le désordre des cheveux, rien n'échappa au coup d'œil du lynx ; il murmura :

— Malheur à moi !

Henri entra en mugissant, il jeta son manteau et sa toque en l'air, et s'écria :

— Ce n'est pas par ta faute, Wolsey, que je

n'ai pas réussi. O rage ! c'est par la mienne, mon cher ami, par la mienne. J'avais suivi tes instructions et j'en reconnaissais la justesse. Mais comment dire cela sans mourir ! Attends un peu, j'étouffe.

— Au nom du ciel ! parlez, sire. Qu'est-il arrivé ?

— Je l'avais accablée de reproches ; je poursuivais mes plaintes sans écouter sa voix qui cherchait à m'adoucir. Elle m'adressait des regards où je lisais la tendresse et l'incrédulité. Je résistais à tout : déjà je la tenais ainsi, étroitement serrée dans mes bras. J'étais sourd à ses supplications. Elle allait être à moi lorsque.... lorsque profitant d'un moment où je la pressais avec moins de force, elle s'est précipitée à genoux. Deux torrents de larmes ont coulé jusque sur mes mains. Elle pleurait, Wolsey ; elle pleurait en me conjurant de la tuer. Mon cœur s'est amolli ; et bientôt j'étais moi-même à ses pieds. Mais à peine ai-je fait quatre pas hors de son logis, que mille poignards m'ont déchiré. Je voulais me jeter dans la Tamise.

— Eh quoi ! s'écria Wolsey à son tour, ce sont des pleurs qui vous ont désarmé ! Ne savez-vous pas que les filles en ont toujours en réserve de toutes prêtes ? — Elles gardent dans un coin de leur tête une pensée qui les afflige, à laquelle elles ont recours quand il faut pleurer. La fraude et le mensonge, une comédie perpétuelle ; et c'est là ce qui vous a vaincu !

— O fureur ! je veux y retourner, Wolsey !

— Qui sait pourquoi elle pleurait ? Peut-être elle songeait à Percy, car elle l'aimait beaucoup, Percy.

— O sang ! je veux y retourner...

— Et comme nous l'en avons séparée, elle se venge peut-être sur vous, et pleure à volonté par ce moyen.

— Si je le croyais !

— C'est pour cela qu'elle me déteste, et qu'elle cherche à m'enlever votre amitié. J'ai trop bien servi Votre Grâce, je le vois, en éloignant ce rival.

— Démon ! si elle ne me cède pas, je la tuerai.

— Aucun moyen de savoir la vérité avec ce sexe imposteur. Peut-être son médecin l'aura menacée ce matin d'une saignée, ce qui l'aura fort effrayée. Il faut supposer que tout est mensonge.

— Que faire, mon cher Wolsey ?

— Y retourner, Sire ; mais ce soir seulement. Que Votre Grâce reprenne ses esprits pour une seconde attaque. Tout n'est pas perdu.

Pendant cette journée, la bouche de Wolsey ne quitta plus l'oreille du roi. Un feu dévorant passa dans les veines de Henri. La nuit venue, le ministre décocha de nouveau cette flèche terrible contre son adversaire.

— Cette fois, trois heures s'écoulèrent avant le retour du prince. Wolsey, ne doutant plus du succès, allait retourner à Yorck-House pour se mettre paisiblement au lit, lorsqu'il entendit les chevaux du roi. A la lueur incertaine de la lune,

il reconnut que Henri était calme et cheminait lentement, le menton incliné sur la poitrine.

— Nous avons réussi, pensa Wolsey : mon procès est gagné!

Et il prit un maintien composé pour recevoir les confidences et les remerciements du maître qui lui devait son bonheur. Cependant il trouva sur le visage du roi plus de gravité qu'il ne s'attendait à en voir. Il y eut un court moment de silence, pendant lequel le cardinal se sentit défaillir.

— Eh bien? dit-il d'une voix éteinte.

— Toujours au même point! répondit le roi. Mais rassure-toi; ce qui est convenu entre nous sera exécuté demain, je t'en donne ma parole royale.

Wolsey pensa tomber à la renverse.

— Pourquoi donc n'est-ce pas fini de ce soir?

— Elle était malade.

— Malade! bon Dieu! Encore une comédie de femme!

— Ce n'était pas une comédie, je t'en réponds. Elle était pâle comme ce linge, étendue dans un fauteuil avec un air languissant qui m'a touché; mais demain, si elle est mieux, je n'aurai point de pitié; j'y suis résolu.

— C'était une feinte, une ruse diabolique.

— Dieu me damne! tu lasses ma patience. Je l'ai vue boire un cordial préparé par John Cork. Elle n'était pas remise de la secousse du matin, et cela n'a rien d'impossible. Je crois qu'elle a deviné sur mes traits quelles sont mes inten-

tions , et le motif qui m'amenait , car elle m'a parlé un langage plein de tristesse.

Malgré son respect et le danger de contrarier le roi , Wolsey ne put se contenir plus longtemps.

— C'était une feinte , s'écria-t-il. Damnation ! Sire , vous avez donné dans un piège. La maladie est plus trompeuse encore que les pleurs. Il fallait vous livrer à votre impétuosité naturelle. Cette fois ou jamais vous deviez lâcher la bride à votre fougue. Il fallait jeter bien loin les cousins et briser les fioles ; ne rien écouter , dévorer cette proie pendant que vous la teniez. O malheur ! l'occasion est perdue , perdue encore une fois.

— Non , dit le roi que les doutes du cardinal commençaient à ébranler ; non , je ne puis croire à tant de ruse dans un être aussi charmant.

— Eh ! répondit Wolsey toujours animé , c'est parce qu'elles sont rusées qu'elles sont charmantes. Notre sexe aveugle est la sincérité même auprès de ce sexe artificieux. Nos impressions et l'agitation de nos sens ne peuvent échapper aux regards. Tout se passe au dehors chez l'homme ; chez elles tout est caché , enfoui profondément : jouissance ou douleur , tout est mystère. Des êtres caverneux , vous dis-je. Et vous avez pu croire à ces mines trompeuses ?

— Wolsey ! j'aurais donc été joué comme un enfant ?

— Comme un enfant , Sire , n'en doutez pas.

— O Dieu ! quel moyen de réparer cette faute ?

— La force, Sire, la force seule.

— Eh bien ! demain je l'emploierai.

Le roi posa un doigt sur une pendule qui marquait onze heures.

— Si demain, à pareille heure, cette fille n'est pas à moi, morte ou vive, appelle-moi un lâche, un écolier indigne de porter le nom de Tudor.

— Point de serment, Sire, je vous en supplie ; car si le hasard la sauve ou si l'amour change vos idées, ma vue deviendra odieuse à Votre Grâce.

— Je veux me lier par un serment. Je le jure par l'âme de Henri VII, elle sera à moi !

Une joie diabolique fit briller les yeux du ministre.

— Franchement, Sire, il est temps que cela finisse, votre santé s'altère ; et puis la chère enfant n'est plus toute jeune : savez-vous qu'elle touche bientôt à ses vingt-quatre ans ?

— Elle est belle comme la Vierge sur son trône de lumières : le corps de Vénus et la pudeur de Diane.

— Oui, les charmes dangereux de Circé.

— La nature n'a jamais produit de merveille plus éclatante. Les mains du créateur ont tremblé d'amour, comme celles de Pygmalion, en achevant cet ouvrage adorable.

— Oui, mais elle a vingt-quatre ans ; encore six ans, et cette beauté passera : c'est le temps qu'on peut consacrer à une liaison illégitime.

— Le ciel m'écrase si je songe encore à l'épouser ! Je l'ai juré, Wolsey, je la vaincrai.

Henri se mit au lit dans un état d'agitation qui ne lui permit pas de dormir. Il appela plusieurs fois ses valets et se fit habiller avant le jour. Au palais d'Yorck-House, l'ombre du cardinal se promena jusqu'au matin sur les murs de la chambre à coucher, et le soleil, en se levant, trouva les fenêtres d'Anne Boleyn éclairées par la lumière rouge des lampes.

La moitié de la ville dormait encore, lorsque le prince, cédant à son impatience, courut chez sa maîtresse. A son grand étonnement, il y trouva tout le monde sur pied. Un mouvement extraordinaire régnait à l'intérieur; des mulets attelés agitaient leurs grelots dans les cours; des bagages remplissaient les vestibules. Le roi, saisi de crainte, franchit les escaliers précipitamment; les portes étaient ouvertes; miss Savage, entourée de femmes et de valets, faisait enlever des coffres chargés de hardes. Anne Boleyn, étendue sur une chaise, regardait ces préparatifs d'un air abattu, mais résigné; elle poussa un cri de surprise en apercevant le roi devant elle.

— Sortez tous ! cria Henri d'une voix terrible.

Miss Savage seule resta gardant une contenance ferme.

— Que signifie ce désordre ? demanda le prince. Voudriez-vous me fuir ? Dieu puissant ! elle veut me fuir, je crois !

— Elle le veut, elle le doit, répondit miss Savage.

Anne, succombant aux émotions trop vives qui l'agitaient depuis deux jours, ne répondit que

par un gémissement sourd : elle était évanouie.

— Ah! Sire, ménagez-la, poursuit la confidente; vous êtes la cause de sa maladie, voulez-vous l'être de sa mort!

— De sa mort! sauvez-la! sauvez-la, jeune fille! il faut la sauver; que le monde s'écroule et qu'elle vive!

Un éclair rapide avait traversé l'esprit du roi. La face des choses changeait subitement à ses yeux. Il vit devant lui un ange de douceur et de vertu, prêt à s'envoler au ciel pour fuir les persécutions. L'amour seul s'éleva dans le cœur du prince et chassa tous les sentiments impurs soufflés par Wolsey. L'ombre du cardinal lui apparut comme un démon sardonique ennemi de son bonheur. Il saisit son front dans ses deux mains et s'écria, dévoré de regrets :

— O misérable que je suis! j'allais la perdre par ma faute! Wolsey, âme damnée! c'est toi qui dois périr, toi, toi qui as failli la tuer.

Le roi à genoux devant Anne, répéta le nom de la bien-aimée avec une tendresse suppliante, jusqu'au moment où elle ouvrit les yeux.

— Pardonnez-moi, dit-il alors avec chaleur, je suis un ingrat, un fou! mais je réparerai le mal que je vous ai fait si vous pouvez encore m'aimer. Anne Boleyn, je le jure par votre jolie main, vous, serez ma femme! Wolsey m'a excité, perverti, sa tête répondra des machinations qu'elle a enfantées.

Alors le prince raconta ce qui s'était passé entre lui et son ministre. Il avoua ses torts avec

tant de franchise et montra un repentir si violent, que le pardon lui fut enfin accordé. Emporté par son désir extrême de racheter ses fautes, il offrit à sa maîtresse la vie du cardinal; mais Anne, malgré l'horreur que lui causaient les aveux et le récit de Henri, demanda généreusement la grâce du plus implacable de ses ennemis. L'amant heureux resta jusqu'au soir près de sa maîtresse, et le temps s'écoula délicieusement en projets de bonheur.

Cependant, Wolsey, après une journée d'anxiété, se présenta quelques minutes avant que la pendule du cabinet du roi ne marquât onze heures. Il ne put dissimuler un mouvement d'effroi quand on lui refusa la porte.

— Qui donc est avec Sa Grâce, à une heure aussi avancée? demanda-t-il à l'huissier.

— Le duc de Norfolk.

— Norfolk! pensa Wolsey! mon ennemi! je suis perdu!

Et il sortit lentement.

— Norfolk! disait-il à voix basse; plus de doute, cet oiseau de nuit annonce ma perte. Ce vieillard envieux me remplacerait! O honte! et c'est une jeune fille qui me renverse! mille obstacles pour arriver au pouvoir! les surmonter tous, et finir par tomber sous la main d'un enfant!

Le ministre, précédé de valets portant des flambeaux, traversait les longues galeries d'Yorck-House. Tout à coup on le vit s'arrêter et fixer des yeux égarés sur une glace qui reflétait au loin sa robe de cardinal et son pâle visage. Comme si

cette image eût été un spectre , le ministre , oubliant son entourage de serviteurs , apostropha la vision avec véhémence :

— Wolsey ! puisque tu devais succomber , il fallait faire une retraite honorable , sans attendre le coup qui te frappe. Insensé ! ambitieux ! pourquoi t'es-tu jeté dans de basses intrigues indignes de toi ? Tu as damné ton âme pour perdre ta fortune. Tu mérites ton malheur. Wolsey ! songe à ton salut. Si tu avais servi Dieu comme tu as servi l'ingrat Tudor , ton cœur serait calme et l'espérance te soutiendrait. Plus de faiblesse ! tombe avec la noblesse de César , après avoir regardé sans effroi l'arme qui va t'assassiner. Vingt ans de puissance , et le dernier des misérables craindrait d'être à ta place ! Si le ciel se contente de t'enlever tes richesses , bénis-le : il veut te sauver de l'enfer. Si la mort se présente , offre-lui ta main , et que le Seigneur ait pitié de toi ! Wolsey ! tu t'es laissé avilir par la fortune , relève-toi par le malheur.

Chapitre 10.

Les Italiens de la suite de Campeggio ne s'étonnèrent pas en voyant le bon prélat , débarrassé de la goutte , gagner les frontières à longues journées ; mais les Anglais de l'escorte d'honneur se

regardaient entre eux d'un air significatif, lorsque le saint homme, fatigué de la litière, montait sur sa mule avec plus d'aisance qu'on n'en attendait de sa vieillesse infirme. Comme s'il eût senti le sol d'Albion prêt à manquer sous ses pieds, Campeggio s'informait souvent de la distance qui le séparait de la mer. En arrivant à Douvres, il se montra fort contrarié qu'on n'eût pas mis d'avance à sa disposition un navire de l'État. Ses regards inquiets se promenèrent sur l'Océan, dont les vagues menaçantes semblaient défier les passagers. Cependant le légat, résolu à braver les éléments, termina promptement un marché avec le capitaine d'un vaisseau français, et donnait l'ordre d'enlever ses coffres, lorsque Brian se présenta suivi de vingt archers.

— J'arrive à propos, dit ce vaurien sans saluer le représentant du pape. Saisissez-moi ces belles caisses, vous autres. Tudieu ! comme vous marchez vite ! Votre Éminence a donc acheté les jambes d'une jeune fille en baguenaudant sur les bords de la rivière ? mais François Brian a des ailes aux talons, comme le Dieu des voleurs. Allons, *Signor* Cardinal, remettez-moi les clés pour que je visite à mon aise tout ceci.

— Que signifie ce langage ? dit le légat avec dignité. Sir Brian, adressez-vous ailleurs, si le vin que vous avez bu ne peut se digérer que par les insultes et la violence.

— Je ne suis pas en peine de digérer quand j'ai bu, mon Prince, et je n'ai pas attendu votre voyage en Angleterre pour rire après dîner. Afin

de rassurer votre Seigneurie, qui me paraît effrayée, je lui dirai que je suis envoyé par le roi pour la dévaliser.

— Wolsey a-t-il donc perdu la raison ?

— Que parlez-vous de Wolsey ? Vous ne savez pas les nouvelles, mon bonhomme. Le cardinal n'est plus ministre ; nous avons changé tout, le roi et moi. Je remplace Wolsey. Je gouverne l'Angleterre ; apprends cela, vieillard, et n'ouvre pas si fort tes yeux de faïence.

— Cet homme est fou.

— Ah ! je suis fou ! tu m'accables d'injures, vieillard ; mais je suis trop grand pour abuser de mon pouvoir. Tiens, regarde ma commission signée par Sa Grâce, mon maître. On a reconnu mes talents et la nécessité de les employer. Le ciel connaît mon cœur : l'obscurité faisait mes délices. Regarde ces papiers, incrédule. Le sceau royal est au complet. Cela est signé *Henri rex*, ce qui veut dire en latin Henri VIII ; ainsi plus de crainte ni d'hésitation. Donne-moi les clefs que je fouille dans tes hardes.

— C'est une mesure abominable, inouïe. Je suis ambassadeur, et inviolable à ce titre, si ma robe et mes cheveux blancs ne suffisent pas pour vous arrêter.

— Je n'ai point envie de vous violer, cher Seigneur ; mais on ne vous a pas envoyé en ambassade pour dérober les correspondances amoureuses. Qu'en voulez-vous faire, je vous prie ? Serait-ce pour réchauffer votre pieuse imagination par la lecture ? Fi ! à votre âge !... Allons,

assez de discours. Je pourrais me borner à vous prier de me rendre les lettres du roi ; mais j'aime autant les prendre moi-même , et voir s'il n'y a pas quelque autre chose à mon goût dans votre marchandise.

— Voilà donc , s'écria le prélat , comment ce roi cherche à gagner l'affection de son père de Rome ?

— Nous avons dit : assez de discours. Nous ne sommes pas au consistoire , mon doux Seigneur. Puisque vous n'êtes pas complaisant , nous allons briser ces boîtes bien garnies. Archers ! à l'ouvrage.

— Attendez , Sir Brian ; voici les clefs. Mais je déclare solennellement que je cède à la force ; que mes droits sacrés de légat sont violés , et que mes cris retentiront au pied du trône de saint Pierre.

— Qu'ils retentissent , je ne m'y oppose pas.

— Oubliez-vous que nous tenons en nos mains les foudres célestes ?

— Foudroyez , disait Brian en visitant les caisses, foudroyez à votre aise, mon bonhomme. Ah ! les riches habits que vous avez là ! Foudroyez sans vous gêner. Les lettres ne sont point ici. Cherchons ailleurs. Que ne foudroyez-vous, s'il vous plaît ? De l'argenterie ! il y en a pour une grosse somme. Mettons cela de côté ; votre Seigneurie ferait sombrer le navire avec ces provisions métalliques. Foudroyer doit être un passe-temps agréable. Qu'est ceci ? Du bel or en lingots ! peste ! c'est de quoi rouler grand train. Joignez

cet or à l'argenterie. Que les gens d'église sont heureux de pouvoir foudroyer les laïques ! Je ne vois pas encore les lettres du roi. Vidons ce coffre. Des couronnes ! des angelots ! des ducats ! Nous vous laisserons la moitié de ceci pour la route. Il faut gratifier convenablement ceux qu'on dérange de leurs occupations et qu'on veut foudroyer. Archers ! je vous donne à chacun cinquante couronnes. Passons à la dernière boîte. Point de papiers ! Ah ! Seigneur légat , ceci gâte votre affaire. Je vous apprendrai à foudroyer les gens. Par la mort ! il me faut la correspondance que vous avez volée chez miss Boleyn.

— Sir Brian, laissez-là ce prétexte odieux. C'est assez de me dépouiller, sans m'accuser moi-même de vol.

— Seigneur légat, nous savons que vous avez les lettres de miss Boleyn. Je ne puis vous laisser partir si vous ne me les rendez. Vous resterez prisonnier ici jusqu'à nouvel ordre : mes archers vous garderont, et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Après avoir fait enlever les trésors du cardinal, Brian s'en retourna seul à Londres. Il se présenta chez Henri VIII, au moment où Norfolk sortait de sa conférence nocturne.

— C'est vous, mon oncle ! dit-il au vieux duc. Wolsey est-il arrêté ?

— Silence , tête folle que tu es , pas encore ; mais ce fils de boucher n'en a pas pour long temps.

— Comment ! depuis huit jours les choses ne

sont pas plus avancées ! je vais parler au roi de la bonne façon.

La colère qui marchait sans cesse derrière les talons de Henri comme un fidèle levrier, sauta sur les épaules de ce prince lorsqu'il apprit les recherches inutiles de Brian.

— Il est décidé, murmurait-il en faisant craquer ses doigts, que ces robes de prêtres me prendront pour leur dupe, mais ce ne sera pas impunément.

— C'est un peu la faute de Votre Grâce, si...

— Tais-toi, imbécile.

— Il me semble que, depuis huit jours...

— Au diable tes avis ! un mot de plus, je te casse la tête avec ce flacon.

— Je ne dis plus rien.

Campeggio avait été marié ; Rodolphe son fils aîné l'avait accompagné en Angleterre.

Les lettres de Henri à sa maîtresse, remises à ce jeune homme par Wolsey, étaient dans les mains du pape avant même que le roi se fût aperçu du larcin (1).

Malgré sa colère, Henri comprit que s'il se vengeait sur la personne du légat, ce serait rompre entièrement avec la cour de Rome et manquer à toutes les règles de la politique. On laissa donc partir Campeggio ; on lui rendit même la moitié des richesses dont Brian l'avait débarrassé ; et on s'occupa des moyens de regagner les bonnes grâces de Clément VII.

(1) Ces lettres sont encore aujourd'hui au Vatican.

Les ducs de Norfolk et de Suffolk se présentèrent ensemble chez Wolsey, de grand matin, afin de le surprendre au lit. Le ministre ne s'était pas couché. Les deux envoyés remarquant qu'il les saluait avec sa hauteur accoutumée échangèrent un sourire.

— Mylords, dit Wolsey, je devine l'objet de votre visite : un homme comme moi prévoit de loin le malheur, et l'attend de pied ferme.

Norfolk espérait trouver son ennemi suppliant et pouvoir l'accabler de son mépris. Les discours qu'il avait préparés chemin faisant se trouvant inutiles, il se déconcerta.

— Eh bien ! poursuivit le cardinal, remplissez votre mission, mylords ; car, ne vous le dissimulez pas, vous n'êtes que des instruments, des intermédiaires sans conséquence.

— Misérable ! s'écria Suffolk, tu conserveras donc ton langage altier jusque dans la disgrâce ?

— Jusqu'à la mort avec vous, mylords, et tant que vous n'aurez pas accompli votre tâche, parlez-moi, je vous prie, comme au chancelier d'Angleterre.

— Tu ne l'es plus ; nous venons te retirer les sceaux.

— Je les avais préparés : voyez-les sur cette table. Mais où est l'ordre du roi ?

— Le voici, dit Suffolk tirant une lettre de Henri.

— Fort bien ; à présent, vous pouvez me parler comme au lord cardinal d'Yorck.

— Tant que tu auras une tête, on te permettra

d'y poser le chapeau donné par le pape ; mais en attendant que tu la perdes , les biens que tu as volés au roi te sont enlevés.

— Ma fierté ne diminuera pas comme le luxe de mes équipages.

— Du moins tu n'es plus notre supérieur, et ta fierté peut s'appeler une arrogance ridicule.

— Mylords, je vous ai accordé, à tous deux, plus d'une faveur sollicitée avec des visages souriants et humbles. Vous êtes mes obligés, et je puis dire des ingrats ; pourquoi donc ne serais-je plus votre supérieur ? Mais laissons cela : je voudrais du moins parler au roi une dernière fois ?

— N'y songes pas. Ta langue venimeuse n'approchera plus à portée de ses oreilles.

— J'en suis fâché. J'aurais pu lui être encore utile. Mylords, remettez à Sa Grâce mes papiers dans l'ordre que je leur ai donné cette nuit. Le roi y trouvera quelques projets dont un autre conduira l'exécution. Apprenez-moi maintenant ce que je dois faire. Faut-il marcher à la Tour ?

— Tu peux te retirer dans ton archevêché d'Yorck. On te donne deux jours pour quitter Londres.

— Que la clémence du prince soit bénie ! Adieu, mylords.

— Adieu, Cardinal.

— Noblesse bornée ! pensa Wolsey, n'espère pas que mon orgueil le cède jamais au tien. J'ai vu trop souvent ramper autour de moi vos faces insolentes. Sots et aveugles que vous êtes ! vous

ne savez pas de combien de dangers Wolsey vous a sauvés. Pendant plus de vingt ans, j'ai maintenu dans d'invisibles filets le lion d'Angleterre. Nous verrons vos efforts pour apprivoiser cette bête indomptable. Vous me regretterez trop tard, quand les échafauds se seront baignés dans votre sang. A quoi bon appeler la vengeance? vous l'avez déchaînée vous-mêmes. Vous saurez ce qu'il en coûte de renverser, comme des écoliers, la ruche où travaillait l'abeille.

Wolsey appela son secrétaire, et lui donna ses dernières instructions avec sa présence d'esprit ordinaire. Le visage de Cromwell, où le ministre n'avait jamais vu que l'attention et l'intelligence, était décomposé par le chagrin; le serviteur laissait tomber de grosses larmes sur sa barbe grisonnante. Enfin quand le cardinal le remercia de ses services, et voulut lui remettre une somme d'argent, la douleur du silencieux Cromwell éclata en cris aigus.

— Ah! Mylord, dit-il en pleurant, accablez-moi plutôt de reproches et de malédictions, car je suis cause de votre malheur.

— Comment cela? demanda Wolsey étonné.

— J'ai égaré le plus dangereux de vos papiers, celui qui portait l'état de votre fortune; et j'ai tout lieu de croire qu'il est tombé dans les mains du roi; c'est moi qui vous ai perdu par ma négligence! Jamais Cromwell ne se pardonnera cette faute.

— Console-toi, mon ami, dit le cardinal. Lorsqu'un vieux édifice s'écroule avec fracas au

souffle d'une brise légère, ce n'est point au zéphir qu'il faut attribuer sa chute, mais bien au temps qui use et dévore toutes choses, à des mouvements du sol qui ont détruit ses fondements, à des eaux souterraines qui ont miné sa base. Ainsi ma puissance est renversée par un concours d'événements que l'intelligence suprême a préparés. Essuie tes larmes, bon Cromwell, que ta conscience dorme en repos : ma disgrâce n'est pas ton ouvrage.

Le cardinal releva Cromwell et le pressa dans ses bras.

— Une seule chose me surprend, ajouta Wolsey : avec des armes si fortes contre moi, comment l'implacable Henri en fait-il un usage aussi modéré ! comment sa colère n'en veut-elle qu'à mes biens et à mes dignités ? Toi qui savais tout, Cromwell.....

— Je sais pourquoi, dit le secrétaire : c'est à Anne Boleyn que vous devez la vie.

— A Anne Boleyn ! quoi ! tant de fermeté, de courage et de grandeur dans une simple fille ! Wolsey ! apprends à respecter le sexe que tu as cru follement au-dessous de toi : tes profonds calculs ne sont que fumée près du jugement instinctif de cette enfant.

Après un moment de rêverie, le cardinal ajouta :

— Grand Dieu ! à nous deux nous aurions garrotté Tudor, et jamais le pouvoir ne serait sorti de nos mains ! Vains regrets ! elle aurait dédaigné mes intrigues. Oui, je l'avoue, je suis vaincu ; cette femme est supérieure à moi.

Des gouttes de sueur coulèrent sur le front du prélat.

— Il est trop tard, poursuivit-il; le mal est irréparable.

— Cependant, murmura Cromwell, si je portais quelques ouvertures de vous à miss Anne?

— Des ouvertures! non, Cromwell: une femme aussi noble doit être attaquée noblement. Je veux me montrer généreux comme elle. Avec les âmes loyales, la bonne foi est la véritable adresse. Va la trouver, et dis-lui que je suis persuadé qu'elle me sauve la vie. Persuadé! encore une sottise! Cette habitude du mensonge est une gangrène tenace. Tu lui diras la vérité, Cromwell, pas autre chose: que je sais par toi le service qu'elle me rend en épargnant mes jours; que je veux reconnaître ce service en lui donnant, avant de partir pour Yorck, des avis utiles. Tu ajouteras alors que pendant toute la durée de mon ministère, j'ai lutté constamment contre le caractère fougueux du roi; que j'étais la seule digue opposée à ce torrent; qu'en détruisant cette digue, elle s'expose à se voir bientôt emportée elle-même et brisée contre des écueils qu'une femme est trop faible pour éviter. Tu n'ignores pas, Cromwell, les efforts incroyables, les soins qu'il m'a fallu pour adoucir le sauvage Tudor. Souvent il m'est arrivé de me traîner, trois heures durant, à ses genoux pour lui arracher de la tête une mauvaise résolution. Tu m'as vu donner sans cesse des aliments à l'une de ses passions pour amortir les autres; étudier ses dé-

sirs , les deviner avant qu'ils fussent grandis , et les diriger doucement sans oser les combattre de front. Dis à cette jeune fille qu'elle ne doit pas songer à gouverner le prince toute seule ; qu'il faut choisir un ministre habile , fin , hardi ; qu'il faut donner à ce ministre une puissance aussi grande qu'était la mienne ; que le choix du vertueux Morus ne vaut rien. Vouloir changer le naturel de Henri , c'est une ambition aussi sotte qu'elle est noble : on ne fait pas de la politique avec sa sensibilité , ou bien on se perd. Dis-lui cela , Cromwell. Dis-lui par quels moyens je m'étais emparé de l'esprit du roi. Surtout qu'elle s'applique à modérer la vivacité de Henri, même lorsqu'il voudra la servir. Tu ajouteras que le cardinal d'Yorck reconnaît ses torts envers elle, et qu'il n'oubliera pas Anne Boleyn dans ses prières.

Wolsey fut interrompu par l'arrivée des gens du roi qui posèrent les scellés partout. On confisqua jusqu'aux hardes du ministre , et sans la générosité de deux seigneurs qu'il avait obligés , Wolsey n'aurait eu ni linge pour se vêtir , ni argent, ni moyens de transport pour gagner Yorck. Les noms de ces deux hommes méritent d'être cités. Le premier , lord Carlisle , mit ses valets et ses équipages au service de Wolsey ; le second , lord Fitz-William, emmena le cardinal dans son château et le traita avec égards et magnificence. En revenant à la cour, Fitz-William reçut de Henri des reproches à ce sujet dont un autre aurait pu trembler ; mais le lord répondit avec courage :

— Sire , ce n'est pas à celui qui a mérité votre colère que j'ai donné asile , c'est à mon bienfaiteur.

Et ce prince , qui souvent a payé le dévouement par la plus noire ingratitude , témoigna dans la suite une haute estime pour l'homme qui lui avait fait cette réponse.

Les sympathies du peuple en faveur de Catherine s'étaient refroidies par l'absence de cette princesse. Les charmes d'Anne Boleyn étaient connus et admirés par la foule , dont l'affection se porte volontiers sur la grâce et la jeunesse. Lorsqu'on apprit que la chute de Wolsey était l'ouvrage de cette jeune fille , les bénédictions populaires entourèrent la favorite. La joie éclata dans la ville et la campagne. Les maisons de Londres furent illuminées , et dans les cabarets on répéta , au milieu des saturnales , les noms d'Anne Boleyn et de Wolsey sur des tons différents.

Cette gaieté hideuse était dans toute sa force au moment où le cardinal , caché sous un déguisement , sortit de la capitale avec une suite modeste.

— Réjouis-toi , peuple grossier , murmurait Wolsey ; accable mon nom d'épithètes injurieuses. Ris bien de me voir renversé. Tu me pleureras comme le meilleur de tes amis. Prends garde à toi ; tu vas sentir la griffe et les dents du monstre.

— Vous n'êtes pas des gens de ressource , disait le roi aux lords Norfolk et Surrey. Ma tête

vaut la meilleure des vôtres. Il était nécessaire de chasser Wolsey ; mais ce n'est pas moins une perte irréparable.

— Sire, répondit Norfolk, au lieu de consulter un seul homme, Votre Grâce ne peut-elle avoir recours à plusieurs ? L'élite de la noblesse montrera plus de zèle et de probité que ce parvenu, si elle n'a pas ses talents.

— Et qui écrira mes discours ? qui se chargera de ma correspondance ? est-ce vous, qui savez à peine signer votre nom, et qui faites parade de votre ignorance ? Il me faut des hommes instruits. Morus peut suffire à peine aux fatigues de son emploi de chancelier. Wolsey savait mener de front mille choses. Je prendrai un évêque près de moi, résignez-vous à cela.

Le cardinal d'Yorck n'était pas encore à quinze milles de Londres lorsque le roi parlait ainsi.

Cependant, par une des contradictions habituelles à ce personnage, il lui arrivait souvent aussi, au milieu des transports de bonheur causés par sa réconciliation avec Anne, de lancer des menaces contre le ministre qui avait voulu le séparer d'une femme adorée. Miss Boleyn voyant alors que ses prières suffisaient à peine pour arrêter la vengeance du roi, réfléchissait avec inquiétude aux derniers avis transmis par Cromwell. Afin de mieux prouver à son amant qu'il ne devait pas regretter les conseils de Wolsey, elle se montrait plus sensible et plus confiante que jamais. Elle témoignait au roi plus de tendresse, et sa vertu paraissait moins farouche.

Un jour, après une entrevue où la bien-aimée, par les charmes de son esprit, avait su faire goûter à Henri les plaisirs d'un amour honnête, le roi s'écria avec une joie barbare :

— Infâme Wolsey ! voilà donc le trésor que tu as failli me faire perdre ! Je suis trop clément pour toi ; je veux que tu meures comme un traître.

Norfolk craignant toujours que le cardinal ne fût rappelé, assura que dans les actes de Wolsey on pouvait trouver matière à un procès de haute trahison.

— Eh bien ! répondit Henri, chargez-vous de l'accusation ; je le traînerai devant le parlement, et nous l'enverrons expier ses fautes dans l'autre monde.

Le lendemain, on présenta au parlement un long mémoire de récriminations burlesques. On invoqua un vieux statut tombé en désuétude, appelé la loi *des proviseurs*, qui défendait aux membres du clergé anglais de solliciter aucune bulle de Rome sans l'agrément du roi. On accusa Wolsey d'avoir manqué à cette loi, en demandant la commission de légat dans le royaume, en écrivant de sa main au Saint-Père sur les affaires ecclésiastiques. On lui fit un crime d'avoir ouvert le premier les dépêches ; d'avoir recueilli les pétitions, et ordonné que les demandes d'audiences lui fussent remises. Ce qui excita le plus d'indignation contre le malheureux ministre, c'est qu'il avait parlé de son maître comme d'un ami et d'un égal. La lèze-majesté était dans ces

mots souvent inscrits en tête des lettres de Wolsey : *Ego et rex meus*, moi et mon roi ; c'était se placer avant Henri lui-même, et quoique la grammaire latine exigeât cette tournure de phrase, on n'y voulut pas trouver d'excuse ; un sujet respectueux devant sacrifier, sans hésiter, la syntaxe à l'étiquette. On déclara le cardinal soupçonné d'attentat contre les jours du roi pour dix motifs plus absurdes les uns que les autres, et notamment pour avoir parlé de trop près au prince, étant affligé de la maladie qu'on appelait alors le mal de Naples.

Le cardinal connaissait trop bien Henri pour vivre dans la sécurité. Il ne témoigna point de surprise quand on vint l'arrêter à son diocèse d'Yorck.

— Si une chose devait m'étonner, dit-il au lieutenant Kingston, c'était que la disgrâce et la mort ne fussent pas venues ensemble frapper à ma porte.

Et il reprit le chemin de Londres dans un sombre désespoir. Pendant ce temps-là, Cromwell se présenta hardiment devant les juges de son protecteur. Il réfuta d'une façon tellement logique et victorieuse tous les articles de l'accusation, que l'assemblée aurait rougi de honte, si la peur n'eût été la plus forte. Il parla avec tant de courage et montra une connaissance si parfaite de l'administration de Wolsey, que le roi parut frappé des talents et de l'éloquence de cet homme. Henri avait pour habitude d'écraser impitoyablement tout ce qui osait lui résister ;

mais il ne désirait pas assez fortement la mort de Wolsey pour tourner sa colère contre le défenseur. D'ailleurs, Anne Boleyn manifesta son admiration pour la loyauté de Cromwell, et conseilla même au roi de s'attacher ce fidèle serviteur. Cromwell, appelé dans le cabinet de travail, poursuivit avec fermeté son entreprise. Les regards foudroyants dont Henri s'amusait à essayer l'empire, ne purent l'intimider. Il représenta qu'en persécutant les ministres, un prince s'exposait à n'être jamais servi qu'avec hésitation.

— Tu es un effronté parleur, s'écria le roi. Si je t'envoyais à la potence pour tes beaux discours?

— Sire, répondit Cromwell, je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie à la justice et à la vérité.

— Voilà un coquin fort résolu; je lui demande raison de sa hardiesse, et il m'adresse en face des remontrances! eh bien! va donc jusqu'au bout; nous te pendrons au moins pour quelque chose.

Cromwell donna humblement des avis pleins de sagesse et déploya une intelligence profonde des affaires. Il insinua au roi que dans la position critique où se trouvait l'Angleterre, au moment d'une rupture avec Rome et l'empereur, il fallait que le trône s'entourât d'agents adroits et courageux, certains de l'appui de leur maître et à l'abri de la crainte. Henri écouta ces paroles avec patience et attention, puis il congédia Cromwell d'un air de douceur qui prouvait assez l'impression que son esprit avait reçue.

Wolsey, frappé mortellement par l'annonce des persécutions qui l'attendaient à Londres,

tomba malade et se vit forcé de s'arrêter à Leicester dans un couvent.

— Mes frères, dit-il en se couchant dans le lit préparé par les bons moines, je viens déposer mes os parmi vous : je sens la main de Dieu s'appesantir sur ma tête.

En effet, son mal augmenta si rapidement en peu de jours, qu'on désespéra de le sauver. Au moment de mourir, il appela les chefs de la communauté, le lieutenant de la Tour de Londres et les officiers du roi.

— Mes amis, vous avez en moi un profitable exemple : les grandeurs m'ont donné plus de soucis que de plaisirs, et si j'avais à recommencer ma carrière, je préférerais peut-être aux dignités le séjour d'une cellule, entre les livres et la culture d'un petit jardin. Le roi, mon maître, m'a retiré son amitié sur de légers motifs. Qu'il songe à mes longs services, et je m'en rapporte à lui-même pour décider si j'ai mérité la cruauté qu'il me montre. C'est un prince né pour dominer. Il perdrait plutôt la moitié de son royaume que de renoncer à ses idées. Si quelqu'un de vous arrive à de hauts emplois, qu'il se souvienne de la puissance et de la chute de Wolsey. Implorez pour moi la clémence de Dieu : il faut qu'elle soit infinie pour que les iniquités de ma longue vie trouvent grâce devant lui, en faveur d'un repentir tardif et d'une triste fin. Je dois le remercier de m'épargner les dernières misères qui allaient fondre sur moi. La mort seule peut enlever au roi ses victimes. Que le

ciel vous préserve des faveurs de cet ingrat!

Wolsey passa ensuite quelques heures en prières et reçut les sacrements, puis il s'éteignit doucement. Ainsi mourut l'un des plus grands ministres de l'Angleterre, renversé dans la poussière, du faite des honneurs, après un règne de vingt-cinq ans, par celui de tous les obstacles qu'il se croyait le plus sûr de vaincre, par un ennemi sans fiel, dont il aurait pu gagner aisément l'amitié; mais auquel sa fierté ne lui permit pas de céder. Comme tous les grands hommes que leur génie a élevés au-dessus des autres, Wolsey eut des envieux et des détracteurs acharnés, même après sa mort. On lui a contesté jusqu'à son habileté; on l'a accusé de crimes et d'erreurs graves; mais la violence, l'obstination et la férocité de Henri VIII méritent bien une part du blâme, et d'ailleurs il est un moyen simple de juger les actes de Wolsey : il suffit de comparer cette première partie du règne de Tudor, avec celle qui suivit la chute du cardinal d'Yorck : on verra l'Angleterre tranquille d'abord, agitée ensuite par d'affreuses convulsions, des flots de sang couler, le roi perdre toute retenue, son administration tomber, le parlement avili, et le peuple malheureux. Ce sont là des indices qui lèveront les doutes et donneront aux chercheurs toutes les lumières désirables. Ces questions sont trop sérieuses pour le romancier, et nous écarteraient de notre sujet; nous les laisserons aux philosophes, pour ne nous occuper que d'Anne Boleyn, dernier lien qui retint

quelque temps encore le Néron de l'Angleterre.

On attribuait au Saint-Siège et à Charles V toutes les difficultés que rencontraient le roi et sa maîtresse ; mais l'opposition secrète du ministre était la véritable cause des retards. Cette digue une fois renversée , un chemin s'ouvrit sous les pieds de la favorite , où son ambition voyagea jusqu'au trône d'Angleterre , impétueusement traînée par les passions de Henri VIII. C'est dans la seconde partie de cette histoire que nous montrerons au lecteur notre héroïne franchissant avec légèreté les derniers obstacles, et jouissant d'un triomphe si éclatant et si solennel , que ses forces n'auraient pu résister à tant de bonheur , si la fortune attentive ne l'y avait amenée graduellement. Mais , hélas ! il faudra bien ensuite parler des malheurs de cette aimable femme !

FIN DU TOME PREMIER.





Musset, Paul de

Anne Boleyn

Bd.: 1

Bruxelles (1837)

P.o.gall. 2420 h-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10100274-2